This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS. 102 e. 7~~

H/U 5086 A.17

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

SEPTIÈME SÉRIE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

L. BESSON, CH. CLAIRVILLE, CH. CROS,
E. DELANNOY, E. DEPRÉ, E. FRISCH, P. GIFFARD,
E. GOUGET, F. JAVEL, LAURENCIN,
L. DE NEUVILLE, J. DE MARTHOLD, PONTSEVREZ,
CH. GILBERT-MARTIN, G. NADAUD,
CH. DE SIVRY, L. SUPERSAC, E. VERCONSIN.

SEPTIÈME SÉRIE

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1881
Tous droits réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 NOV 1951
OF OXFORD
LIBRARY

LE

COUCHER DE MONSIEUR

MONOLOGUE EN VERS

PAR

M. GUSTAVE NADAUD

LE

COUCHER DE MONSIEUR

Il entre le bougeoir à la main.

Minuit ! l'heure du crime et l'heure du coucher
Pour le bourgeois qui n'a rien à se reprocher.
J'entre dans mon chez moi, je pose ma bougie,
J'examine au miroir ma face un peu rougie;
Je remonte ma montre (elle est à remontoir),
J'ôte mon paletot, j'ôte mon habit noir;
Je prends une vareuse où je suis plus à l'aise,
Et je me laisse enfin tomber sur une chaise.
Alors, sûr d'être seul, je m'adresse un discours
A peu de chose près le même tous les jours.
On dit qu'un monologue est chose invraisemblable;
Cependant je crois être un homme raisonnable;
Eh bien, je monologue. A chacun son défaut :
D'autres parlent tout bas, moi, je pense tout haut.
Je conviendrai que j'ai plus d'un côté bizarre.
Le moment est venu de fumer un cigare.
Je fumais autrefois beaucoup. La faculté
M'interdit le tabac pour cause de santé;
Alors je prends un bout de cigare postiche,
Je suis censé fumer, et c'est moi que je triche.
Tout n'est pas vanité, tout est illusion...

Je philosophe aussi quand vient l'occasion.
S'il n'est pas de héros pour son valet de chambre,
Que sera-ce pour soi? Cependant je suis membre
De dix sociétés pour l'encouragement
De je ne sais plus quoi, ni pourquoi, ni comment.
Nous améliorons la race chevaline;
Pourquoi donc oublier la race masculine?

Il se regarde au miroir.

Je ne suis pas très beau, mais je ne suis pas laid;
Un air intelligent, un ensemble qui plaît,
Un... je ne sais trop quoi qui captive les femmes.
Je leur lance pourtant de rudes épigrammes;
Mais j'ai le trait si fin et les yeux si rêveurs,
Que, sans les désirer, j'obtiens quelques faveurs.
Oui, sans les désirer!... Il est juste de dire
Que j'obtiens rarement celles que je désire...
Mais on ne le sait pas. J'ai de l'esprit, j'en ai;
Par malheur, dans ma tête il reste confiné.
Si j'avais plus d'aplomb et moins de modestie,
Que de sel je mettrais dans une repartie!
Mais quatre fois sur cinq, si je lance un pétard,
Il éclate environ deux minutes trop tard.
Je le tiens, il est là; mais, pendant que j'hésite,
Un autre a décoché le trait que je médite.
Bref, l'esprit que... j'aurais, je ne le fais pas voir;
Quant à du jugement, je suis sûr d'en avoir.
J'ai du raisonnement, de la dialectique.
Où je brille le plus, c'est dans la politique :
Je suis conservateur.... mais je suis libéral;
Conservateur d'abord, c'est dans l'ordre moral,
Et libéral ensuite. Il faut que tout progresse,
Avec l'instruction, la liberté, la presse :
Car, examinons tout...

Il se regarde.

Demain matin je veux
Aller chez ce coiffeur qui coupe les cheveux...

Oh ! le gouvernement qui convient à la France,
Je le sais ! Je le dis avec pleine assurance.
Je suis libéral... mais je suis conservateur !
Je suis surtout, je suis... que ne suis-je orateur?
Trop modeste toujours ! J'ai mille et mille idées;
Mais elles ne sont pas fort bien élucidées.
Je vais de gauche à droite... Ah ! que je ferais mieux
De hausser ma raison aux sujets sérieux !
De soustraire mon âme aux attaches charnelles
Pour me préoccuper des choses éternelles !
Eternelles !... Ce mot me donne le frisson.
Ai-je bien ou mal fait de demeurer garçon?
Ah ! si l'homme pouvait retourner en arrière !
Il ne peut cependant vivre sans la prière :
« Mon Dieu ! prodiguez-moi tous les biens d'ici-bas,
Augmentez ceux que j'ai de ceux que je n'ai pas.
Quand ainsi vous aurez établi le partage,
Je promets de n'en pas demander davantage.
Il sera toujours temps de s'occuper d'autrui :
Les autres, c'est demain; mais moi, c'est aujourd'hui. »
Hé ! hé ! mon bon ami, serions-nous égoïste?
Ah ! que le cœur humain est une chose triste !
Et cependant je suis de la bonne moitié;
Après cela, jugez des autres... c'est pitié.
Je retombe toujours en plein pays des hommes,
Et je sens que je suis du siècle dont nous sommes.
Devant ma nullité je reste confondu.
Pauvre petit garçon ! Pauvre moi !... J'ai perdu
Trente fiches au whist, item sept francs cinquante...
Je crois que j'ai trop bu de ce vin d'Alicante.
Etre célibataire avec un bel avoir,
C'est assez amusant le jour, oui, mais le soir !
« Eh bien ! mauvais sujet (je me parle à moi-même) !
Es-tu content de toi? — Couci, couci; je m'aime. »

Il se lève.

Puisque je m'aime, allons rêver à nos amours.

L'espagnol et le turc baisseront-ils toujours?

Il se regarde.

Bonsoir, mon gros bébé, mon bien-aimé, mon ange...
Cette glace enlaidit, il faut que je la change.

FIN DU COUCHER DE MONSIEUR

CERTITUDE

FANTAISIE EN PROSE

PAR

M. CHARLES DE SIVRY

PERSONNAGE

UN MARI..... ..... M. COQUELIN CADET.

CERTITUDE

I

Ma femme me trompe. — Certitude !... Certitude absolue... Ça devait arriver. (Mimé.) A qui cela n'arrive-t-il pas? Vous-même... (Parlé.) moi-même... Trois ans... bonheur sans nuages (!!!) (Il passe la main sur son front)... Oh ! (Geste de colère)... peuh ! (Geste de mépris.) Aeuh ! (Geste d'affaissement.) Pourtant ! (Geste de fatuité.) Et puis, pas un imbécile, après tout... Succès autrefois, chez la femme du général... occupé le salon... dos à cheminée (Geste de l'être qui écarte les basques de son habit et s'adosse pour dire quelque chose.) — Sonnet :

. . . . . étoile
. . . . . vos yeux
. . . . . sans voiles
. . . . . Joyeux
. . . . . ? eux
. . . . . oiles
. . . . . oîles
. . . . . — Rappelle plus.

L'infâme !

Ce n'est pas que... passion, comme on dit. — non, pas passion. — Convenance... me méfiais... (Sombre.) avais raison !... — m'étais dit : « Jamais épouser cousine blonde

avec qui valsé mercredi chez baronne de trois étoiles. — Petit cousin... sous-lieutenant, 23e territorial.

Ça devait arriver. (Rhythmé.) d'vait arriver, d'vait arriver. — Aeuh ! (Geste d'affaissement.) Peuh ! (Geste de mépris.) Oh ! (Geste de colère.)

Je les tuerai tous les deux.

II

Non !... Mélodrame... absurde... mal porté... un tas d'histoires, gens de police, concierges, faits-divers... (Réfléchissant.) Célébrité... non.

Mais, le monde? (Conciliant.) Parce que, pour moi, personnellement... (Geste de dédain, puis geste d'épouvante.)

Effrayant la vie !

(Décidé.) Sortir de cette situation !... pourquoi?... parce que... parce qu'idiot... Epouser jeune fille parce qu'on valse avec et que blonde et que vieux parents... Ils sont morts... ils ont bien fait... Bête, vieux parents... elle aussi... pas respect famille, bals, soirées, thés, ventes de charité, un tas de prétextes... (Indigné.) Débauche ! Rentrait à des heures !

Au fait, sais pas, moi, restais cercle. — Peut-être eu tort. Mais si pas resté cercle ces jours-là, me serait jamais arrivé n'y pas aller un jour, rentrer chez moi et de...

Ça toute autre histoire. Chose m'avait dit : « Viens donc voir la revue au petit théâtre de... femmes en maillot, beaucoup. La petite .. A. la petite... A, oh ! les noms en A ! Tout un passé... En sortant me suis dit: (Souriant.) « Vais rentrer chez moi... ma femme,... très bien au fond, ... pieds... jambes... épaules... mieux que... et que la grande... (Changeant de ton.)

Femme pas rentrée ! — Une heure du matin. — Etait allée, disait-elle à sermon, saint Thomas.

Il était incrédule, saint Thomas, il avait raison.

Ce jour-là, moi, rien dit.

Lendemain, fouillé tiroirs, fouillé poches de robes, trouvé lettres! lettres! lettres!! — Rendez-vous, passages, églises. — Avec des détails!! (Pudique.) Oh! (Concentré.) Oh! (Jaloux.) Oh! (Furieux.) Oh! (Calme.) Je la tuerai.

III

C'est ma faute, peut-être,... gardé habitudes jeune homme... cercle, cercle vicieux... c'est égal, être... pour ça, c'est dur! c'est très dur. (Anxieux.) Ne tuer que lui?... ou qu'elle?... Non... Soyons moderne... oui, mais ça se saura... au fond, je m'en moque. (Mimé)... mais ça ne peut pas se passer comme ça... l'honneur...

Elle me tuera!

IV

Si jeune.... si beau... c'est triste, très triste. D'autant plus que... Lettres, c'est vrai lettres, choses évidemment un peu... mais après tout, qu'est-ce que ça prouve? Ma femme a reçu les lettres, c'est vrai, mais elle n'aura pas répondu, jamais! Vertu même, ma femme... aurait dû les brûler, mais voilà, ... vanité, amour-propre de petite fille... une femme, toujours flattée qu'on lui... mais quant à faillir... impossible, absurde! moi, trompé! jamais! Certitude, certitude absolue. — Personne à tuer.

Il sort complétement rassuré.

FIN DE CERTITUDE

LE DIAPASON

COMÉDIE

EN UN ACTE

PAR

M. EDMOND FRISCH

PERSONNAGES

JULIETTE.
GÉRARD

LE DIAPASON

A Madame la baronne de Vandeul.

La scène représente un salon de jeune fille. — Une porte au fond, une sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, entrant.

Enfin j'ai pu m'échapper! — Quelle assommante chose qu'un dîner de fiançailles! — Heureusement qu'on n'en fait qu'un dans sa vie. (Rêveuse.) Oui, on n'en fait qu'un. —

Je vais donc me marier. C'est bien décidé puisqu'ils m'ont tous embrassée d'un air bête, en disant à M. Gérard : « Rendez-la heureuse! » Heureuse! Ah bien oui, il n'a pas l'air de s'en être occupé beaucoup. — Il m'a été présenté dernièrement dans un bal. Il a dansé un quadrille avec moi et m'a dit d'un air tout à fait sentimental : « On est bien malheureux, mademoiselle, quand on aime — j'étais bien effrayée, moi, mais..... — quand on aime la musique italienne, de voir démolir ce pauvre théâtre Ventadour! » et ainsi pendant tout le quadrille. Puis il a demandé ma main à mes parents. Ceux-ci se sont empressés de la lui accorder. Il est vrai qu'après ils m'ont dit : « Ce que tu as de mieux à faire est de l'accepter. »

Ce matin il m'a envoyé un bouquet. Ce soir on a réuni nos parents et amis pour leur annoncer triomphalement la chose. Ils ont applaudi des deux mains, moi je ne pouvais plus puisque j'ai donné la mienne...

Mais je m'oublie. Qu'étais-je donc venue faire ? Ah oui ! il m'ont demandé de chanter. Je vais prendre de la musique.

Elle sort par la porte du côté. — Entre Gérard.

SCÈNE II

GÉRARD.

Ouf ! Dieu, quel dîner, quel dîner ! Etaient-ils assommants à m'embrasser tous ! Je ne suis pas fâché de me desserrer un peu. Voici donc un endroit où l'on peut respirer à l'aise. Pas mal installés tout de même, les beaux-parents et je crois qu'à tant faire que de se marier, je ne pouvais tomber mieux. Oui, mais bien ennuyeux leurs dîners : il y a des cousins et des tantes qui ont de drôles de têtes ; c'est par trop faubourg Saint-Denis. On ne se figure pas jusqu'où on va dénicher des parents un jour de fiançailles. Ma parole, je crois qu'on a invité des fournisseurs !

Par contre, ma fiancée est tout à fait distinguée. Education anglaise... très correcte... m'a dit le beau-père — un Monpavon de la rue du Sentier. Et je n'épouse pas la famille. Ainsi une fois marié, finis les dîners de famille ! Est-ce que par hasard je me marie pour faire la fête et m'amuser, ah mais non ! c'est pour être sérieux. Au fait, je me le demande quelquefois, pourquoi je me marie ? Quand madame de Tanzy m'a quitté, sous prétexte de se remettre avec son mari, — le malheureux ! — tous mes amis m'ont dit : « Il faut te marier. » J'ai dit comme eux : « Oui, il faut me marier. » Mais à vrai dire, je ne saisis pas le rapport. Parce que madame de Tanzy cesse de tromper son mari et que c'est

moi qui suis trompé à mon tour, tout comme si j'étais marié, c'est une raison pour que... Oh non, au moins, avec celle-ci je ne risque rien de ce côté, c'est doux, c'est candide, ça ne se doute de rien. Je la crois même un peu naïve et timide. A dîner elle ne disait rien. Il est vrai que je ne lui répondais pas davantage. (Il arrange sa cravate devant la glace, tournant le dos à la porte de côté.) Ma foi tant pis ! Pour les jeunes filles il n'y a pas besoin de faire tant de frais!

Juliette entre sur ces derniers mots.

SCÈNE III

JULIETTE.

Et pour qui donc en faut-il faire?

GÉRARD.

Pardon, mademoiselle, mais je ne vous savais pas là.

JULIETTE.

Oui c'est moi, mais n'ayez pas peur. C'est donc là ce qu'on appelle faire la cour à sa fiancée?

GÉRARD.

Voilà un charmant reproche, mademoiselle, mais bien injuste! Cette réunion si nombreuse...

JULIETTE.

Vous êtes timide. (Geste de Gérard.) Allons, ne vous en défendez pas et puisque vous êtes là, allez me chercher mon diapason. Imaginez-vous qu'il y a là un ami de papa qui va jouer avec moi une sonate pour piano et violon. Il veut absolument accorder son violon avec un diapason.

GÉRARD.

Mais vous ne pourrez pas jouer. Vous ne serez jamais d'accord. Le piano est trop bas d'un demi-ton.

JULIETTE.

On est si rarement d'accord en ce monde, et puis il le faut. Le diapason doit être là-haut, je ne sais où, vous chercherez Je vous attends.

Gérard sort.

SCÈNE IV

JULIETTE.

Non certes! M. Gérard ne m'aime pas! On s'est servi l'autre jour de mon diapason et je l'ai remis devant lui dans mon panier à ouvrage. Il ne s'en souvient même pas. S'il m'aimait, il m'aurait dit : « Mademoiselle, j'ai peur d'aller là-bas tout seul, accompagnez-moi. (Baissant les yeux.) Je l'y envoyais même un peu pour cela.

Dans trois semaines je serai sa femme. Mais qu'ai-je donc fait pour mériter cet honneur! Pourquoi m'épouse-t-il ? Mes parents sont riches, c'est vrai, mais il a de la fortune aussi. Parce que je suis... jolie, mais il n'a pas l'air de le remarquer. Parce que je suis intelligente, mais cela le préoccupe encore moins, il n'a jamais essayé de causer avec moi. Dans ces conditions il pouvait trouver partout. Et puis il est bien, M. Gérard, il est même très bien, je trouve, Il ne ressemble pas du tout à ces jolis garçons qui vous font la cour, en ayant l'air de dire : « Regardez comme je suis beau! » Mais lui ne vous fait pas la cour! On le dit pourtant spirituel. Il passe pour avoir des succès dans le monde et madame de Tanzy... Tiens, c'est vrai, madame de Tanzy, on ne la voit plus! Est-ce que... ? Oh non, ce serait affreux!

Et personne à qui confier mes incertitudes, mes craintes, mes terreurs même! Ma mère? elle ne m'écouterait pas. Mon père? le meilleur homme de la terre, mais ici... il trouve ce mariage correct, et pour lui quand une chose est correcte

il n'y a aucune raison pour ne pas la faire. — Si au moins j'avais ma gouvernante, mon amie, miss Blessington, celle qui m'a faite ce que je suis, qui m'a appris ce que je sais, qui m'a donné toutes ces belles idées sur l'amour et le mariage. Quelles bonnes et longues causeries ici même dans mon boudoir de jeune fille.. Il y a un mois à peine, elle le disait encore, avec cet accent qui nous faisait sourire : « Mieux vaut rester fille que se marier sans amour, et l'homme qui n'a pas su mériter l'amour d'une jeune fille avant de l'épouser, cet homme la rendra toujours malheureuse. » Poor miss Blessington ! Personne ne l'aimait, excepté moi. Maman la détestait et papa ne la supportait que parce qu'une gouvernante anglaise, c'est correct, disait-il. Alors, ils l'ont congédiée sous prétexte que mon éducation était finie et que j'allais me marier. Certes il eût mieux valu ne pas me donner cette éducation. Je ne trouverais peut-être pas mon mariage aussi abominable !

SCÈNE V

GÉRARD, entrant.

Mademoiselle, j'ai cherché partout et je n'ai rien trouvé. Mais on doit vous attendre avec impatience et si vous voulez bien me permettre...

Il lui offre le bras.

JULIETTE.

Alors, la réunion si nombreuse de tantôt ne vous effraie plus et c'est moi qui vous fais peur?

GÉRARD.

Excusez-moi, mademoiselle, mais vous êtes seule...

JULIETTE.

En effet, vous ne semblez guère chercher les occasions de me trouver seule, au contraire.

GÉRARD.

Mademoiselle!

JULIETTE.

Oui, vous pensez, sans doute, qu'une jeune fille se compromet en répondant autre chose que oui et non aux questions d'un danseur — quand elle en est capable —; qu'elle ne doit jamais quitter les jupons de sa mère! Mais enfin nous sommes fiancés, n'est-ce pas, nous le sommes bien et nous allons nous trouver en tête-à-tête toute la vie. Et à si peu de distance d'un événement qui est peut-être d'une certaine importance pour moi, puisqu'il doit nous lier pour toujours, nous ne nous connaissons même pas...

GÉRARD, à part.

Tiens, tiens, c'est sans doute l'éducation anglaise. En France, les jeunes filles n'en disent pas si long et le beau-père trouverait peut-être cela moins correct.

JULIETTE.

Oui, rien ne peut briser notre engagement. Ainsi un peu plus tôt, un peu plus tard, vous devez vous trouver seul avec moi.

GÉRARD.

Mademoiselle, croyez bien au contraire que je suis très heureux de me trouver avec vous. Mais vous deviez nous chanter quelque chose. On vous attend et notre absence pourrait paraître peu convenable.

JULIETTE.

Ainsi vous n'admettez pas qu'une jeune fille reste seule un moment avec son fiancé. Vous êtes d'une logique extraordinaire, monsieur. Dans trois semaines je serai votre femme, et dès le lendemain j'aurai le droit d'écouter les déclarations du premier venu qui aura l'idée de m'en faire. Tout le monde trouvera cela naturel et vous le premier sous peine de vous ridiculiser. Et celle à qui vous donnez votre

nom pour lui laisser une aussi dangereuse liberté, vous ne prenez même pas la peine de savoir qui elle est.

Mon Dieu, ainsi va le monde en France. Il paraît que c'est l'usage. Sans quoi je serais en droit de me demander si votre conduite ne cache pas un mépris insultant ou une offense plus grande encore...

GÉRARD.

Mais que voulez-vous dire, mademoiselle, je n'y suis nullement. J'entre ici le plus naturellement du monde... cherchant la femme de chambre pour renouer ma cravate défaite. C'est vous que j'ai le plaisir de rencontrer. Vous en profitez pour me dire les choses les plus dures et cela à quel moment, au sortir de notre dîner de fiançailles. Pourquoi hier m'acceptiez-vous pour époux si je vous déplais aujourd'hui?

JULIETTE.

Vous ne me déplaisez pas plus aujourd'hui que vous ne me plaisiez hier.

GÉRARD.

Oh ! si, je le vois bien, j'ai eu le malheur de vous déplaire. Et cela, parce que, comme vous le disiez tout à l'heure, nous ne nous connaissons pas. Mais croyez-vous, en vérité, que dans notre monde il soit non pas facile mais possible même à un homme de connaître une jeune fille? Tout n'est-il pas apprêté et convenu entre eux? Les conversations ne sont-elles pas réglées d'avance pour ainsi dire comme leurs toilettes ? Mon Dieu ! mademoiselle, comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Le piano et le violon ne seront pas d'accord tout à l'heure et pour bien peu de chose, une corde un peu trop tendue. Comment voulez-vous que deux cœurs et deux intelligences puissent se trouver réunis par hasard dans les mêmes sentiments quand tout les sépare? Que conclure de leur union ou de leur désaccord?

JULIETTE.

En sorte que tout cela n'est qu'une loterie, un pur hasard.

Mais puisque vous ne me connaissez pas, pourquoi m'avez-vous demandée?

GÉRARD, galamment.

La raison en est bien simple, mademoiselle, parce que vous êtes jeune, intelligente et belle, et que vous me plaisez beaucoup.

JULIETTE.

Oh ! des compliments, monsieur ! Mais si... vous m'aimiez, vous me l'auriez dit depuis longtemps et vous n'auriez pas attendu un tête-à-tête forcé comme celui d'aujourd'hui.

GÉRARD.

Mademoiselle, vous le savez bien ce sont les usages, et tout le monde à ma place eût agi de même. Il n'est pas convenable...

JULIETTE.

Ah ! ce n'est pas convenable, très bien. Vous me trouvez donc inconvenante, à merveille. J'aime mieux cela et vous voilà prévenu ! Vous épousez une jeune fille qui a toujours eu beaucoup de liberté et qui est peu disposée à se soumettre à toutes les petites tyrannies imposées au nom des convenances !

GÉRARD.

Mais je ne voulais point vous fâcher et si cela vous déplaît, je retire ce que j'ai dit.

JULIETTE.

Non, non, ne retirez rien. Aussi bien, je ne serais pas fâchée de savoir au juste ce que vous pensez de moi?

GÉRARD.

Mais le plus grand bien.

JULIETTE.

Encore des compliments !

GÉRARD.

Mais enfin si vous ne me croyez pas, pourquoi pensez-vous que je vous épouse?

JULIETTE.

C'est ce que je me demande, monsieur. Je l'ignore et tremble de l'apprendre. Cette idée de m'épouser vous est venue tout à coup. Vous ne faisiez aucune attention à moi et bien moins encore cherchiez-vous à me plaire.

GÉRARD.

Que voulez-vous dire? L'occasion...

JULIETTE.

Quand vous voulez la trouver, vous savez, paraît-il, très bien vous y prendre. Les femmes vous trouvent très aimable, monsieur. Et dernièrement encore on chuchotait votre nom en même temps que celui de madame de Tanzy.

GÉRARD.

Oh! qui a pu vous dire! C'est pure calomnie!

JULIETTE.

Pourquoi vous en défendre? Madame de Tanzy est charmante et je comprends que vous la préfériez à une jeune pensionnaire. Elle est grande, brune, pâle, tandis que je suis une blonde un peu fade, n'est-ce pas? Puis elle dit aux hommes des choses qui leur plaisent, elle sait causer, tandis que moi... Mais avez-vous pris la peine de me faire causer? C'est une femme enfin!

GÉRARD.

Mademoiselle!

JULIETTE.

Oh! c'est tout naturel de l'aimer! Mais alors pourquoi m'épouser? Par dépit peut-être! Parce qu'elle ne vous aime pas ou ne vous aime plus. Vous vous êtes dit : « Il faut faire une fin. » Car c'est ainsi, je crois, que vous dites entre

jeunes gens. Et alors sans pitié pour une jeune fille qui ne sait rien de la vie, vous venez lui jeter un cœur émietté à tous les vents. Que dis-je? un cœur, il n'en a même pas été question. Oh! je le vois, je vous étonne, je vous scandalise. Vous trouveriez peut-être convenable que j'attendisse d'être mariée pour dire tout cela. Mais si vous avez cru trouver une pensionnaire ignorante, détrompez-vous ou plutôt n'essayez pas de me tromper.

C'est que, voyez-vous, je n'ai pas reçu l'éducation de tout le monde. Ma mère ne s'est inquiétée de moi que pour me gronder. Occupée de ses plaisirs, de ses amies, de ses réceptions, de mille choses plus intéressantes que moi sans doute, elle ne me donnait que de rares instants entre deux visites : avec elle jamais un moment d'expansion.

Mon père, tout à ses affaires, était sans forces contre elle. Il croyait du reste avoir pourvu à tout en me donnant une institutrice anglaise. Sans elle que serais-je devenue ? Je lui dois tout. Elle m'a accoutumée à cette idée que je trouverais dans mon mari toutes ces tendresses qui m'ont été refusées. C'est elle qui m'a préparée à reporter sur lui toute l'affection dont mes parents n'ont pas voulu. Oh! oui, j'étais bien décidée à l'aimer, mais il fallait ..

GÉRARD.

Il fallait?...

JULIETTE.

Il fallait au moins qu'il me demandât mon amour... et fût assez adroit pour retrouver mon diapason perdu.

Elle sort par la porte de côté.

GÉRARD.

Mademoiselle...

SCÈNE VI

GÉRARD.

Décidément je ne suis qu'un imbécile et j'ai passé à côté du bonheur. Eh oui! je l'ai manqué! Comment maintenant lui dire que je l'aime? car je l'aime, morbleu! Madame de Tanzy, une femme! allons donc! C'est Juliette qui est une femme et une vraie. N'a-t-elle pas cent fois raison et au lieu de nous laisser jouer par des coquettes, femmes du monde ou soi-disant telles, ne ferions-nous pas mieux de nous adresser à de charmantes jeunes filles qui ne demandent pas mieux que de nous aimer? Nous sommes idiots!

SCÈNE VII

JULIETTE, entre, ayant à la main le panier où se trouve le diapason.

Tenez, monsieur, je pense qu'après ce que je vous ai dit vous n'avez plus envie de m'épouser...

GÉRARD.

Mais...

JULIETTE.

Ah oui! la politesse, la galanterie française! Elle n'a rien à voir ici. Il en est temps encore, fort heureusement. Ne faisons pas notre malheur réciproque. Je vous rends votre liberté, monsieur Gérard. Vous pouvez aller le dire à mes parents et profiter de ce que nos amis sont encore réunis.

GÉRARD.

Une rupture! Vous n'y songez pas. Et les conséquences! Je n'ose vous parler de moi que vous allez laisser seul.

JULIETTE.

Oh seul !

GÉRARD.

Mais pour vous-même, c'est très grave. Comment voulez-vous rompre le lendemain du jour où vous m'avez accepté?

JULIETTE.

Préférez-vous que j'attende d'être mariée! — Voyons, monsieur, les fiançailles ont un but, je suppose : c'est d'apprendre aux fiancés à se connaître. Les fiançailles sont la salle d'attente du mariage. On a bien son billet dans la poche, mais si au dernier moment on a peur de dérailler, on est libre de ne pas partir et cela est préférable.

GÉRARD.

Fort bien, le raisonnement est charmant. Mais le monde n'entend pas ainsi et n'admet pas qu'on ne monte pas en vagon, ayant pris son billet. Et puis à ne pas partir, on perd sa place et ici c'est de notre place dans le monde qu'il s'agit !

JULIETTE.

Cela vaut mieux que de perdre tout espoir de bonheur.

GÉRARD.

Ecoutez, mademoiselle, quand vous m'avez donné votre main, le monde n'a pas demandé pourquoi vous me l'accordiez, la chose a paru toute naturelle comme elle l'est en effet. Mais allez dire demain que nous ne voulons plus l'un de l'autre : chacun en voudra l'explication. C'est à qui inventera le scandale le plus énorme. Chacun de ces inévitables personnages bien renseignés arrivera dans un salon en colportant sa petite histoire. On fouillera notre vie pour mettre à jour le point douloureux qui peut s'y trouver, pour l'inventer au besoin. En vain nos meilleurs amis nous défendront et parleront simplement d'incompatibilité d'humeur : « Vous voyez, dira une dame, je le disais bien, ce

jeune homme avait des mœurs détestables, le scandale de ses aventures est venu jusqu'aux oreilles de Juliette et elle lui a donné son congé. » — « Pas du tout, ma chère, reprendra une de mes amies; c'est votre Juliette qui est insupportable. Moi d'abord je n'ai jamais pu la souffrir. Voilà où mènent les idées nouvelles. Si ses parents l'avaient élevée comme tout le monde, cela ne serait pas arrivé. Au lieu de cela, ils lui ont donné une gouvernante anglaise qui lui a fourré dans la tête les idées les plus biscornues... »

JULIETTE.

Monsieur!

GÉRARD.

Pardon, mademoiselle. Ce n'est pas moi qui le dis, mais dès demain vous l'entendrez dire et pis encore certainement. Dans le monde, quand on ne sait rien on suppose tout. On nous déchirera ainsi à belles dents pendant un mois, jusqu'au jour où un événement nouveau viendra défrayer la chronique mondaine, puis on nous oubliera...

JULIETTE.

Eh bien, tant mieux, c'est justement l'oubli que je demande.

GÉRARD.

Oui, on cessera de s'occuper de nous. Mais si par malheur nous voulons faire un pas ; si lassée de votre existence ou attirée vers un homme plus séduisant que moi, vous voulez vous marier, dès le lendemain les anciennes calomnies reparaîtront. Ce monsieur prend des renseignements : « Qui ça, mademoiselle Juliette? lui dira-t-on, ah! cette jeune fille dont le mariage a été rompu... Oh! méfiez-vous, mon cher. » Pour moi de même et me voilà rejeté dans un monde où je n'aurais jamais voulu retourner. Il n'en faut pas plus pour ruiner un avenir.

JULIETTE.

Il n'importe, monsieur. Le monde dira ce qu'il voudra.

Souffrances pour souffrances, j'aime mieux souffrir seule et me faire oublier que promener partout mon malheur au bras d'un homme que...

GÉRARD.

Oh! n'achevez pas, je vous en prie. Vous ne m'estimez pas et ce que j'ai fait est infâme. Mais laissez-moi autant que possible réparer le mal que j'ai causé. Qu'il ne soit pas dit que parce qu'un homme, dans sa folle présomption, est venu demander votre main avant de l'avoir méritée, vous serez malheureuse toute votre vie. Non, que je sois seul puni. Tenez, vous disiez tantôt que je voulais faire une fin : eh bien, fin pour fin, je vais finir complétement. Je vais partir bien loin. Vous n'entendrez plus parler de moi. Inventez une histoire quelconque... que j'ai perdu ma fortune au jeu,... que je me grise tous les jours...

JULIETTE, émue.

Vraiment, monsieur, vous feriez cela?

GÉRARD.

Mais oui. Dès aujourd'hui faites courir sur moi les bruits les plus méchants. N'est-ce pas vrai et n'ai-je pas été un mauvais homme? Allez, dites ce que vous voudrez, peu m'importe! Au contraire, plus vous direz de mal, plus je serai heureux, si je puis encore être heureux! Oh! avoir passé ainsi à côté du bonheur!

JULIETTE.

Non, monsieur, c'est impossible et je n'accepterai pas ce sacrifice. Comment deviner chez vous tant de générosité après ce que vous avez fait? Ah! moi aussi je vais être bien malheureuse!

GÉRARD.

Vous, malheureuse! pourquoi? Laissez-moi au moins la consolation que je rachète un peu ma faute et serai seul à souffrir.

JULIETTE.

Oui, bien malheureuse, allez! Le mariage est, dit-on, une boîte à surprises. J'ai voulu trop tôt regarder dedans et j'ai eu tort. Mais aussi pourquoi m'avoir traitée comme vous l'avez fait? Pourquoi n'avoir rien dit lorsqu'il était si facile de parler? Vous me demandez de vous pardonner, vous qui me faites souffrir plus que personne. Oui, vous me faites bien du mal. Vous me forcez à fouiller dans mon cœur, à découvrir ce coin de sentiment que toute femme cache si soigneusement, moi surtout. C'est toujours ridicule le sentiment dans le monde, n'est-ce pas?

GÉRARD, à part.

Ah! si j'osais lui dire que je l'aime! (Haut.) Mais non, mademoiselle, non, vous aviez mille fois raison. Et croyez-vous, qu'un homme n'est pas aussi forcé de cacher ce qu'il éprouve? Au point que vous avez eu le droit de vous demander si j'éprouvais quelque chose. Mais la faute est-elle à moi seul? C'est que je ne sais même plus dire ce que je sens. On est si peu habitué à exprimer des sentiments vrais dans cette triste existence qu'on appelle la vie de garçon! Moi aussi j'ai eu peur du ridicule. Le rire moqueur du monde nous force d'afficher un scepticisme de commande. Hélas! ce simulacre de folie est un jeu plus dangereux qu'on ne pense. Car à force de vous entendre dire qu'on ne croit à rien, le monde finit par penser que c'est la vérité, que ce masque hideux s'il n'était grotesque, que vous portez sur le visage, est votre propre figure; qu'il n'y a rien dans votre cœur que ces paradoxes creux et usés dont vous vous faites gloire; et le jour où une émotion vraie arrache ce masque, déchire ce déguisement et vous met un sanglot dans la gorge, le monde rit de vous comme de Triboulet. Habitué aux mensonges on ne sait plus dire la vérité. Et alors le jour où l'on voudrait parler le divin langage de l'amour, les mots ne viennent plus et s'arrêtent dans la

gorge, on est embarrassé, tout tremblant et timide, on balbutie, on n'ose pas, on ne sait plus dire : Juliette, je vous aime.

JULIETTE.

Oh ! monsieur !

GÉRARD.

Pardon, mademoiselle ! Je le comprends, vous ne croyez pas à un amour qui se fait jour aussi brusquement. Et cependant tenez, (Il prend le diapason dans son panier à ouvrage.) voyez ce diapason, c'est bien peu de chose. Cela suffit pour faire naître l'harmonie, pour que des sons faux et criards deviennent une musique divine. Pourquoi ne pas croire qu'un pareil changement puisse arriver aussi rapide dans le cœur d'un homme. Est-il besoin d'un long dévouement? Faut-il tout un roman? — Mais hélas, rien ne peut vous toucher, vous me méprisez. Oh ! ne pouvoir vous convaincre ! Laissez-moi quand même vous bénir et vous adorer. Grâce à vous j'ai vu clair, je sais ce qui est vrai, ce qui est beau, ce qui est bien. J'ai été coupable, léger, fou, mais aussi je suis malheureux et pourtant je ne m'en plains pas. Même lorsqu'on souffre, il est bon d'aimer d'un vrai amour et je sens que je vous aime maintenant comme vous pouviez désirer d'être aimée. Oh ! merci de m'avoir dit qui vous êtes. Je sais combien vous êtes adorable. Avant, je croyais vous aimer parce que vous êtes belle et intelligente. Mais à présent je trouve enfin ce que je cherchais : une femme.

Mais quoi, pas un geste ! Je vous ennuie, je vous fatigue. Adieu, adieu. Mais dites-moi que vous me rendez votre estime et que vous me pardonnez. Et je pars avec la consolation que si le monde me condamne, vous aurez au moins un peu de pitié pour moi. Je vous en supplie, un mot seulement. Puis je vous quitte, je rentre au salon dire ce que vous voudrez...

JULIETTE, lui tendant les mains.

Allons-y ensemble et ne disons rien.

GÉRARD, baisant ses mains.

Je vous aime.

FIN DU DIAPASON

LA
SŒUR DE CHARITÉ

RÉCIT EN VERS

PAR

M. LÉON SUPERSAC

LA SŒUR DE CHARITÉ

A Saint-Germain.

C'est une grande salle, assez gaie. — Il fait beau,
Le mois d'avril commence, et le printemps nouveau
Fait monter doucement par la fenêtre ouverte
La senteur du bourgeon et de la feuille verte,
Tandis qu'on voit passer jetant leurs petits cris,
Ces gamins emplumés, les moineaux de Paris. —
Bien des fronts soucieux sont là semblant attendre;
Le papier de la salle est pourtant d'un bleu tendre,
Doux à l'œil, et de plus galamment rehaussé
D'attributs délicats, d'un or un peu passé. —
Au plafond, des caissons d'un ton beaucoup plus sombre,
Mais où l'or en filets égaie aussi cette ombre;
Plus bas du chêne neuf ciré très proprement,
Qu'une sage moulure orne discrètement. —
Cette chambre, ordinaire, et très peu solennelle,
A son nom douloureux :
« La Correctionnelle, » —
Tout à coup — chut, chut... chut...! —
Messieurs, — le Tribunal
Dit l'huissier. —
Vous voyez passer d'un pas banal
Entre les deux battants de la porte qui s'ouvre,
Au moment où chacun se lève et se découvre,
Trois hommes! — Sous le Christ qui saigne sur la croix,
Ces hommes vont s'asseoir ennuyés tous les trois.
Et tous les trois aussi, dans la même attitude

De la même misère ayant même habitude,
Font un signe de tête, et l'on entend toujours
Retomber ces mots durs : Deux mois, un mois, huit jours !
— Mais voici que chacun regarde avec surprise ;
Rien d'étrange pourtant ; — c'est dans sa robe grise,
La coiffe blanche au front, le rosaire au côté,
Grave et simple, une Sœur, la sœur de charité.
Elle est au fond, debout, tenant une fillette
Par la main, une enfant à la mine inquiète,
Avec de petits airs souffrants et délicats. —
— Bien vite on leur fit place au banc des avocats,
« Merci, messieurs, dit-elle. — Es-tu bien là, mignonne? —
» — Oui, ma sœur. —
» Sois sage. —
» Oui. » — La petite personne
Craintive, et, cependant d'un regard curieux,
Sur ce monde inconnu jetait ses deux grands yeux. —
Son histoire? — Ecoutez : — On l'avait tant battue,
Qu'un soir, s'étant sauvée, elle s'est abattue
Dans l'angle d'une porte, où l'on a retrouvé
Un pauvre petit corps gisant sur le pavé. —

La mère s'est tuée à la peine. — Elle est morte;
Laissant pour tout regret : « Elle n'était pas forte,
» A dit l'homme,... c'est moi qui suis dans l'embarras,
» Me voilà propre, avec un enfant sur les bras!!. » —
Et la place au logis que la morte a laissée,
Une fille bientôt dans un coin ramassée,
L'a prise bravement, en donnant pour raison
Qu'il fallait qu'on soignât l'enfant dans la maison. —
— Tenez, auprès du père à face lourde et bête
Qui regarde sans voir, en tordant sa casquette
Là voilà qui s'étale avec l'air triomphant,
La femelle sans nom, le bourreau de l'enfant. —
Elle s'est pour venir galamment attifée,
Et d'une rose au front tout gentiment coiffée..

« Coups et blessures » dit le greffier appelant
L'affaire. —
Intimidé, d'un son de voix tremblant,
L'homme répond. — « D'abord il est là par méprise,
» Les Sœurs ont fait sauver sa petite, et l'ont prise,
» Voilà tout. — Quant à lui l'aimant bien, comme il doit,
» Il ne la touchait pas, même du bout du doigt;
» Et puis, « madame » aussi qu'on accuse est très bonne...
Madame ! ! — Ce mot fit sourire la personne,
Elle allait saluer, je crois, en vérité,
Ce qui mit dans la salle un instant de gaieté.
— Pas partout cependant, car alors et farouche
En écartant les mains qu'on mettait sur sa bouche,
Et grimpant sur son banc, sans pitié ni merci,
« Ah si, dit la petite, — ah, si, monsieur, ah, si,
» Ils m'ont battue, ils m'ont battue, ils m'ont battue ! !. » —
En vérité, c'était la mignonne statue
De l'épouvante ! —
Avec des airs à moitié fous
Le père se taisait. —
C'est bien, asseyez-vous. —
Mais la Sœur s'est levée et chacun la regarde.
Elle !... attend simplement, et sans y prendre garde. —
— « Donnez un siége, huissier. » —
D'un geste, elle fit : Non. —
— Veuillez dire, ma sœur...
— Quoi, monsieur?..
— Votre nom.
— En religion, monsieur, sœur Louise.
— Et votre âge? —
— Vingt ans.
Ce sont deux mots, vingt ans, pas davantage,
Mais ces doux vingt ans-là, dits si tranquillement
Mirent en cette salle un bel étonnement,
Si bien qu'en cet endroit où tout est violence,
Il se fit aussitôt un superbe silence,

Un grand silence ému qui semblait recueilli. —
— Ma sœur, nous le savons, vous avez accueilli
Cette enfant qu'on frappait, sans raison, sans excuse.
Portez-vous plainte?
— « Oh, non, je sais qu'on nous accuse,
» Mais pour nous, contre nous, quoi que l'on puisse oser,
» Notre règle avant tout nous défend d'accuser —
» Pour cette enfant, messieurs, elle était étendue,
» Pliée en deux, plutôt, dans la neige fondue
» Quand me baissant surprise, alors avec effroi
» Je touchai de la main ce petit être froid.
» — Au cri que je poussai la porte fut ouverte,
» J'avais dans mon manteau ma triste découverte.
» Elle était dans mes bras, sans bouger, — mais pourtant
» Nous avions vu ses yeux s'entr'ouvrir un instant.
» — « Nous entends-tu petite? Allons, réponds, chérie,
» Essaie un peu, voyons, rien qu'un mot... on t'en prie.
» Te sens-tu réchauffée à présent?... — As-tu faim? »
» Elle rouvrit les yeux. — « Oui, nous dit-elle enfin!
» Hélas! C'était misère et compassion grande
» De la voir défiante accepter notre offrande,
» Pauvre petite lèvre avide et qui tremblait
» En essayant de boire une goutte de lait.
» Dormir, soupira-t-elle, ah! faites que je dorme.
» — Loin d'elle rejetant son vêtement informe,
» On l'étendit alors frissonnante, et semblant
» Pour la première fois dormir dans un lit blanc.
» Il en fallait pleurer, messieurs, je vous assure.
» Ce pauvre corps n'était rien qu'une meurtrissure
» Où l'on voyait partout, en filets durs et longs,
» Comme des traces d'ongle ayant fait leurs sillons. » —
— Un murmure courut la foule. —
— Ah! peut on-dire!
Cria la fille blême en essayant de rire,
Et la lèvre insolente, et les yeux impudents,
On entendit tout bas « menteuse » entre ses dents. —

Mais au son de la voix, l'enfant épouvantée,
La tête brusquement en arrière jetée,
La regarde. —
On s'émeut. —
Le petit bonnet rond
A glissé sur la tempe et découvert le front,
Et la tête mignonne, alors en sa détresse
Pâle, et sans le savoir touchante et vengeresse,
Laisse voir sous ces plis qui les tenaient cachés,
La place rouge encor de cheveux arrachés.
— La rumeur s'étendit, menaçante et plus haute. —
« Hélas, vous le voyez, et ce n'est pas sa faute,
» Dit la Sœur ! — Elle a pris l'enfant à son côté, —
» Tout l'épouvante encore, messieurs, en vérité;
» Bien longtemps parmi nous, la pauvre bienvenue,
» Peureuse, et redoutant la caresse inconnue
» A peine osait bouger, à peine parler bas,
» Et se trouvait aimée et ne comprenait pas.
» — Par degrés cependant, et de nos soins touchée
» A chacune de nous elle s'est attachée,
» Et chacune la gâte aussi dans la maison,
» Sa vie est là, messieurs, et là sa guérison,
» Car le père un instant songea-t-il à la prendre,
» C'est crime de penser qu'on pourrait la lui rendre. »

— Le Président : « Eh bien, vous avez entendu? —
» Eh ! dit l'autre effaré, j'ai déjà répondu.
» La petite en tombant peut-être s'est blessée. »
— La foule accueillit mal cette heureuse pensée
Et la Sœur qui vers lui se tourne tristement.
« Nous ne voulons pour vous pas d'autre châtiment !
» Mais cette enfant, la vôtre, hélas ! dont l'âme est pleine
» Contre vous, sans pitié, d'épouvante et de haine,
» Vous voyez qu'à nos bras il faut l'abandonner,
» Pour qu'elle puisse un jour au moins vous pardonner. »
Non pas qu'à l'argument ce père fût sensible,

Mais craignant la prison, il dit : « C'est bien possible,
» Vous savez, on travaille... Est-ce que je suis là,
» Moi? Si vous pouvez mieux la soigner, gardez-la. »
La Fille bas gronda « l'imbécile, le lâche ! »
Mais il prit l'air mauvais d'un dogue qui se fâche,
Elle se tut. — Alors, quand stupides, hideux,
Sous le flot de dégoût qui les noyait tous deux,
Ils avaient peur enfin, et redoutant la peine
Echangeaient des mots sourds de colère et de haine,
La vierge consolant sous de chastes baisers
Les petits yeux en pleurs encore mal apaisés,
Les suivant d'un regard où la bonté rayonne,
Disait : « Ne pleure plus, nous te gardons, mignonne; »
Et calme et doux c'était le groupe triomphant
De l'Eglise la mère, et du petit enfant.

FIN DE LA SOEUR DE CHARITÉ

PARTIE DE CHASSE

SAYNÈTE-MONOLOGUE

PAR

MM. LOUIS BESSON ET FIRMIN JAVEL

PARTIE DE CHASSE

A Mademoiselle Delisle.

MADAME.

(A la cantonade.) Continuez les compresses de vin aromatique et les bains de pied, n'est-ce pas?... Mettez la potion dans le bain-marie... Pas de bruit surtout. Je reviens dans l'instant...

(Au public.) Le docteur répond de sa vie... Pauvre trésor!... Il sommeille à présent, douillettement étendu sur sa couche de flanelle... Pas le docteur... le blessé... car j'ai un blessé chez moi... Cela me manquait... Un pauvre blessé, râlant, que je dispute à la mort, moi la coupable, la meurtrière... Hélas!

(Changeant de ton.) Il faut vous dire que je suis mariée...pas plus fière pour ça, mais mariée... et mariée au plus incorrigible des chasseurs. Chaque année, à l'époque de l'ouverture, et même quelques jours avant, mon seigneur disparaît soudainement sous prétexte de cartouches à commander, de fusils à essayer, de chiens à dresser, que sais-je?... Je ne le revois plus qu'à des intervalles fort espacés... Or, on a beau se consigner dans son rôle de femme de foyer, il est absolument pénible de voir partir un mari durant des semaines entières, et plus pénible encore de se calfeutrer chez soi, dans une solitude d'anachorète... On est épouse, ou on ne l'est pas... Et puis, la chasse, c'est bientôt dit... La chasse! Mot élastique!... Il y a bien des genres de chasse, pour un mari qui rompt sa chaîne... Bref, mon imagination trottait, trottait à

perdre haleine... quand germa dans mon cerveau une idée... oh! mais une idée... la plus simple de toutes... Il fallait la trouver... C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb...

— « Pourquoi n'irais-je pas chasser avec vous? » ai-je dit au comte.

— « Vous! » s'écria-t-il surpris... très surpris... trop surpris...

— « Quelle raison donc s'oppose?... »

— « Quelle raison! » Et le voilà qui égrène le chapelet usuel des faux-fuyants... Les fatigues, les courses sous bois ou dans les terres fraîchement labourées... Les branches entrecroisées qui déchirent les mains... Le soleil qui brûle le teint... Des bêtises, quoi!

C'était louche... A Marlotte, où chasse le comte, les terrains sont cultivés à la fourchette et le soleil est pâle comme un vieux boulevardier... Ainsi!...

— « Je-veux-chas-ser-avec-vous! » répliquai-je résolument... « L'odeur de la poudre me grise... Je veux voir tomber expirantes la bécassine et la perdrix... C'est une sensation dont je suis friande... Vous ne pouvez me refuser ça. »

Et le lendemain, correctement vêtue d'un pantalon de velours gris, d'un veston de même couleur, chaussée de bottes molles et coiffée d'un feutre blanc, avec une plume rouge... un rêve!... munie d'un petit fusil que Lefaucheux m'avait composé, je partais d'un pied léger à rendre jalouse Diane au talon d'argent...

Je vous passe les détails du voyage, les inconvénients d'une nuit à la ferme, une halte à trois heures du matin, chez le garde qui voulait que je tuasse... le ver... pour commencer... Et j'arrive au champ de carnage... La nature s'éveillait, humide encore des larmes de la nuit... Le soleil levant piquait ses flèches empourprées dans les branches des chênes et des sapins, et, surexcitée, nerveuse, enthousiaste de ce décor inattendu, je sondais du regard la profondeur des fourrés avec l'ardeur d'un braconnier de race... Positivement, j'étais née pour l'emploi des chasseresses.

Tout à coup, tandis que les chiens sentaient le vent, et que le comte suivait la piste de quelque bécasse, je m'arrêtai, levant les yeux au-dessus de moi, vers les branches mal jointes d'un haut marronnier...

Il me sembla qu'une discussion venait de s'engager entre deux jeunes volatiles, jaloux sans doute de rentrer au même nid. Les belligérants, que je ne pouvais que deviner au travers des larges feuilles, s'étaient pris de bec et paraissaient échanger avec ardeur des reproches acérés.

En moins de trois secondes, mon fusil était à mon épaule, et, le cœur ému, mais sans trembler, je pressai la détente... au jugé...

Une longue colonne de fumée monta brusquement dans les airs, tandis que la détonation retentissait... Quelques feuilles voltigèrent... Puis j'aperçus un corps frêle qui descendit, en tourbillonnant, et en s'accrochant à chaque branche, et vint tomber massivement à quelques pas de moi...

Je m'approchai, toute joyeuse, j'écartai, de la crosse, les broussailles qui couvraient le gazon, et je vis...

Pardonnez-moi, Seigneur!... Comment, sans m'évanouir, ai-je pu supporter un pareil spectacle?...

C'était un petit chardonneret, au plumage multicolore, rouge cramoisi, noir velouté, blanc et jaune doré, qui s'efforçait de battre de l'aile comme un désespéré, en poussant d'un ton plaintif, avec des mouvements fébriles dans les muscles du poitrail, de petits cris intérieurs, secs et coupés, fort aigus, mais fort doux, si doux qu'à peine je les entendais... Les petits points blancs qui terminent ses ailes étaient couverts de sang, et sa patte brisée labourait le sol, dans d'épouvantables crispations...

Mais ce qui me toucha jusqu'au fond du cœur, ce fut le regard pénétrant, effaré, souffreteux, voilé par une larme quasi-rose, que le pauvre chardonneret fixa sur moi... C'était un regard fixe, un regard profond, un regard parlant... Ah! que je compris son langage!...

« — Pourquoi me tuer? que t'ai-je fait! quels sont tes droits? Es-tu d'essence divine? Peux-tu distribuer la vie, toi qui donnes la mort? Est-il à toi ce soleil qui brille? Et cette brise qui souffle, t'appartient-elle? Et ces hautes futaies, sur lesquelles j'ai pris domicile, en es-tu l'architecte? Tu n'en es que la propriétaire, et c'est ainsi que tu pratiques les lois de l'hospitalité? Quelle part du ciel te disputait ton pauvre locataire? Me hais-tu? Moi, j'allais t'aimer... Quand tu passais, parfois, aux beaux soirs d'automne, rêveuse et préoccupée, un livre à la main, les yeux baissés, je respectais ta solitude... Je prenais une voix plus tendre, et je t'accompagnais jusque sur la lisière du bois... Crois-tu donc que je n'appartiens pas, tout comme les grands êtres, à la famille sacrée? Mais j'ai des enfants... En as-tu, toi? » — (A part.) Juste... je n'en ai pas...

« ... J'ai des enfants, là-haut, qui m'appellent en se becquetant dans leur nid d'herbe sèche, de lichen et de fine mousse, et, quand reviendra ma femelle qui s'en est allée chercher son chenevis, elle ne trouvera plus qu'une gouttelette rouge sur ces feuilles jaunies... Peut-être apercevra-t-elle une plume voltigeant sur l'herbe... Ce sera tout... Et elle comprendra qu'elle est veuve... et que ses petits sont orphelins... et que j'ai souffert... car je souffre... Du moins fais à ta victime l'aumône du coup de grâce... créature perfide... achève-moi... et je te pardonne!... »

L'achever! pauvre chardonneret!... je souffrais autant que lui... plus encore peut-être... Je souffrais de sa souffrance, qui était cuisante, et de mon remords qui était brûlant.

(Avec rapidité.) A ce moment, le comte, attiré par le bruit de la détonation, revenait en toute hâte suivi de son chien qui sautait follement dans les hautes herbes et s'élança sur le malheureux chardonneret avec l'intention évidente de l'emporter dans sa gueule pantelante. — Je poussai un cri, je tendis mes mains crispées, puis tombant sur les genoux, je ramassai le moribond. — Mon mari, voyant ma douleur,

n'eut pas envie de rire, je vous assure... Il nous ramena, l'un portant l'autre, à la ferme voisine, où je pus étancher la blessure avec l'eau fraîche du ruisseau... Nous rentrâmes, bride abattue, à Paris, où je fis donner une consultation à mon malade... Depuis lors, je ne l'ai plus quitté, ni jour ni nuit... La fièvre l'abandonne peu à peu, les grains de plomb apparaissent, l'irritation diminue... Et, ce matin, le chirurgien m'a dit d'une voie solennelle : « Il est sauvé!!!... » Sauvé! Quelle joie! .. — Ah! je veux bien mourir sur l'heure, si jamais je mets la main à une arme à feu...

(Avec émotion.) Quant à mon mari, j'ignore si ma douleur le convertira... Mais il est resté ces trois nuits dernières près de moi... (Vivement.) et près de lui, attentif et grave... me regardant d'un air singulier, avec des larmes au coin des paupières... Ah! ces larmes!... Je les ai cueillies... Dieu sait si l'accident n'aura pas ramené au bercail le berger volage!... Cher chardonneret! tu te vengerais de mon crime en me rendant le bonheur! Mais je l'entends!... N'est-ce point qu'il m'appelle? « Zi-zi-zi .. » Oui, c'est bien lui! Il a soif... Il attend sa potion calmante... (Au public.) Voulez-vous me permettre?... (Très confidentielle.) Les devoirs de la maternité qui commencent!...

FIN DE PARTIE DE CHASSE

EN VACANCES!

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. LAURENCIN

PERSONNAGES

BERTHE DE SAINT-DIDIER MARIE DORVIGNY	Jeunes pensionnaires de 17 à 18 ans.

La scène à Paris, de nos jours.

EN VACANCES!

Un petit salon. — Fauteuils, chaises. — A gauche, premier plan un guéridon. — Porte d'entrée au fond, ouvrant sur un vestibule. — — A droite, premier plan, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, seule.

Elle est sur le seuil de la porte de droite et parle à la cantonade.

Mais oui, mais oui, maman; ne te tourmente donc pas ainsi; puisque je te dis que je serai prête avant toi; je n'ai plus que mon chapeau et mes gants à mettre. (Elle ferme la porte.) Chère maman, elle oublie qu'au pensionnat, on ne nous donne pas, pour faire toute notre toilette, le quart du temps qu'il lui faut pour... finir la sienne. (Remontant un peu en prêtant l'oreille vers le fond.) Hein! Julie, la femme de chambre, parle à quelqu'un. (Contrariée.) Une visite qui va retarder notre promenade au bois peut-être. (Elle dépose sur le guéridon le chapeau et les gants qu'elle tient.) Eh! mais... cette voix... ah! par exemple!... mais oui, c'est celle de Berthe! (La voyant paraître avec joie.) Berthe!

SCÈNE II

LA MÊME, BERTHE.

BERTHE, se posant dramatiquement et déclamant.

« C'est toi qui l'as nommée ! »

(Ton naturel en s'avançant.) Bonjour, Marie.

MARIE.

Toi, à Paris? Comment se fait-il ?

BERTHE.

Je te le dirai : embrasse-moi d'abord.

Elles s'embrassent.

MARIE.

Je te croyais encore à Trouville, à Biaritz, ou dans les Pyrénées.

BERTHE.

Tu en avais le droit.

MARIE.

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit?

BERTHE.

Et le plaisir de te faire la surprise de mon retour imprévu, tu comptes ça pour rien?

MARIE.

Oh ! si.. mais...

BERTHE.

Tu aurais préféré une lettre d'avis.

MARIE.

Avec ça que tu as été prodigue de tes épitres, depuis ton départ.

BERTHE.

Et le temps, ma chère ! Tu t'imagines, toi, casanière Parisienne, qui règles tes jours et tes heures à volonté, qu'il en est de même de nous autres touristes nomades.

MARIE.

Je ne vois pas, sauf les quelques instants passés à prendre tes ébats nautiques dans le sein... d'Amphytrite...

BERTHE.

Ah ! tu ne vois pas ! Et les courses sur les falaises; les excursions, s'il te plaît ? — Et les cavalcades, les promenades en mer et sur terre lorsqu'il fait

Déclamant.

« Le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde. »

MARIE, riant.

Ah ! ah ! ah ! à cheval sur l'onde ?

BERTHE.

Et dire que les gens qui commettaient de ces choses-là, passaient pour des poëtes, autrefois.

MARIE.

C'est pourtant vrai : Ah ! ah ! ah !

BERTHE.

Et le casino que j'oubliais; le concert, le bal; et les trois toilettes obligatoires de chaque jour? Trouve donc dans tout cela un moment pour correspondre.

MARIE.

C'est juste; je m'incline devant le tableau d'un tel labeur.

BERTHE.

Un labeur? Dis donc: un bonheur, une ivresse. Oh! voyager, pérégriner; changer de contrées; chevaucher à travers la plaine; gravir les monts escarpés!... Escalader, atteindre leurs cimes neigeuses, et, de là, contempler le spectacle de la grandiose nature... Voilà la vie! Tiens, si je me marie, ou plutôt, quand je me marierai, car je ne désire guère, tu penses bien, coiffer sainte Catherine...

MARIE, vivement.

Et moi donc?

BERTHE.

Excellente fille sainte Catherine, je la vénère, mais quant à l'imiter...

MARIE.

Ah! mais non.

BERTHE.

Eh bien! je veux que mon futur cher époux s'engage à me faire faire un voyage d'agrément tous les ans, et toi?

MARIE.

Oh! moi, j'ai, comme tu le disais, des goûts plus... casaniers; une jolie et riante villa bien ensoleillée et fleurie aux environs de Paris...

BERTHE, haussant les épaules.

Rurale, va! (L'examinant.) Ah ça! mais... je n'avais pas remarqué, au milieu des effusions du retour... car, vrai, je suis si heureuse de te retrouver!

MARIE.

Pas plus que moi, va.

BERTHE.

Je serais capable, dans ma joie, d'entonner la romance de ma chère tante Joséphine.

Chantant. Avec exaltation.

Bon...onheur de se revoir
Après des jours d'a...ab...sen...ence.

MARIE, riant.

Ah ! ah ! ah !... Encore un poëte celui-là.

BERTHE.

Donc, je n'avais vu que toi, et pas du tout ta toilette : est-ce que tu vas sortir ?

MARIE.

Oui, une promenade au bois. (Soupirant.) La dernière, probablement.

BERTHE.

La dernière !

MARIE.

Dame ! n'est-ce pas après-demain qu'expirent, c'est le mot... qu'expirent nos vacances ?

BERTHE.

Hélas !... hé-élas ! oui. On va nous ramener aux carrières, et aux objurgations de mademoiselle Célanyre, notre inclémente sous-maîtresse.

MARIE.

Heureusement, c'est aussi notre dernière année.

BERTHE.

Oh ! oui, heureusement, car à chaque rentrée au pensionnat, je sentais s'accroître en moi des instincts de révolte anti-scolaire ; surtout après ces six délicieuses semaines de liberté. Et avec qui vas-tu au bois ?

MARIE.

Avec maman : elle achève sa toilette. Veux-tu venir avec nous ?

BERTHE.

Bien volontiers.

MARIE.

Et puis si tu pouvais aussi nous rester à dîner; comme il sera des nôtres, tu me dirais ce que tu penses de lui.

BERTHE.

Qui, lui?

MARIE.

Eh bien, mais, lui... tu sais bien... le grand jeune homme blond.

BERTHE.

Ah! M. Anatole de la Bigaudière!

MARIE.

A mon tour de m'écrier : C'est toi qui l'as nommé!

BERTHE.

Ça continue donc le petit roman... à quel chapitre sommes-nous?

MARIE.

Il s'est déclaré, ma chère; et l'année prochaine, il demandera — solennellement — ma main.

BERTHE, riant et chantonnant.

« Donnez-moi cette main si jolie...ie...ie...ie!

Mon compliment, ma chère. (La voyant écouter.) Quoi?

MARIE.

C'est maman qui nous aura entendues causer... elle demande à Augustine avec qui je suis. Je vais le lui dire; mais c'est bien convenu, tu viens et tu dînes avec moi?

BERTHE.

Oh! dîner, je ne puis te promettre...

MARIE.

Eh bien !... ne promets pas et dîne.

Elle entre dans la chambre en riant.

SCÈNE III

BERTHE, seule, riant aussi.

Ah ! ah ! ah !... Est-elle gentille !... ah ! elle a un futur... sérieux?... Et ce futur, M. Anatole de la Bigaudière? Je n'ai pas voulu lui dire ça à cette chère amie... mais, entre danseuses, nous l'appelions : Totole de la Nigaudière, Ah ! ah ! ah !... qu'on se figure, si on le peut, une... comment dirai-je? une sorte de longue, très longue sarbacane, surmontée d'une tête... Est-ce une tête?... on se le demande... jonchée d'une toison que Marie, à travers le prisme de ses illusions, voit blonde; mais qui en réalité, a le reflet particulier de la teinte dite queue de vache. Ajoutez des yeux qui, pour vous voir de face, vous regardent de côté, comme ça (Elle louche.) et avec ça des joues... (Elle enfle ses joues.) un chérubin qui souffle dans une trompette; et enluminées comme une pivoine modeste à qui un rosier badin tient des propos grivois; excellent caractère, par exemple, et obligeant, et doux... un jujube, une crème, un fondant ! Ce qui fait le côté sérieux de l'affaire.... ce sont trente belles mille livres de rentes.... en valeurs, de tout repos, comme dit papa. Et puis enfin, il s'agit d'un mari qu'on n'est pas forcée de regarder. (Elle rit) C'est égal, je n'aurais jamais eu l'idée de devenir madame de la Nigau...

Elle s'arrête en voyant reparaître Marie.

SCÈNE IV

LA MÊME, MARIE.

MARIE, rentrant joyeuse.

Maman est enchantée aussi de ton retour, elle veut te voir.

BERTHE

Allons.

MARIE, la retenant.

Quelques minutes seulement, elle va mettre sa poudre de riz.

BERTHE.

Disons vingt minutes alors.

MARIE, riant.

C'est ça qui ne m'étonnerait guère; mais voyons, je t'ai fini ma grande confidence... et toi, n'as-tu encore distingué personne?

BERTHE.

Moi?... heu, heu.

MARIE.

Comment ça?

BERTHE.

Je suis plus difficile, plus exigeante que toi.

MARIE.

Ou mais nos relations sont bien plus restreintes que celles de ta famille; tu as une nombreuse variété d'amateurs.... de ta dot.

BERTHE.

Hein?

MARIE.

Oh! de ta charmante personne aussi.

BERTHE.

A la bonne heure! Eh bien! oui, j'ai fait un choix, mais après un échenillage des plus méticuleux.

MARIE.

Et c'est?

BERTHE.

Un fonctionnaire.

MARIE.

Ah!.. Un sous-préfet?

BERTHE.

Non; un attaché...

MARIE, vivement.

Au parquet?... Toi qui rêves les grands voyages.

BERTHE.

Précisément; un attaché d'ambassade, ce qui m'assure une existence de touriste obligatoire.

MARIE.

Alors, je dois m'attendre à recevoir de tes lettres datées de Constantinople ou de New-York.

BERTHE.

A moins que ce ne soit du Mexique, du Japon.

MARIE.

Ou du Monomotapa. (Elles rient.) Et... ce futur, est-ce que je le connais?

BERTHE.

Certainement; un de nos danseurs : M. le baron Nestor de Boiscorni.

MARIE.

Ah! c'est un attaché?.. J'aurais dû m'en douter, en voyant qu'il (Appuyant.) l'était toujours à tes pas.

Elle pousse un petit cri et se couvre la figure de ses mains comme pour cacher sa confusion.

BERTHE.

Ah! Marie! Si mademoiselle Célanyre t'entendait!

MARIE.

Et maman donc! mais c'est mon frère qui rirait!

BERTHE

Ton frère? Ne doit-il pas être aussi libéré de son Saint-Cyr cette année?

MARIE.

C'est fait; et Maurice va débuter dans la vie sérieuse par un *parrainage.*

BERTHE.

Lui, parrain; et de qui?

MARIE.

D'un bébé encore à naître. La maman, notre ancienne camarade du pensionnat, Clémentine Darville; tu te la rappelles?

BERTHE.

Ah! je crois bien; et aussi sa fameuse composition sur le sujet donné par mademoiselle Célanyre : *Les joies de la maternité*, ce que Clémentine dépeignit ainsi : Ah! quel bonheur! ah! la douce ivresse lorsque la jeune mère voit son premier-né...

MARIE.

Sortir du cœur du chou.

Elles rient.

BERTHE.

Et la colère de mademoiselle Célanyre quand elle apprit que Clémentine n'avait écrit cela que pour se moquer d'elle.

MARIE

Oui; eh bien, ma chère, puisque tu viens avec nous, tu la verras, car nous devons la prendre en passant.

BERTHE.

Ce serait avec un grand plaisir, mais si je tardais à rentrer, maman s'inquiéterait.

MARIE.

Qui est-ce qui t'accompagne ?

BERTHE.

Julie, notre femme de chambre.

MARIE.

Eh bien, elle doit t'attendre auprès de la nôtre ; dis-lui d'aller prévenir chez toi que tu restes avec nous.

BERTHE.

Au fait, si tu y tiens absolument...

MARIE.

Absolument; et maman aussi.

BERTHE, allant vers le fond.

Allons, il faut bien faire ce que tu veux, (Arrivée à la porte, elle se retourne et dit avec un grand geste.) despote!

Elle sort.

SCÈNE V

MARIE, seule.

Ah! c'est M. de Boiscorni qu'elle a choisi?.. M. Nestor? ah! ah! ah!.. Je n'ai pas voulu lui dire ça à cette chère Berthe... mais ce mari-là... non; je ne sais pas si c'est à cause de ça qu'il a voulu entrer dans la diplomatie, mais il vous a des oreilles!.. Je n'ai pas vu celles du roi Midas, mais M. de Boiscorni peut bien prêter et même donner la droite, la gauche lui suffisant... et de reste.. pour entendre tout ce qui se dit du bout d'un salon à l'autre. Et puis, je ne sais pas s'il lui serait agréable de passer pour... (Elle hausse une épaule pour indiquer un commencement de bosse.) Seulement, pour peu qu'il y tînt, rien ne lui serait plus facile. Et un danseur!... à notre dernière polka... Voilà. (Elle sautille sur elle-même.) Comme ça... toujours sur place... ce qui m'aurait été égal, mais aussi sur mes pieds, ce qui ne me l'était pas : on a dû l'aider à me reconduire à ma place, et j'en ai boitillé trois semaines, ah! ah! ah!... Après ça, baronne, ça fait si bien sur une carte de visite... madame la baronne de Boiscornu!

SCÈNE VI

LA MÊME, BERTHE.

BERTHE, rentrant.

Corni, Corni, s'il te plaît, ma chère.

MARIE.

Corni, oui : tu as de la chance, toi baronne !

BERTHE.

Et plus tard, marquise.

MARIE.

C'est vrai, à la mort de ton beau-père.

BERTHE.

Oui.

MARIE.

A la bonne heure ; voilà ce qui s'appelle une espérance !

BERTHE.

N'est-ce pas?... mais puisse-t-elle se faire attendre longtemps.

MARIE, souriant.

Bien entendu. Eh bien, as-tu prévenu?

BERTHE.

Julie va partir, et ta mère vient de demander son chapeau.

MARIE.

Ah ! alors, nous allons partir aussi. (Elle prend son chapeau et le met ainsi que ses gants.) Tu es bien aimable, va, de venir avec nous ; tu nous aideras à décider la grande question du moment.

BERTHE.

Laquelle ?

MARIE.

Le nom de baptême à donner au bébé de Clémentine ; nous ne nous occupons plus que de ça : maman avait choisi Daniel.

BERTHE.

Daniel! Ah! ce pauvre chéri, il m'aurait semblé le voir dans la fosse aux lions.

Elles rient.

MARIE.

Monsieur mon frère, le mauvais plaisant, proposait : Esaü.

BERTHE.

Fi donc! Ça sent trop les lentilles.

MARIE.

C'est ce que nous avons dit; alors il a proposé : Joli-coco.

BERTHE.

Ce n'est pas sérieux.

MARIE.

Moi j'offre : Clovis.

BERTHE.

Oh!

MARIE.

Quoi, oh? un célèbre roi de France.

BERTHE.

Oui, mais un coquillage, aussi.

MARIE.

Pardon, chère, cela ne s'écrit pas de même.

BERTHE.

C'est égal, je viens de m'en régaler en passant à Marseille, je croirais toujours en manger.

MARIE.

Eh bien! Puisque tu les aimes tant.

BERTHE.

Moi, je l'appellerais : Endymion.

MARIE.

Allons donc, un grand niais qui passe ses nuits à dormir au clair de la lune.

BERTHE.

Réfléchis donc, le bel Endymion.

MARIE, chantant.

Au clair de la lune... Ah! ah! ah!

BERTHE, imitant une poissarde.

Clovisses! clovisses! Qui veut des clovisses?

MARIE.

Jamais on ne voudra d'Endymion, c'est trop prétentieux.

BERTHE.

Clovis, en 1880, est-ce assez rococo?

MARIE.

Avec ça que ton mythologique Endymion ne l'est pas du tout. Veux-tu gager que mon frère dira qu'il est moisi?

BERTHE, se récriant.

Moisi!.. Endymion!

MARIE.

Pourquoi pas Télémaque ou Nestor comme M. le baron de Boisnoir, (Se reprenant.) Corni?

BERTHE.

Ça vaut toujours mieux qu'un nom de mollusque.

MARIE, ricanant.

Endymion, serait-ce assez ridicule?

BERTHE.

Ridicule?

MARIE.

Certainement.

BERTHE, sèchement.

Eh bien, je te remercie.

MARIE.

Il n'y a pas de quoi.

BERTHE.

Tu pourrais employer d'autres expressions.

MARIE.

J'emploie celles qui rendent le mieux ma pensée.

BERTHE.

Elle est gracieuse ta pensée.

MARIE.

Elle est juste et franche, du moins

BERTHE, vivement.

Impertinente surtout.

MARIE, colère.

Impertinente... Et vous...

BERTHE.

Achevez... dites... voyons...

MARIE.

Ah! si vous n'étiez pas chez moi!

BERTHE.

Oh! que ça ne vous gêne pas.

MARIE.

Mais vous n'y serez pas toujours.

BERTHE.

Non, certes; et même, à compter de ce moment, jamais, mademoiselle.

MARIE.

Comme il vous plaira, mademoiselle.

BERTHE, s'éloignant furieuse.

Ridicule!... Par exemple!

Elle sort.

SCÈNE VII

MARIE, seule.

MARIE, exaspérée.

Impertinente! Venir chez moi pour me traiter d'impertinente!... Croyez-vous! Elle pensait peut-être que je la retiendrais! ah! mais non. Qu'est-ce que ça me fait à moi qu'elle ne vienne plus?... Ça m'est bien égal de ne plus la voir. (D'une voix émue et s'altérant peu à peu jusqu'à l'attendrissement.) Oui, que ça m'est égal... si elle s'imagine que ça me fait... quelque chose... D'abord je... je... ne l'aime plus... Je la déteste... Oh! oui... je la...

Elle tombe assise, se couvre la figure de ses deux mains, et sanglote.

SCÈNE VIII

LA MÊME, BERTHE.

BERTHE, reparaît au fond, s'arrête et s'essuie les yeux avec son mouchoir, puis s'élance vers Marie et l'embrasse avec une vive effusion.

Marie!

MARIE, se levant avec joie.

Ah!... C'est toi?... Toi!

Elles s'embrassent en riant et pleurant à la fois.

BERTHE.

Sommes-nous assez bêtes, hein?

MARIE.

Oh! oui.

BERTHE.

Nous quereller, nous brouiller pour le nom d'un bébé.

MARIE.

Qui n'est pas encore né.

BERTHE.

C'est insensé!

MARIE.

Et qui nous dit que ce ne sera pas une fille?

BERTHE.

Oui.

MARIE.

Par exemple, si c'en était une, je l'appellerais : Hortense.

BERTHE.

Oh! non, Laurence.

MARIE, vivement.

Du tout, Hortense.

BERTHE, de même.

Jamais, Laurence.

MARIE.

Ah ça! est-ce que nous allons recommencer?

BERTHE.

C'est pourtant vrai. (La voyant prêter l'oreille et remonter au fond.) Qu'est-ce?

MARIE, au fond, à la cantonade.

Comment?.. une lettre?.. Donnez. (Elle fait un pas dans le vestibule et reparaît aussitôt avec une lettre dont elle examine l'adresse.) Tiens, c'est de Clémentine.

Elle ouvre la lettre.

BERTHE.

Ah! mon Dieu, est-ce que le bébé attendu...

MARIE.

Et pas encore de nom à lui donner.

BERTHE.

Lis vite.

MARIE, lisant.

Très chère, ne cherchez plus; ce matin, à déjeuner, mon frère s'est écrié tout à coup, en se frappant le front : Eureka!... Un mot grec, paraît-il, qui signifie : J'ai trouvé!... Si c'est un garçon, il s'appellera : Paul, comme grand-père; une fille, comme grand'maman : Claire. L'idée a été accueillie avec acclamations.

BERTHE.

En effet, cela concilie tout.

MARIE.

Paul; j'aurais dû y penser, moi qui me suis toujours promis d'appeler mon premier garçon : Paul.

BERTHE.

Ah bien, je nommerai ma première, Virginie.

MARIE.

Ah! alors, (Se posant et d'un grand air de cérémonie.) madame,

j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Virginie de Saint-Didier pour mon fils Paul Dorvigny. (Elles rient. — Marie s'arrête et écoute à droite.) Ah! maman nous appelle. (A la cantonade.) Nous voici, maman. (A Berthe.) Dis donc, c'est drôle pourtant que ta visite se termine comme un roman, par un mariage.

BERTHE.

Et voilà aussi ce qui s'appelle bien finir...

ENSEMBLE.

Nos vacances.

Elles se dirigent en riant vers la porte de droite, où elles se font de très cérémonieuses révérences pour s'inviter mutuellement à passer la première.

FIN DE EN VACANCES!

UN

MONSIEUR QUI N'ARRIVE JAMAIS!

MONOLOGUE EN VERS

PAR

M. ED. DELANNOY

UN

MONSIEUR QUI N'ARRIVE JAMAIS!

LE MONSIEUR, entrant lentement.

Pardon, messieurs, pardon.

Tirant sa montre.

J'ai moins cinq à la mienne;
Est-ce l'heure à la vôtre? Autant qu'il m'en souvienne,
Pour venir devant vous, j'avais bien jusqu'au quart?
Comment?...

S'adressant à gauche et à droite.

Que dites-vous?... quoi?
Je suis en retard?
Et cela vous surprend?... pas moi; c'est le contraire
Qui m'étonnerait bien : on ne peut se soustraire
A son sort, son étoile, et pour moi c'est fatal!
Car, que je flâne, ou non,

Désignant sa montre.

Qu'elle aille bien ou mal,
Que le chemin soit long, ou que le but soit proche,
Toujours, pour m'attarder, je trouve une anicroche!
Une fois dans ma vie, une fois seulement,
Je n'eus pas de retard,... et c'est grâce à maman,
Je naquis à sept mois!... J'entrai dans l'existence
En homme impétueux, et dont la montre avance!

On tira de ce fait un heureux pronostic :
« Il ira vite en tout, ce sera là son tic,
» Disait-on. — « Quel gaillard !... Sa nature est si vive
» Que toujours, le premier, il faudra qu'il arrive ! »
C'est leur prédiction qui m'a porté malheur !
Je n'arrive jamais !... ma femme avec aigreur
Me le fait bien sentir, me reproche sans cesse.
Mon guignon, ce défaut, cet excès de paresse;
« Ah ! quel époux ! — dit-elle — il est par sa lenteur,
» *Inamovible* au moins, s'il n'est pas *sénateur !* »
Mon Dieu ! Je le comprends, c'est bête et ridicule,
Et pour me disculper, je lui dis : « Mon Ursule,
» Cesse de m'accabler, c'est la fatalité
» Qui me tient sous sa griffe !... et cette infirmité
» De n'arriver jamais que la chose finie,
» Je la dois au destin dont l'amère ironie
» Se venge, en me faisant payer tout mon passé;
» Est-ce ma faute à moi, si, d'abord trop pressé,
» Je m'arrête à présent ?... hélas ! dans mon enfance,
» A quoi donc m'ont servi ces premiers mois d'avance? »
Ursule me répond : « Oui, vous fûtes trop vif !
» Mais *l'actif* d'autrefois, n'est plus que du *passif !* »
Je reste alors muet devant cette épigramme;
Et pourtant, mes voisins, en parlant de ma femme,
Disent : « qu'en l'épousant, même dans son printemps,
» Ce n'est pas encore là, *que j'arriverais à temps ! !* »
J'ai beau vouloir lutter, toujours, toujours, la tuile
Du retard;... et, tenez, un exemple entre mille :

Quand je dois voyager, pour être bien certain...
De ne pas manquer l'heure, et de prendre mon train...
Je tiens ma malle prête, et je mets par prudence,
Le soir en me couchant ma montre sur l'avance;...
Puis narguant le destin, bravant tous ses efforts,
Assuré du départ, tranquille, je m'endors;
Le jour vient, je me lève, et vais regarder l'heure;

A ma montre il est : *sept* : ce n'est donc pas un leurre !
A neuf heures je pars, alors j'ai tout le temps !
Je dis pendant une heure : « Ah ! quel piège je tends...
» A mon guignon maudit ! » — puis j'en passe encore une
A dire : « Ah ! pour le coup, je tiens l'heure opportune !
» Par un adroit moyen, j'ai su la devancer,
» Et même, j'aurais pu ne pas tant me presser ! «
Enfin, sûr de mon fait, à la gare j'arrive,
Et !... j'assiste au départ de la locomotive ! !

Voici de ma lenteur encor un autre tour :
A peine je rentrais, que ma femme, un beau jour
Me dit : « Dépêchez-vous, il faut changer de mise,
» Passez un habit noir, courez vite à l'église,
» Moi, je ne puis sortir, et viens de recevoir
» Une lettre de deuil de mon cousin Rivoir;
» Ah ! le pauvre garçon ! il perd sa belle-mère !
» Vous n'avez que le temps, ce matin on l'enterre ! —
» Mais ce cousin Rivoir, je ne le connais pas,
» Je ne l'ai jamais vu, que me fait ce trépas?
» Certes, je fais des vœux pour la susdite dame,
» Qu'elle repose en paix, Dieu veuille avoir son âme ! —
» Vous devez être là, vous me représentez ! » —
» Mais permets... —
« Plus un mot,... et surtout, sanglotez! » —
Moi, j'obéis toujours, c'est là mon habitude,
Je monte m'habiller; avec ma promptitude
A l'église je cours... plus personne... un désert !
Mais, là-bas, dans un coin, que vois-je d'entr'ouvert?
J'entends des pas nombreux... bon ! c'est la sacristie,
Et c'est bien la famille, elle n'est pas partie.

. . . . . .

Hélas ! comme toujours, j'arrivais en retard,
Et j'allais au-devant d'un nouveau traquenard !
J'allais comme toujours agir en *nicodème!*
Ce n'était plus ma messe... et c'était un baptême !

Moi, qui n'en savais rien, j'entre, et je vais d'un bond,
Ecartant tout le monde, étreindre un monsieur blond
Qui doit être Rivoir; je lui dis : (Très contrit.) « Ah! pauvre homme!
» Combien je compatis... c'est vexant!... Mais en somme,
» Vous n'êtes pas le seul... hélas! c'est trop commun!
» Et ce vilain moment nous incombe à chacun!
» Il faut se faire à tout!... Il faut en philoophe
» Supporter son destin,... et cette catastrophe
» Vous laisse sans remords, car vous n'êtes pour rien
» Dans cet accident-là!... Allons... soyez chrétien! » —
Le Monsieur blond bondit, devient blanc de colère!...
Je n'y comprenais rien... et je parlais au père!
Je veux continuer mon discours du décès...
Vous voyez ça d'ici!... vous jugez... Quel succès!
On m'empoigne au collet, c'est à qui me bouscule
Et l'on me met dehors comme un vrai funambule!

Autre chose; écoutez : au moins, si je suis lent,
Vous verrez que parfois aussi je suis galant :
Flâner, me semble bon, et de l'hôtel de vente
Je suis un assidu, j'achète et je brocante;
De sorte que j'y vis, un jour du dernier mois,
Parmi d'autres objets, une petite croix
D'une mince valeur; c'était bien mon affaire!
J'allais peu dépenser, et je semblerais faire
Un cadeau convenable à ma tendre moitié,
Dont la fête est pour moi, tous les ans, sans pitié!
« A quelle heure l'objet viendra-t-il sur la table? »
Demandai-je à l'expert, un homme fort aimable. —
« Dans deux heures, dit-il — à peu près. — Pas avant?
» Je puis donc aller voir ailleurs ce que l'on vend. »
Quand je crois qu'il est temps, je reviens au plus vite
Dans la salle aux bijoux; j'entre, et m'y précipite,
Faisant signe à l'expert :

Pantomime. — Signe négatif de la tête.

« Non?... ce n'est pas trop tard! »

Il me répond de même :

Pantomime. — Signe négatif de la tête.

« Oh ! non »... Heureux hasard !
Le marteau va tomber !... vite ma surenchère !
Je la lance !... adjugé... me dit le commissaire ;

Avec volubilité.

Je donne mon adresse avec mon bulletin;
« Courez porter ce lot à madame Martin,
» Dites-lui bien que c'est son mari qui l'envoie
» Et que de la surprendre il s'est fait une joie ! »
Alors tout radieux !... mais toujours machinal,
Je rentre lentement sous le toit conjugal :
Ursule vient m'ouvrir, dans mes bras je la presse !...
Mais elle, repoussant cet accès de tendresse :
« Vous êtes un manant !... un cuistre !... un polisson !
» Vous avez d'un goujat et l'air et la chanson !... » —
« Mon Ursule, permets... qu'est-ce donc qui t'irrite?
» Que lui reproches-tu?... Sans doute elle est petite,
» Mais j'ai cru que sa forme élégante plairait,
» Et que pour la grandeur elle te suffirait. » —
« Regardez ! » —
Je comprends alors tout le mystère !
En lui voyant brandir l'objet de sa colère !
J'étais venu trop tard!... Ce que l'on adjugeait
Ce n'était plus la croix !... Mais un tout autre objet !..
Quel objet direz-vous? Hélas ! comment le dire!
C'était... figurez-vous... ah ! grands dieux, quel martyre !...
Je ne pourrai jamais !... Voyez, je suis en eau
De penser qu'il me faut vous peindre ce cadeau !
C'est un objet... qui sert au garçon, à la fille,
Dont le but est le calme !... un meuble de famille...
Mais un meuble secret,... et non, d'appartement,...
On n'y serre jamais le moindre diamant !
Hélas ! un mot de plus, je tombe dans l'ornière !
Ah ! viens à mon secours, Poquelin, grand Molière !

Enfin, messieurs, c'était... ne nommons pas cela!...
Mais monsieur Pourceaugnac a vu cet objet-là!!
Tenez, bien pis encore; un jour... mais non... J'abrége,
Car de vous ennuyer j'aurais le privilége;
Laissez-moi seulement, en deux mots, vous conter
Comment de ces ennuis je prétends m'exempter :

Avec force.

Puisque je ne peux pas arriver le jour même,
Je veux tout essayer, et changer de système;
Le seul moyen pour moi d'arriver sans retard,
Ce sera d'arriver... la veille du départ!

Au public.

A mon infirmité pour trouver un remède,
J'ai grand besoin de vous, venez tous à mon aide,
Vous seuls, pouvez, messieurs, rendre faux désormais,
Ce reproche cuisant : il n'arrive jamais!
Oui, que j'arrive à temps ce soir, pour vous distraire,
Et ma guigne est vaincue, et je la mets en terre!
Par votre bienveillance à vouloir m'écouter,
J'ai l'espoir que pas un ne voudra m'imiter,
Mais que votre suffrage en prenant *de l'avance*,
Va conjurer mon sort, et me donner la chance!

FIN D'UN MONSIEUR QUI N'ARRIVE JAMAIS

LA
JOURNÉE VERTE

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

L'HOMME VERT..... ..... M. GALIPAUX.

LA JOURNÉE VERTE

Il entre tenant un petit peigne à miroir. — Il se regarde.

Non, le soir ça ne se voit pas. (Au public.) N'est-ce pas que ça ne se voit pas? Quoi? qu'est-ce qui ne se voit pas? Ah ! c'est juste. Je ne vous ai pas dit ce qui m'est arrivé.

D'abord, je suis employé, employé aux... Inutile de vous le dire, vous feriez des cancans à l'administration. Enfin je suis employé, toujours employé, toujours assis, jamais de vacances. Aussi, samedi dernier, Oscar, (il est au même bureau que moi) Oscar me dit : « Nous n'en pouvons plus; si tu veux, demain nous irons à la campagne. Oh ! la campagne ! » Oscar disait ça en ouvrant les narines ; il a les narines très grandes. « Donc à demain matin, sans faute, à huit heures, à la gare... » Je ne vous dis pas la gare, vous iriez faire des cancans à l'administration. Le lendemain, à sept heures, je bondis de mon lit. Il faisait beau (il faisait froid). Allons ! tout va bien; oh! de l'air, de la verdure, courir, sauter, danser, chanter, tra la la, un costume léger, mon panama et en route !

Près de la gare, j'aperçois Oscar et sa femme. Ils étaient comiques ! Oscar avait un voile vert, à l'anglaise, et sa

femme un châle vert, (pas d'un beau vert, par exemple.) Je les rejoins; Oscar saute sur moi, il m'attache un voile vert à mon panama, (c'est très bon pour le soleil et la poussière.) Il m'aime beaucoup Oscar.

« Pois verts ! pois verts ! » Qu'est-ce que c'est que ça? Ça avait l'air de sortir du corps de madame Oscar. Je saute en l'air ; un coup de vent soulève le châle vert; je vois un bec sale, — celui d'un perroquet. C'est Cocotte. Nous l'avons emmenée parce que si nous la laissions seule à la maison, elle nous ferait avoir congé... gratte, Cocotte, gratte. Elle dit aussi : les beaux arrrtichauts ; elle a appris ça l'année dernière, sa cage était à la fenêtre et il passait beaucoup de marchands ! Dis « les beaux arrrtichauts ! » Mais l'oiseau ne disait que « pois verts ! »

Nous entrons casser une croûte chez un traiteur. On balaie ; les chaises sont sur les tables. Un garçon mal peigné, les mains sales, en tablier sombre, arrive :

— Messieurs et dame, sous le bosquet vous serez mieux.

— C'est ça, sous le bosquet, (Geste d'applaudir.) dit madame Oscar.

Le bosquet c'est une cour étroite, avec des murs hauts comme ça... et encore des murs, il n'y en a que trois; le quatrième c'est une chaudière de lavoir. Il faisait un froid !... Nous étions vêtus très légèrement. Il y avait un treillage de bois, sans l'ombre d'une plante, une table de bois (le ruisseau de la pompe passait dessous, aussi mes pieds !...) des bancs de bois, tout ça badigeonné en vert, y compris les trois murs hauts comme ça, la chaudière du lavoir et même la pompe.

On nous a apporté du veau qui avait trempé dans l'oseille, du cresson, du vin blanc (autant dire du vinaigre). Il a fallu vider la bouteille. Cocotte n'arrêtait pas de crier « pois verts ! » Je cherchais du persil pour lui en donner, mais il n'y en avait pas... Treize francs cinquante ! C'est moi qui ai payé, Oscar était allé chercher les billets.

Nous allions partir, quand l'affreux perroquet se dénonce par son cri; l'employé ne veut pas nous laisser passer. Il veut qu'on mette l'oiseau dans le compartiment des chiens. Oscar s'emporte :

— Monsieur l'employé, soyez poli avec ma femme !

Le train part pendant la dispute. On va chez le chef de gare qui permet le perroquet pour le train suivant, dans une heure. Une heure dans la gare, les pieds froids, avec du cresson et du vin blanc dans le corps, en face d'une immense affiche de la *Belle potagère* (un magasin), une affiche d'un vert-pomme à vous tuer les yeux !... Et l'infâme volatile criait sans arrêter : « pois verts ! »

— Voyageurs pour ceinture, en voiture !

Nous nous levons. Oscar était pâle, c'était le vin blanc... ou bien le voile anglais qu'il avait sur son melon. J'avais un mal de tête ! Je fumais un cigare en feuilles de chou acheté à la buraliste de la salle d'attente. J'avais mal au cœur... était-ce le cresson ou le cigare ?

— Ceinture, ceinture.

Nous descendons. Oscar demande : — Le train pour?... (c'est un endroit qu'il connaît.) — Il vient de partir. — Et le suivant? — Dans deux heures.

— Oh ! alors, allons à pied ; ça nous promenera; je connais le pays, dit Oscar.

Je n'aime pas les gens qui connaissent les pays; ils se trompent toujours.

Nous avons suivi une rue interminable, entre deux murs, des pavés pointus. Le temps s'était couvert. J'avais des tiraillements d'estomac. Oh ! ce vin blanc !... Le temps s'est gâté tout à fait. Allons, bon ! la pluie... ça va peut-être me faire passer mon mal de tête. Oscar m'agaçait.

— Que c'est bon l'air ! Dans une petite demi-heure, nous serons chez le père Lamèche, au bout de la rue. Tu connais l'endroit, une maison avec des volets verts?

Je ne connaissais pas l'endroit, mais j'avais bien mal à la tête. L'oiseau cramponné à l'épaule de madame Oscar, n'arrêtait pas de crier.

— Chérie, tu ne pourrais pas faire taire un peu Cocotte?

— Mon ami, tu sais bien que le grand air l'excite. Il fallait me dire de ne pas l'emmener, alors, ou de rester à la maison avec elle. Tu es toujours comme ça, à la campagne...

Alors la pluie se met à tomber sérieusement. Toujours des murs. Où s'abriter?

Enfin nous voilà chez le père Lamèche, trempés comme trois soupes, ou quatre en comptant le perroquet.

— Prenons quelque chose de fort, ça nous séchera, dit Oscar.

Nous avons pris de l'absinthe, nous avons joué au billard, vous savez, avec des billes carrées et des queues sans procédé. La pluie ne cessait pas. Oscar était spirituel; c'était horrible. Mon mal de tête s'était doublé d'un mal de gorge. Nous avons dîné là. Je ne voyais plus clair. Je me rappelle vaguement une soupe à l'oseille, une omelette aux épinards, de la salade, beaucoup de salade. Et puis... oui, c'est ça, nous sommes revenus à la gare; il pleuvait plus fort qu'avant. Ça sentait le chien mouillé dans le wagon. Ça me portait sur le cœur. A Paris, ils m'ont mis dans une voiture découverte; il n'y a que de celles-là quand il pleut.

Oscar donne mon adresse : cocher, lanterne verte, c'est votre quartier.

Je me croyais sauvé; à Paris, plus de campagne, plus de verdure! Horreur! la voiture enfile le boulevard Haussmann. Tous ces arbres à droite et à gauche... j'ai cru que je mourais.

Quand je suis revenu à moi, j'étais dans mon lit, un prince de la science, une garde-malade, une sœur de charité m'entouraient. La sœur met la main sur ma bouche pour

m'empêcher de parler. Je me révolte, je bondis. Devant mon armoire à glace, je recule à mon image. J'étais vert comme une purée de pois. J'avais attrapé la jaunisse !

Je suis guéri, aujourd'hui, ou à peu près. (Tirant son peigne à miroir.) Ça ne se voit plus, n'est-ce pas ? ça ne fait rien, on ne me reprendra plus à aller courir dans les bois.

FIN DE LA JOURNÉE VERTE

BATAILLE DE PRINCESSES

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

M. LEMERCIER DE NEUVILLE

PERSONNAGES

CLAUDINE.

FAUSTINA.

PHILIPPE MONTEVRAULT.

BATAILLE DE PRINCESSES

Une élégante chambre à coucher de garçon. — Au fond, à droite, une alcôve dissimulant un lit. — Au milieu, une porte cachée par une portière. — Entre l'alcôve et la porte secrète, un petit meuble sur lequel il y a un verre d'eau; à droite et à gauche, pans coupés avec fenêtre. — A droite, deuxième plan, une porte. — Premier plan, table couverte de papiers. — Fauteuil crapaud, devant la table. — A gauche, deuxième plan, cheminée avec feu allumé. — Lampes sur la cheminée. — Pendule, et pour garniture, coupes pleines de lettres et de cartes. — A gauche de la cheminée au premier plan, petit bureau en palissandre; devant la cheminée un dos à dos élégant abrité par un demi-paravent. — Il est minuit et demi.

SCÈNE I

CLAUDINE, entr'ouvrant la porte.

Philippe!... Philippe!... Il n'est pas là!... (Elle entre.) Au fait, je lui avais donné congé pour huit jours!... La Semaine Sainte!.. Mais je n'y pouvais plus tenir, non! oh non! Ces trois derniers jours m'ont semblé un siècle!... Cher Philippe, je l'aime tant!... (Elle s'assied.) Je me souviens

encore du premier jour, quand il a été décidé que je viendrais ici, que je franchirais le seuil de son sanctuaire... Il y a bien quatre mois de cela... déjà quatre mois!... Il me semble que c'était hier. Claudine, me dit-il, ma chère Claudine! voici une petite clef d'or qui ouvre une petite porte perdue dans le mur du jardin qui longe la rue de Téhéran, elle est à vous, à vous seule!... Quand vous voudrez me voir, à n'importe quelle heure, venez, traversez le jardin et à droite vous trouverez un petit perron, une porte, une serrure et une chambre! La même clef vous servira. (Embrassant la clef d'or.) Cher petit talisman!.. Où peut-il être maintenant, Philippe?... En sortant de l'Opéra, il sera monté au club... Il joue trop, il faudra que je le gronde. (Elle va à la cheminée et furète dans une coupe.) Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ici? (Prenant une carte.) Tiens! le prince lui a rendu une visite... Je n'aime pas qu'ils se voient... Une lettre... Une lettre de qui? C'est une écriture de femme, j'ai envie de la lire... Quelle femme peut bien lui écrire, sinon moi... Eh parbleu! je suis bien bonne, je suis chez moi. (Elle ouvre la lettre vivement et lit.) « Monsieur le comte...» Ah! c'est une demande de secours... j'ai eu peur... Pardon, Philippe!... Je vais me punir de mon soupçon .. (Elle prend dans son porte-monnaie un billet de cent francs qu'elle joint à la lettre, puis elle va à la table et écrit au bas de la lettre) : « Donnez aussi! »... (Reportant la lettre dans la coupe.) Là! Tout est réparé!... (Furetant encore.) Une carte, de courses! Ah! mais je suis une curieuse!... C'est singulier, je me sens des velléités d'être jalouse ce soir!... Pourtant, je n'ai aucun sujet... Philippe n'est pas là, mais il ne peut tarder; cependant, au cercle, ces messieurs passent quelquefois la nuit... J'aurais voulu le voir!... Il faut y renoncer, qu'il sache au moins que je suis venue... (Elle pose sur la table sa carte et arrache son bouquet de son corsage, l'embrasse et le met sur la carte.) Là! ce n'est pas la première fois que je l'embrasse ainsi... Il me semble qu'on ouvre la porte... oui... c'est lui!...

SCÈNE II

CLAUDINE, LA FAUSTINA, entrant bruyamment.

CLAUDINE.

Philippe!... Ah! une femme!

LA FAUSTINA.

Une femme ici!

CLAUDINE.

Que venez-vous faire ici, madame?

LA FAUSTINA.

Eh bien mais! et vous? Que faites-vous ici?

CLAUDINE.

Ah! Philippe!... Cette femme... oh! mon Dieu!...

Elle se trouve mal.

LA FAUSTINA.

Allons bon!... Un évanouissement... Mais c'est pour de vrai... Je ne puis pas la laisser comme cela, moi!... Ça fait très mal... dit-on... Voyons, madame, voyons!... Elle ne bouge plus!... Ah! mais... j'ai envie d'appeler... Il n'y a pas de femme de chambre ici! les hommes ne s'y connaissent pas!... Voyons! madame, madame! Elle ne répond pas!... (Elle la dégrafe.) Elle est jolie! Très jolie! même!... Une couronne, de princesse... comme moi! mais je ne la porte pas... mon titre est en toc!... Gredin de Philippe!... Si j'avais su!... Voyons, madame!... Elle revient à elle... Il faut que je lui donne quelque chose, de l'eau, de l'eau sucrée avec de la fleur d'oranger!... Il n'y a pas cela chez les garçons... Du rhum, ça vaudrait mieux!... Mais où fourre-t-il

tout cela!... Ah! voici un verre d'eau... et du sucre, c'est déjà quelque chose, et la fleur d'oranger... où est-elle?

CLAUDINE, revenant à elle.

Là! près du lit, sur le petit meuble!

LA FAUSTINA, à elle-même.

Tiens! tiens! tiens! On connaît les êtres?

Elle apporte le verre d'eau sucrée.

CLAUDINE.

Merci!...

LA FAUSTINA.

Cela va-t-il mieux?... (A part.) Est-ce maladroit! un homme!

CLAUDINE.

Mon Dieu! dans quel état... (Fièrement.) madame!

LA FAUSTINA.

Eh bien quoi?... C'est bien simple! Il nous joue toutes deux?

CLAUDINE, pleurant.

Ah! Philippe! Philippe!

LA FAUSTINA.

Ah! vous êtes bien bonne! Ce n'est pas moi qui pleurerai pour lui! Le gredin!... Ah! en vous voyant, je le comprends, mais très bien!... Seulement je ne l'accuse pas!

CLAUDINE, se levant et essuyant ses larmes.

Moi, madame, c'est tout le contraire!... En vous voyant, je ne le comprends pas!

LA FAUSTINA.

Fort bien!... Ceci est à mon adresse!... Et vous l'excusez?

CLAUDINE.

Que vous importe!... Enfin c'est une indignité!... Et c'est vous, madame, vous qui êtes venue me prendre mon bonheur!

LA FAUSTINA.

D'abord, vous n'en savez rien! Depuis combien de temps le connaissez-vous?

CLAUDINE.

Depuis quatre mois!

LA FAUSTINA.

Quatre mois! quatre mois! Voyons donc... c'était en décembre.

CLAUDINE.

Et moi aussi...

LA FAUSTINA.

A Monaco?

CLAUDINE.

Et moi à Nice.

LA FAUSTINA.

Le combien..?

CLAUDINE.

Le... Le... Ah! mais non! cette date-là, je ne la dis pas!

LA FAUSTINA.

Bah! pour ce qu'elle a d'important maintenant!

CLAUDINE.

Ah! mais, madame, au bout du compte, je n'ai pas à vous répondre. Je ne vous connais pas, je vous trouve là sur mon chemin, vous me gênez, je vous le dis! Ici je suis chez moi! Veuillez me laisser.

LA FAUSTINA.

Chez vous, madame, mais pas du tout!... Vous êtes chez lui, comme moi.... nous pourrions même dire nous sommes chez nous!

CLAUDINE.

Je vous en prie, tout cela est blessant, pénible...

LA FAUSTINA.

Mais si ma présence vous est désagréable, madame, vous pouvez vous retirer.

CLAUDINE.

C'est moi qui vous prie de me laisser seule.

LA FAUSTINA

Ah ça! mais encore faudrait-il savoir laquelle de nous deux à le droit de dire cela à l'autre; nous connaissons le mois... qui est le même, mais la date, la date de... la signature du contrat!

CLAUDINE.

La date... mais ce que je puis dire, c'est ce que ce n'était pas le 18...

LA FAUSTINA.

Eh bien! moi, c'était le 17.

CLAUDINE.

Le même jour!...

LA FAUSTINA.

Comment le 17 aussi!... Oh! le traître! Il ne nous manque plus que de savoir l'heure à présent...

CLAUDINE.

Oh! madame!... je le vois bien, je n'ai jamais été chez moi ici!... Oui, vous êtes chez vous, je me retire!...

LA FAUSTINA.

Ah! mais je suis plus généreuse que vous, je ne vous renvoie pas... Ah ça! mais vous avez donc bien mauvaise opinion de moi, que vous me parlez ainsi?... Tenez, je suis franche, je vois bien que nous ne sommes pas du même monde quoique nous portions le même titre.

CLAUDINE.

Quoi! vous savez!...

LA FAUSTINA.

Parbleu en tapant dans vos mains tout à l'heure, j'ai vu votre couronne sur votre bracelet. Eh bien, moi aussi je suis princesse; demandez plutôt au petit Codesco dont j'ai mangé la principauté...

CLAUDINE.

Vous êtes cette femme dont on... parle tant?... Alors je ne m'étonne plus et, pourtant avec son caractère si doux, il était si bon, si tendre, si dévoué:

LA FAUSTINA.

Lui! Philippe! Ah! vous ne le connaissez pas!

CLAUDINE.

Si fait, je le connais... Que de soirées il m'a consacrées!...

LA FAUSTINA, à part.

Ce qui me mettait assez en colère!

CLAUDINE.

Je le vois encore là, au coin du feu, tisonnant, et lançant en l'air les bouffées blondes de tabac turc. Nous parlions d'avenir, de projets, nous devions nous rencontrer en Suisse, aux Pyrénées, je ne sais où. Quand je voulais partir, il me retenait avec des façons câlines, qui me faisaient lui donner quelques minutes de plus...

LA FAUSTINA.

Et quand vous étiez partie... vite il montait en coupé et descendait chez moi, bruyant, tapageur, le cigare aux lèvres, pressant ma toilette, pour aller souper au café Anglais avec Gontran, Archibald et toute la bande des viveurs, buvant sec, cassant tout, insolent, mauvais sujet, mais qu'importe il me plaisait ainsi!... Bah! l'espèce n'en est pas perdue et je ne le regrette pas! faites donc comme moi.

CLAUDINE.

Le regretter! Non! Il ne mérite ni souvenir ni regret!... Ce que je regrette c'est l'illusion de mon cœur qui avait cru à lui.

LA FAUSTINA.

Ah! mais ça n'est pas fini! non, ce n'est pas fini! Lâchée comme cela! moi la Faustina, la princesse!... Ah! mais il joue gros jeu le petit! Ça pourra lui coûter cher! Voyez-vous, madame... parce qu'enfin puisque le sort nous a placées sur le même chemin, dans la même aventure et dans la même déception, il faut que je vous fasse des confidences!... Eh bien, nous autres qui tenons tant de place dans la vie des autres, nous sommes tout à fait en dehors des lois et des usages de la société... Méprisées en même temps qu'adorées, nous avons sans cesse des revanches à prendre et des vengeances à exercer... Il ne nous est pas permis d'aimer, cela nous affaiblirait. Nous nous laissons aimer tant qu'on veut!... Ne pouvant pas être aristocrates, nous sommes autocrates. Nous demandons la liberté pour nous, nous ne l'accordons pas aux autres... Vous autres femmes du monde, qu'on estime, qu'on respecte, qu'on absout, vous parez vos idoles de fleurs; nous, sous ces fleurs, nous mettons des chaînes et malheur a qui les brise.

CLAUDINE.

Vous voulez vous venger de lui.

LA FAUSTINA.

Je crois bien! Et si vous l'avez aimé, vous ferez comme moi!

CLAUDINE.

Et que ferez-vous?

LA FAUSTINA.

Ce que je ferai? Je n'en sais rien! Je me vengerai... Il ne nous est permis de rien laisser passer, à nous autres, nous serions discréditées... Disqualified, comme on dit aux courses.

CLAUDINE.

Je me mettrai en travers de votre vengeance. Chez moi le mépris tue la haine.

LA FAUSTINA.

Mais je ne le hais pas, croyez-le bien, je ne lui veux pas le moindre mal; seulement on ne joue pas impunément la princesse Faustina... Tenez, madame, écoutez mon histoire! C'est bête comme chou, pardonnez-moi mes expressions triviales, mais si je parlais autrement ces messieurs si polis avec vous seraient impolis avec moi. J'étais ouvrière, une petite modiste qui trottinait le carton sous le bras, le cheveu au vent, toujours propre avec des bottines d'occasion, mangeant peu et mangeant mal, avec des maux d'estomac atroces! Mais je n'y pensais pas!... J'étais coquette avec les hommes comme on est coquette avec son miroir... Le miroir me rendait mon sourire, les hommes souriaient à ma jeunesse .. Un jour, un soir, une nuit je ne sais plus, mon cœur était mûr pour l'amour, il faut le croire, mais je me suis mise à aimer follement un gredin qui n'en valait pas la peine... Vous autres, jeunes filles du monde, qu'on entoure de précautions, de soins, de luxe, qui avez une famille, un nom, un titre, une fortune à garder et qui êtes élevées honnêtement vous ne connaissez pas les tentations, vous n'avez pas

les envies et les convoitises des jeunes filles comme nous. Vous n'êtes pas exposées à voir des spectacles incompréhensibles d'abord et trop significatifs ensuite; à désirer des parures que vous ne pouvez pas avoir puisque rien ne vous est refusé; à entendre des paroles indignes, puisque vous êtes respectées et que les hommes qui vous entourent n'oseraient pas les prononcer!... Mais avec nous que risque-t-on! Notre mépris! Mais les hommes s'en font une gloire puisque le leur nous est acquis.

CLAUDINE.

Je ne comprends pas...

LA FAUSTINA.

Une comparaison vous fera comprendre. Ma mère, une brave paysanne, élevait des poulets; des jolies petites poules blanches et noires auxquelles je donnais à manger quand j'allais la voir! Elles me connaissaient et venaient picorer dans ma main. Je leur avais donné des noms. Il y avait la Blanchette, la Noiraude, la Frisotte. Un jour je ne vis plus Blanchette... Puis Noiraude disparut, Frisotte fit de même, je dis à ma mère : Où sont-elles donc mes belles poulettes que j'aimais tant?... Ah! elles sont bien loin, me dit ma mère, je les élevais pour être vendues et maintenant elles sont mangées... A côté, pendue à la fenêtre, se trouvait une cage en osier dans laquelle il y avait des petites tourterelles grises à collier noir dont j'admirais la gentillesse... Celles-là mourront de leur belle mort... Eh bien, pour les hommes, les poulettes c'est nous, madame, et vous êtes les tourterelles.

CLAUDINE.

Vous voyez bien que les tourterelles se mangent aussi.

LA FAUSTINA.

Je vais passer quelques années qui ne vous intéresseraient guère... C'est toujours la même chose! J'arrive au prince,

un prince valaque, le prince Codesco, un petit de dix-neuf ans, désagréable, mal élevé, vaniteux, à l'excès, j'en ai fait un ange, madame, mais ça lui a coûté cher... Terres, châteaux, rentes, voitures, nous avons tout mangé avec un acharnement incroyable. . Il est maintenant commis à trois mille francs par an chez un banquier... Il fait valoir l'argent des autres.

CLAUDINE.

De grâce, assez, madame, je ne vous demande pas tous ces détails! Et sans doute après avoir ruiné le prince Codesco, vous espérez en faire autant de Philippe?

LA FAUSTINA.

Lui! ah! mais non! Ce n'est pas facile!... Il se fait aimer!... Comme je vous l'ai dit, c'était à Monaco, un soir! Il était rayonnant : je ne savais pas alors pourquoi ; maintenant je m'en doute!... Il jouait gros jeu et gagnait, le hasard m'avait placée près de lui... — Tiens! me dit-il, si je gagne ce dernier coup, c'est pour toi!...

CLAUDINE.

Il vous tutoyait déjà?

LA FAUSTINA.

Nous autres, tout le monde nous tutoie... Il gagna le coup, je pris la main et alors... je voulus m'acquitter.

CLAUDINE.

Il suffit!... Il me quittait!... Oh! je ne veux plus le voir! Je n'ai plus rien à faire ici.

LA FAUSTINA.

Et vos lettres?... Vous les lui laissez?

CLAUDINE.

C'est vrai! mes lettres!... Où les mettait-il?... Dans ce petit meuble, je crois.

LA FAUSTINA.

Il faut les reprendre!...

CLAUDINE.

Le meuble est fermé.

LA FAUSTINA, forçant les tiroirs.

Oui! mais il n'est pas solide... Tenez, vous allez voir!.. Avec ce coupe-papier, on fait une pesée, les serrures ne sont pas bien fortes, et tenez, voyez, c'est fait!... Oh! je vais lui reprendre aussi les miennes, pour qu'il ne se moque pas de moi.

CLAUDINE.

C'est bien mal ce que nous faisons là!

LA FAUSTINA.

Allons donc! nous reprenons notre cœur, qu'il nous avait volé le premier... Voyons, prenez ce paquet, moi je visite celui-là, que chacune de nous retrouve son bien.

CLAUDINE, lisant.

« Mon gros bébé... »

LA FAUSTINA, lui reprenant la lettre.

Celle-là est de moi!... (Lisant.) « Mon cher Philippe! »

CLAUDINE, reprenant la lettre.

C'est une des premières que je lui ai écrites! Ah! en voici encore une autre, puis une autre... il les mélangeait!

LA FAUSTINA.

On n'est pas brouillon comme ce garçon-là!... En voici une que j'ai envie de lui laisser, il ne la montrera pas! Dieu que j'étais en colère, le jour où je lui ai écrit celle-là! Est-ce que vous mettez l'orthographe quand vous êtes en colère?...

CLAUDINE, souriant.

Tout de même!

LA FAUSTINA.

Moi pas! C'est trop long!... Ah! voilà mon portrait! Est-ce que vous lui avez donné le vôtre?

CLAUDINE.

Oui! Il le portait sur lui... Chaque fois que nous nous voyions il me le montrait pour me prouver qu'il ne m'oubliait jamais.

LA FAUSTINA, montrant un autre portrait.

Qu'est-ce que c'est donc que cela?...

CLAUDINE.

Mon portrait!... Comme il me trompait! mon Dieu!

LA FAUSTINA, montrant une lettre.

Est-ce votre écriture, cela?

CLAUDINE.

Non!... Du moins... mais non, ce n'est pas mon écriture!

LA FAUSTINA.

Alors nous allons rire!

CLAUDINE.

Rire? Comment? Pourquoi?

LA FAUSTINA.

Parce que si ce n'est ni votre écriture, ni la mienne, c'est l'écriture d'une troisième et qu'en la lisant nous connaîtrons notre ennemie commune.

CLAUDINE.

Bah!... qu'importe maintenant!

LA FAUSTINA.

Vous, vous ne la connaissez sans doute pas! mais moi je puis la connaître... Voyons cela!... (Elle lit.) « Soit! à minuit,

après le théâtre, ne me fais pas poser... Ta petite fée comme tu dis... Cadichette... » C'est Cadichette! J'aurais dû m'en douter!

CLAUDINE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Cadichette?

LA FAUSTINA.

Comment, vous ne connaissez pas Cadichette? Vous n'allez donc pas au théâtre?

CLAUDINE.

Si! A l'Opéra, aux Italiens! et le mardi aux Français.

LA FAUSTINA.

Celle-là va à l'Opéra... pendant les bals masqués... Non! vous ne l'avez jamais vue! mais c'est une étoile! une actrice à la mode... Elle a trois notes dans la voix, on lui fait des airs sur ses trois notes, elle a de jolies jambes, on lui fait des pièces à maillot, elle a toute une meute d'adorateurs! c'est une fortune pour un théâtre! Le petit chose lui fait des pièces pour ses jambes et ses trois notes... Ces pièces-là n'ont de succès qu'aux avant-scènes. Philippe est une avant-scène de plus!

CLAUDINE.

C'est triste... pour lui!

LA FAUSTINA.

Avez-vous toutes vos lettres? il n'y a plus rien dans les tiroirs... si, un médaillon avec des cheveux...

CLAUDINE.

Je lui avais donné des miens.

LA FAUSTINA.

Pas moi! ce n'est plus la mode... mais ce sont des cheveux rouges.

CLAUDINE.

Les miens sont blonds !

LA FAUSTINA.

Et charmants... Ah ! l'imbécile ! ça vient de la perruque de Cadichette ! Définitivement Cadichette est en hausse... Allons ! ça me console ! C'est elle qui me vengera... Mais ne perdons pas de temps, il peut revenir ! Brûlons tout cela ! (Elles jettent les lettres au feu.) Là !... hein ! comme ça flambe, l'amour !... Et dire que ça s'éteint si vite !

CLAUDINE.

Ainsi c'est fini ! C'est bien vrai !... Il faut partir !... Adieu, madame, vous m'avez bien fait du mal, sans le vouloir, mais je ne vous en veux pas !... Philippe, vraiment ne savait pas aimer !... J'avais cru en lui pourtant !

LA FAUSTINA.

Pauvre petite femme !... mais nous, nous ne croyons jamais en eux ! Nous les connaissons trop ! Triste science !... Mais enfin, dites-moi, je suis curieuse, pardonnez-moi et si je suis indiscrète ne me répondez pas...

CLAUDINE.

Que voulez-vous savoir ?

LA FAUSTINA.

Eh bien, tout à l'heure, je vous ai dit notre vie à nous autres, je voudrais savoir, non pas la vôtre, mais un peu l'histoire de votre cœur. Car enfin vous êtes belle, riche, noble, vous n'avez rien à désirer, comme nous, qui vous a poussé vers Philippe ? Pourquoi avez-vous cru en lui ?

CLAUDINE.

Pourquoi ? pourquoi ? Parce que j'avais besoin d'aimer, de croire, de vivre ! A dix-huit ans, j'étais mariée ! mariée à un prince qui avait deux fois mon âge. Je lui donnai ma jeunesse et ma fortune. Il me donnait son titre et son ennui.

Pour lui, dès que je fus sa femme, je ne fus autre chose qu'une grande dame. Mon affection, il l'a traitée d'enfantillage, ma tendresse le choqua, il la trouvait ridicule. Il me demanda de la dignité et de l'honnêteté, non pour son cœur, mais pour son nom ! Que voulez-vous ! On n'est pas jeune et jolie... pour rien ! nous avons un cœur comme d'autres ! Celui qui l'avait acheté le dédaignait, je l'ai repris et je l'ai donné !

LA FAUSTINA.

Et vous vous en repentez ?

CLAUDINE

Non ! je l'ai mal donné, voilà tout ! — N'en parlons plus ! Je vous laisse ! Vous êtes encore chez vous ici. — Moi, je le vois bien, je n'ai jamais été chez moi !...

LA FAUSTINA.

Ah ! mais non ! Vous n'allez pas partir ainsi ! — Et ma vengeance ! — Vous comprenez ! Il va rentrer ! — S'il me voit seule ! — Que lui importe ! Il ne m'estime pas assez pour être fâché de ma colère ! Dans notre monde les infidélités sont des victoires ! On les proclame ! — Mais vous, présente, c'est autre chose ! Il aura honte ! Il rougira ! Cette vengeance-là me suffit ! — Allons ! voyons ! un peu de cœur ! Vous ne pouvez plus l'aimer maintenant ! Il ne vous aime pas ! Il ne vous a jamais aimée ! — Vous le savez bien maintenant !

CLAUDINE.

Mais, je n'oserai pas le voir ! C'est moi qui rougirai devant lui ! Et puis je n'ai rien à lui dire.

LA FAUSTINA.

Je parlerai ! — Ecoutez !... J'entends la voiture qui rentre dans la cour, dans deux minutes il sera ici. — Vous ne pouvez plus partir. — Faites donc ce que je vous dis ! — Là ! mettez-vous là derrière cet écran, moi je me placerai

derrière ce paravent. — Nous le laisserons entrer, fermer la porte, s'installer ! — Il sera seul avec nous deux ! Pas de témoins qui nous rendraient ridicules tous trois, vous comprenez ! Alors, je vous fais signe ! nous nous montrons ! Tableau. — Ah ! se venger d'un homme, c'est bon ! — Le voici !... cachons-nous !

Elles se cachent, l'une derrière le paravent, l'autre derrière l'écran.

SCÈNE III

LES MÊMES, PHILIPPE.

Philippe entre, il pose son pardessus et son chapeau sur un fauteuil. A ce moment les deux femmes se montrent, surprise de Philippe.

LA FAUSTINA, lui donnant la main.

Adieu Philippe ! Il ne faut pas faire courir deux princesses à la fois.

CLAUDINE, lui rendant la clef d'or.

Adieu Philippe ! Votre talisman n'a plus de vertu !

Elles saluent majestueusement et sortent ensemble.

PHILIPPE, seul, stupéfait. On entend la porte de la rue se refermer.

Ah ! c'est ainsi ! — (Il remet son chapeau et son pardessus). Retournons chez Cadichette !..

FIN DE BATAILLE DE PRINCESSES

AMOUR PLATONIQUE

FANTAISIE EN VERS

PAR

M. ERNEST DEPRÉ

AMOUR PLATONIQUE

A Armand des Roseaux.

Quand je vivais chez ma nourrice,
Alors que je buvais du lait,
J'avais un amour, — presqu'un vice :
Quoique jeune on n'est pas parfait !

J'aimais les pêcheurs à la ligne
Qui, coiffés de leur grand chapeau,
Rangés sur une même ligne,
Font flotter des bouchons sur l'eau.

C'est si gentil les vers de terre,
Qu'on met après les hameçons,
Pour prendre, au fond de la rivière,
Des amours de petits poissons !

Sans compter cette immense joie,
De guetter tout le long du jour,
Si le bout de la ligne ploie,
Courbé par un fardeau trop lourd.

Alors, on laisse la ficelle
Filer de la longueur du bras,

De sorte que le roseau frêle
Cède, s'incline et ne rompt pas.

On sent l'animal qui frétille
Et cherche à briser l'hameçon :
Est-ce un brochet ? est-ce une anguille ?
Est-ce une fille ? est-ce un garçon ?

Heureux temps d'illusion folle,
Qui m'amenèrent un beau jour
A manquer l'heure de l'école
Pour pouvoir pêcher à mon tour.

Muni d'une branche coupée,
D'un brin de fil de fer tordu
Et d'un bout de corde chipée,
Je m'enfuis tremblant, éperdu :

Le résultat fut pitoyable...
Je n'attrapai rien... — Si, pardon !
Une raclée épouvantable
Qui m'attendait à la maison.

Depuis, toute m existenc
Je l'ai passée au bord de l'eau,
Trouvant à pêcher en silence
Un agrément toujours nouveau.

Sous le soleil et sous la pluie,
J'ai consacré des mois entiers,
(Les mois les plus beaux de ma vie !)
A récolter des vieux souliers,

Des paquets de vieille ficelle,
De vieux chiens morts, de vieux torchons
Encore gras d'eau de vaisselle,
Qui me tenaient lieu de goujons !

C'étaient mes jours de réussite,
Succédant aux jours de dégoût
Où le cœur lassé bat moins vite,
Parce qu'on ne prend rien du tout.

Aux endroits où le poisson grouille
J'avais beau tenter le hasard,
Je revenais toujours bredouille
Vers les sept heures moins un quart ;

Le matin, dès patron-minette,
Quatre à quatre je retournais
Sonder la rivière muette
Avec des asticots bien frais;

Dans l'eau vive, profonde et claire,
Souvent je voyais le poisson
Qui rôdait autour d'un confrère
Se laisser prendre sans façon,

Tandis que moi, triste, mais digne,
Avec des larmes plein les yeux,
Je regardais pendre ma ligne
Dans le courant silencieux.

D'autres auraient perdu courage,
Des gens faibles, sans volonté,

Qui reculent devant l'ouvrage
Et qui tremblent pour leur santé :

Moi, je continuais quand même
Et malgré tout, sachant fort bien
Qu'on récolte ce que l'on sème,
Et qu'on n'a jamais rien pour rien.

Aussi, quand la rivière bleue
Déroulait son ruban d'azur,
Que les carpes, à coups de queue,
Filaient d'un élan brusque et sûr,

Je me disais : « Mon sacrifice
» Serait-il donc récompensé ?
» Après vingt-huit ans de service,
» Mon rêve serait exaucé !

» Ça mordrait ! ! » — Voir un poisson mordre !
Le voir s'enlever gentiment
Au bout de la ligne, et se tordre,
Ah ! le délicieux moment !

Bien que jusqu'ici la déveine
M'ait empêché de réussir,
Dussé-je mourir à la peine,
Je veux savourer ce plaisir.

En somme, j'aurais pu me faire
Peintre, épicier ou ferblantier,
Tout comme un autre, — ou bien notaire :
Mais j'avais l'amour du métier !

Et, quand viendra le chant du cygne,
Mon seul désir sera de voir
Mes enfants pêcher à la ligne
Depuis le matin jusqu'au soir !

FIN DE AMOUR PLATONIQUE

L'ALERTE

POÉSIE

DE

M. PONTSEVREZ

Dite par Mlle S. REICHENBERG, de la Comédie-Française,

et par

Mlle B. LINCELLE, du Vaudeville, à Ems, devant la Cour.

L'ALERTE

J'étais sortie avec ma bonne;
Mais la foule nous séparant,
La maladroite s'égarant,
Seule en plein Paris m'abandonne.
Je trottinais le long du quai;
Soudain dernière moi résonne
Un bruit de bottes bien marqué.

Tout d'abord je marchais très vite
Pour regagner notre maison;
Mais ce pas me donne un frisson;
Il frappe; toc, toc; — je l'évite
En fuyant sur l'autre trottoir;
Il me poursuit, et sa poursuite
Me fait trembler, car il est soir.

M'arrêter ou courir! que faire?
Si je m'arrêtais, il croirait
Que j'attends qu'il soit indiscret.
Courir, est-ce bien nécessaire?
C'est avouer un sot émoi,
Paraître comprendre un mystère,
Et vouloir qu'il coure après moi.

Je marchais donc d'un pas tranquille,
Mais au fond l'esprit fort troublé,
Car les bottes avaient semblé
Se rapprocher. — Pas un asile
Où mettre ma crainte à couvert!
Partout ailleurs grouillait la ville,
Le quai seul demeurait désert.

A quatre pas toujours derrière,
Les bottes suivaient sans arrêt;
Et l'homme d'un air guilleret
Sifflait une marche guerrière.
J'aurais, si je l'avais osé,
Retourné les yeux en arrière
Pour voir, — mais qu'eût-il supposé?

Pour sûr c'était un militaire,
Un général, un officier;
J'entendais l'éperon d'acier
Quand le talon frappait la terre; —
Ou peut-être un simple soldat.
Mais tout au moins un volontaire,
Guerrier d'un an, non par état.

Cette idée un peu me rassure :
Mon cœur à part lui se disait :
Le hasard fait bien ce qu'il fait.
L'amour prend une voie obscure
Parfois, mais n'en est pas moins doux;
Ce monsieur qui me fait injure,
C'est peut-être un futur époux!

D'ailleurs je me sentais plus forte;
J'apercevais notre maison;
Quand changeant le diapason,
L'homme dit : « Le diable m'emporte!
La belle fuit comme l'éclair. »
Pour le coup, tout mon sang se porte
Au cœur, et j'étouffe; — de l'air!

Mais ce monsieur trop plein de zèle
S'approche; mon corps se raidit;
Et j'entends sa voix qui me dit
Sur l'air d'une chanson nouvelle :
« Pour achever votre chemin,
Peut-on, ma belle demoiselle,
Sans affront vous offrir la main? »

Et puis il rit gaîment; il siffle
Son petit air de cuirassier.
L'insolence doit s'expier;
J'ai peur; mais d'un effort dernier,
V'lan! je lui détache une gifle,
En criant : « Tu t'en souviendras: »
Et puis je tombe dans ses bras.

Je sens que je suis enlevée...
Puis plus rien;... je m'évanouis...
Au réveil, quoi donc? mais je suis
Chez moi! Comment suis-je arrivée?
Un cri de bonheur m'échappa;
Maman est là, je suis sauvée :
L'homme botté, c'était papa!

Oui, mais j'avais giflé mon père!
Sans le reconnaître, il est vrai!
Eh bien! il m'en a su bon gré.
Car voici le fond de l'affaire :
M'ayant reconnue, il voulut
Tout en m'effrayant se distraire,
Il excita l'orage : il plut.

La morale de cette histoire
La trouvera qui cherche bien;
Il me suffit pour moi de croire :
Rien n'est mal qui ne gâte rien.

FIN DE L'ALERTE

ON NOUS REGARDE!

INDISCRÉTION

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

M. JULES DE MARTHOLD

PERSONNAGES

BLANCHE..... ..... Mlles REICHENBERG.

MARGUERITE..... BLANCHE BARETTA.

ON NOUS REGARDE!

A ma nièce Marie Dufour.

J. DE M.

Une chambre : à gauche, une porte; au fond, cheminée avec pendule; à droite, piano. — Juste devant la boîte du souffleur, et faisant face aux spectateurs, fenêtre percée dans un mur imaginaire laissant par conséquent voir l'intérieur de la chambre et ce qu'y font les acteurs [1].

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, MARGUERITE.

Au lever du rideau, (en cas de rideau) elles sont appuyées et un peu penchées en avant, regardant en bas, dans la rue supposée.

BLANCHE, MARGUERITE, se renversant en même temps dans la chambre pour se cacher, tout en poussant un petit cri.

Ah!

1. On pourra représenter la fenêtre, soit par un chambranle très léger avec sa *barre d'appui absolument indispensable*, soit, tout simplement, par deux fauteuils dont on tournera les sièges du côté du public, de façon à pouvoir se tenir debout derrière eux en s'appuyant sur les dossiers, comme si l'on était à une fenêtre.

MARGUERITE.

Tu es folle, Blanche.

BLANCHE.

Est-ce que je l'ai fait exprès!

MARGUERITE.

Exprès! exprès!... Si tu n'avais pas jeté ce bouchon de papier par la fenêtre, il ne serait tombé sur la tête de personne.

BLANCHE, riant.

Au beau milieu du chapeau! On dirait que j'ai visé!

MARGUERITE.

S'il se fâchait, s'il montait ici? Si c'était un mauvais passant?

BLANCHE, aventurant un œil dehors.

Oh! il est loin! (Se remettant franchement à la fenêtre.) Viens donc, viens donc. (Indiquant du doigt la gauche en bas.) Viens. Le vois-tu, tout là-bas? Il ne nous a pas vues... Et puis, quand même, nous ne l'avons pas tué... Et il peut très bien arriver qu'on lâche quelque chose qu'on tenait sans le faire exprès

MARGUERITE.

Sans doute, ça peut arriver, mais on ne veut jamais vous croire.

BLANCHE.

Le fait est que ces messieurs sont d'une prétention! Ils passent leur vie à s'imaginer qu'on ne pense qu'à eux.

MARGUERITE.

C'est même très gênant. Ça empêche de les regarder... quand, par hasard, on veut en regarder un.

BLANCHE.

On est obligé de se laisser dévisager tout le temps sans

jamais oser lever les yeux, c'est révoltant. (Confidentielle.) Quand un monsieur se croise avec moi dans la rue, il n'y a rien qui m'amuse comme de me retourner, un peu après, pour voir s'il se retourne... Il se retourne toujours!

MARGUERITE, avec élan.

Et toujours au moment où je me retourne!

BLANCHE.

Ah! tu fais ça aussi, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Quand je sors avec la femme de chambre, oui, le matin, pour aller au cours, pas quand je suis avec maman. — Et je suis sûre qu'ils croient que c'est pour les regarder qu'on se retourne!

BLANCHE.

Pas du tout, c'est pour voir s'ils se retournent.

MARGUERITE.

Ah! je ne sais pas, ce qu'ils croient, je me le demande.

BLANCHE.

Oui, qu'est-ce qu'ils peuvent croire? Qu'est-ce qu'ils peuvent s'imaginer? (Avec un petit soupir.) Ah! voilà ce que je voudrais savoir!

MARGUERITE.

Nous le saurons problablement... quand nous serons mariées...

BLANCHE, avec crânerie.

Oh!... Quand nous serons mariées!... D'abord, quand nous serons mariées, j'espère bien que nous saurons tout.

MARGUERITE, naïvement.

Tout, c'est peut-être beaucoup, mais, enfin...

BLANCHE.

Enfin, bien des choses, le plus de choses, possible.

Un temps.

MARGUERITE.

Dis donc, sais-tu si mademoiselle de Lustrely donnera encore un bal avant la fin de la saison?

BLANCHE.

Je le crois : comme tous les ans, son bal de mai. — Je l'espère bien, même, parce que...

MARGUERITE.

Moi aussi, justement...

BLANCHE.

Ah! Raconte-moi ça?...

MARGUERITE.

Tu sais bien, c'est...

BLANCHE, très naïve.

Ah! Toujours le même?

MARGUERITE, piquée.

Le même... le même... Enfin, le dernier...

BLANCHE.

Le grand brun, quoi? Celui qui n'est pas décoré.

MARGUERITE, avec un signe affirmatif.

Il y avait mademoiselle de Bernaret, tu sais, Pauline, à la dernière soirée de ma tante, qui avait déjà dansé avec lui... au moins... quatre fois! et qui le dévorait des yeux! et qui lui parlait, qui lui parlait! — Je la déteste, cette grande fille-là! — Alors, (Avec un petit rire.) alors, moi, je lui ai demandé, d'une certaine façon, tu sais : (Prenant une voix à la fois sourde et pointue.) — « Si ce monsieur n'était pas un

des camarades de son frère ? » — Elle est devenue rouge, ma chère!... comme une pivoine! et elle ne savait plus où se fourrer. (Avec une supériorité calme.) Alors, j'ai dansé avec lui et il n'a plus dansé avec elle. (Avec un petit frisson.) Dieu! qu'il fait froid ! le vilain mois d'avril !

BLANCHE.

Un printemps frappé, comme dit mon frère.

MARGUERITE.

Si nous fermions... Si on rentrait.

BLANCHE.

C'est si amusant de regarder par la fenêtre... Quand on sort d'avoir été enfermé tout l'hiver, surtout.

MARGUERITE.

C'est que je suis gelée.

BLANCHE.

Moi aussi, mais qu'est-ce ça fait? Et puis on s'y habitue, va. J'y suis tout le temps, depuis quelques jours. (Lui donnant un fichu qu'elle est allée prendre sur un meuble.) Mets ça sur tes épaules. (Se penchant en face, un peu sur la droite.) Restons encore un peu.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que tu regardes?

BLANCHE, mentant visiblement.

Rien. (Se retournant dans l'intérieur de la chambre, en regardant la pendule, comme à elle-même.) Il va être bientôt l'heure...

MARGUERITE, qui a regardé où regardait Blanche.

C'est au troisième, en face, là, au-dessous du balcon, où les persiennes sont fermées?...

BLANCHE, jouant l'innocence.

Au troisième, quoi?

MARGUERITE.

Comment, quoi? Mais ce que tu regardais, ce que tu attends.

BLANCHE.

Ah! ce que... — Oh! je ne n'attends rien... Je vais te dire...

MARGUERITE, riant.

Ah! je savais bien, moi...

BLANCHE.

Figure-toi... C'est un jeune homme... un jeune homme, non... mais pourtant, si... un monsieur jeune et.... très distingué.

MARGUERITE

Ah!

BLANCHE.

Un nouveau locataire... Du mois de janvier, probablement, parce qu'avant, c'étaient des vieilles gens... Et lui, je ne le connaissais pas... Et je ne le connais pas, je ne sais pas qui c'est, je ne l'ai jamais vu... qu'à sa fenêtre, depuis huit ou dix jours. — Il est toujours là à partir de deux heures. Il m'intrigue...

MARGUERITE.

C'est un roman!

BLANCHE.

Les persiennes s'ouvrent. Le voilà! Ne regarde pas!

MARGUERITE.

Comment, un jeune homme?... Il est chauve.

BLANCHE.

Oui, je sais bien, mais... c'est un jeune homme tout de même.

MARGUERITE, riant.

Alors, c'est le roman d'un jeune homme chauve. — Il est très bien.

BLANCHE.

N'est-ce pas?

MARGUERITE.

Très bien, très bien!

BLANCHE.

C'est dommage qu'il ne demeure pas tout à fait en face... Je fermerais ma croisée et je pourrais voir ce qui se passe chez lui.

MARGUERITE.

Ce serait très amusant.

BLANCHE, pensive.

Moi je n'aimerais pas me marier avec un homme qui demeurerait tout seul.

MARGUERITE.

Avec qui voudrais-tu donc qu'il demeure?...

BLANCHE.

Avec ses parents, comme moi.

MARGUERITE.

Pourquoi?

BLANCHE.

Parce que, quand on sort de chez ses parents pour se marier, on vous achète un mobilier tout neuf. On va chez les marchands, on se fait montrer tout ce qu'il y a de plus beau et on choisit. J'aimerais beaucoup choisir.

MARGUERITE.

Oh! Dieu! moi aussi!

BLANCHE.

J'aurais horreur d'un mobilier qui n'aurait pas été fait exprès pour moi... Oh ! il nous a vues.

MARGUERITE.

Oui.

BLANCHE.

Ayons l'air de causer, et regardons par là, sans affectation.

Elles regardent à gauche, mais en minaudant.

MARGUERITE.

Tu ne sais pas ce qu'il fait ?

BLANCHE.

C'est un employé, je suppose.

MARGUERITE.

Non, il serait à son bureau, à cette heure-ci.

BLANCHE.

Il a souvent une plume à la main.

MARGUERITE.

Ça ne peut pas être un employé en chambre, pourtant.

BLANCHE.

C'est peut-être un savant?

MARGUERITE.

Aussi élégant ? Et tout pimpant, tout souriant, ça manque de vraisemblance.

BLANCHE.

Pas précisément un savant, un médecin...

MARGUERITE.

Je ne crois pas.

BLANCHE, avec effroi.

Mon Dieu! Si c'était un étudiant!

MARGUERITE, négative.

Dans ce quartier-ci? — Il ne fume pas la pipe, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Quelle horreur! Pour qui le prends-tu?

MARGUERITE.

Un officier?...

BLANCHE.

Alors, il n'en a pas assez l'air.

MARGUERITE.

Si c'était un poète?

BLANCHE.

Un poète? Comme ça, au troisième étage de la première maison venue?...

MARGUERITE.

Tu crois donc que ça loge dans le ciel, les poètes? Ça y va, mais ça n'y demeure pas.

BLANCHE.

Il n'y a pas tant de poètes que ça! Poètes à tous les étages, comme le gaz!... D'ailleurs il n'a pas de cheveux et il a l'air trop gai.

MARGUERITE.

Alors, c'est un journaliste.

BLANCHE, affirmative.

Il aurait un lorgnon. Tous les journalistes ont un lorgnon.

MARGUERITE.

Mais, nous sommes bêtes, c'est peut-être tout simplement un jeune homme riche.

BLANCHE.

Oh! ce serait dommage, il est si gentil. Moi je ne me le suis pas figuré comme ça et ça me le gâterait, il ne m'intéresserait plus du tout.

MARGUERITE, d'un air flatté.

Il ressemble à M. Faure!

BLANCHE, ravie.

Oh! c'est vrai! dans *Don Juan!*

MARGUERITE, avec mystère.

C'est peut-être un acteur?

BLANCHE.

Non, il a de la barbe.

MARGUERITE.

Eh! bien, et M. Mounet-Sully?

BLANCHE.

J'aimerais beaucoup ça, connaître des acteurs.

MARGUERITE.

Moi aussi..., seulement, je sens que ça m'intimiderait... Des gens qui parlent en vers, les trois quarts du temps...

BLANCHE.

Oh! Il a vu que nous le voyions!

MARGUERITE.

Et il me semble qu'il prend déjà des airs...

BLANCHE.

Non, mais il a l'air préoccupé.

MARGUERITE.

Je trouve même que, puisque nous sommes là et qu'il s'est aperçu que nous nous étions aperçues qu'il nous voyait, il pourrait bien... avoir au moins l'air un peu moins préoccupé.

BLANCHE.

Il a l'air d'un homme qui attend. C'est probablement son ami de l'autre jour, un garçon très bien aussi.

MARGUERITE.

Il a quitté la fenêtre.

BLANCHE.

Il va revenir, je connais son manége. — Quand je suis toute seule, pour ne pas être toute seule je me mets à la croisée avec le chien et je joue avec lui, je lui dis des choses, je le fais aboyer. Comme cela, je n'ai pas l'air... — Ah! c'est bien utile, un chien.

MARGUERITE.

Le *re*-voilà. Il fume une cigarette...

BLANCHE.

Oh! attends! — Attends-moi!

MARGUERITE.

Où vas-tu?

BLANCHE.

Dans la chambre de mon frère, chercher quelque chose, je reviens.

Elle sort.

SCÈNE II

MARGUERITE.

Qu'est-ce qui lui prend? — Décidément, il est très bien, son jeune homme; il me plaît beaucoup. (Elle occupait la gauche de la croisée, elle prend la droite et, après avoir retiré son fichu avec affectation, regardant attentivement à droite en se penchant le plus possible.) Mais... d'ici, on voit... dans sa chambre... Un peu, pas beaucoup..., mais enfin... — Qu'est-ce qu'il y a donc de blanc?... Une statue, on dirait... (Clignant des yeux.) Mais oui... Je la connais, même, cette statue-là... C'est la Vénus de Milo.., celle à qui on a retiré les bras. — Tiens, tiens, tiens! Est-ce que ce serait un artiste? J'adore ça, moi, les artistes.

SCÈNE III

MARGUERITE, BLANCHE.

MARGUERITE, sans se retourner.

Dis donc, c'est peut-être bien un peintre. Je croirais assez que c'est un peintre.., ou un sculpteur?... Et toi? — Qu'est-ce que tu fais? Tu n'as pas fini de tousser... (Se retournant et la voyant qui s'efforce d'allumer et de fumer une cigarette.) Ah! mon Dieu! Comment?... Ah ça! tu fumes, maintenant? (Blanche s'approche de la croisée avec sa cigarette.) Je m'en vais! On va nous prendre pour je ne sais quoi!... Finis donc, il va croire que c'est pour lui.

BLANCHE, naïvement.

J'en ai déjà fumé une l'autre soir.

MARGUERITE, attérée.

Comment, tu sais fumer?...

BLANCHE.

Pas beaucoup, ça m'avait même tout étourdie; j'avais cependant un verre d'eau à côté de moi, pour en boire une gorgée après chaque bouffée... C'était très amusant. Il fumait aussi. Chaque fois qu'il faisait briller sa cigarette, je faisais briller la mienne.

MARGUERITE.

Veux-tu jeter ça, bien vite! (Blanche va pour la jeter dans la rue, elle la lui prend pour la jeter dans la chambre.) Non, pas dans la rue... — C'est très inconvenant, tu sais! Le soir, encore, je ne dis pas, mais à cette heure-ci, pour qu'on te voie, pour qu'*il* te voie!...

BLANCHE, naïvement.

Oh! L'autre soir, il savait parfaitement que c'était moi. Ma lumière était au fond de la chambre — la sienne aussi, du reste; — ça faisait comme des ombres chinoises.

MARGUERITE.

C'est du joli!

BLANCHE.

Lui, il fume très bien. Et puis, il a la main si petite..., une main pâle, pâle, une main bleue... Je trouve ça très bien, les mains bleues, c'est distingué, c'est charmant. — C'est dommage qu'il ait si peu de cheveux.

MARGUERITE.

Ça lui va très bien. D'ailleurs, qu'est-ce que ça fait? Un homme, ce n'est pas comme une femme.

BLANCHE.

Ah! une femme, il faut que ça ait beaucoup de cheveux; beaucoup, beaucoup.

Tout en parlant, elle a détaché ses cheveux et, au moment où ils lui tombent sur les épaules, elle se retourne, s'appuyant du dos sur la barre de la fenêtre.

MARGUERITE.

Bon! Les tiens se défont.

BLANCHE, tranquillement.

Eh bien, c'est exprès. (Emphatique.) Qu'au moins, il voie que nous en avons, nous!

MARGUERITE.

Veux-tu finir!...

BLANCHE, parfaitement calme.

Pourquoi donc ça? Il peut arriver que vos cheveux se détachent sans que ce soit exprès. Libre à toi d'en faire autant, tu sais.

MARGUERITE, piquée.

Non, les miens ne sont pas si longs que les tiens.

BLANCHE.

Il est reparti.

MARGUERITE.

Voilà à quoi a servi ton déploiement de chevelure!

BLANCHE, prêtant l'oreille.

Tais-toi. Tais-toi un peu...

MARGUERITE.

Pourquoi cela?

BLANCHE.

Tais-toi donc! Ecoute...

MARGUERITE.

Ecouter... quoi?

BLANCHE.

Tu n'entends donc pas, il joue du piano.

MARGUERITE.

Tiens, c'est vrai.

BLANCHE.

On n'entend pas bien aujourd'hui, à cause du vent. (Fredonnant le début de la *Sérénade* de Schubert.) La la la, la; la, la la la, la; la, la... C'est la *Sérénade* de Schubert.

MARGUERITE.

Il a l'air de bien jouer.

BLANCHE.

Il joue parfaitement. — Le voilà revenu. (Elle se précipite sur son piano.) Il entendra, le vent donne de son côté. — Reste à la fenêtre.

MARGUERITE.

Tu vas la jouer?

BLANCHE, d'un air fin.

Oh! non. Je vais jouer l'*Ave Maria*. (Elle joue, puis, s'arrêtant.) Il regarde par ici?

MARGUERITE.

Non.

BLANCHE.

C'est qu'il n'entend pas.

Elle recommence en jouant très fort.

MARGUERITE, se retirant.

Oh! Il a regardé!

BLANCHE.

Ne bouge donc pas! N'aie donc pas l'air!

MARGUERITE.

Ecoute, Blanche, parole d'honneur, je crois qu'il s'est mis à rire. Il se moque de nous.

BLANCHE.

Oh! cette Marguerite! En voilà une idée! il ne se moque pas de moi du tout. — Il est toujours là?

MARGUERITE.

Toujours.

BLANCHE, plaque de nouveau quelques bruyants accords, puis accourt à la fenêtre.

Il a souri : il a compris.

MARGUERITE, tout en remontant dans la chambre.

Comment oses-tu toutes ces... démonstrations-là? — Aller te faire remarquer par un monsieur à qui tu n'adresseras jamais la parole! (Elle revient à la fenêtre avec un éventail qu'elle a pris sur la cheminée.) C'est l'éventail que t'a donné ta tante, n'est-ce pas?

Elle s'évente avec affectation.

BLANCHE.

Oui.

MARGUERITE.

Il est très joli, très coquet, très mignon. Et puis il évente bien.

BLANCHE.

Tu grelottais, tout à l'heure?...

MARGUERITE, naïvement.

Oh! j'ai encore froid.

BLANCHE.

Pourquoi as-tu retiré le fichu, alors ?

MARGUERITE.

J'ai trouvé qu'il me gênait. — Ah ! il ferme ses persiennes.

BLANCHE.

De ce côté-ci, seulement. Il fait ça souvent.

MARGUERITE.

Et il est derrière. Est-ce qu'il nous lorgnerait ? — comme des actrices — ce serait un peu fort, par exemple ! (Elle ferme l'éventail et se met bien en vue.) Oh ! il n'oserait pas.

BLANCHE.

Non, il regarde dans la rue. De ma place, je vois sa figure. — Hou ! le vilain. Qu'il a l'air de méchante humeur ! Je suis sûre que c'est parce que son ami ne vient pas. — Si je lui rejouais mon petit air.

Elle remonte au piano.

MARGUERITE, reprenant aussitôt la droite.

Inutile, il n'y est plus.

BLANCHE.

Ça le fera revenir.

Elle prélude.

MARGUERITE, avec éclat de colère.

Ah ! quelle horreur !

BLANCHE, s'arrêtant.

Quoi donc ?

MARGUERITE.

Il n'est plus seul !

BLANCHE.

Son ami est arrivé ?...

MARGUERITE.

Oui, un ami en robe bleue!...

MARGUERITE.

Allons donc!

BLANCHE.

Viens voir. — Oh! Et il l'embrasse!

BLANCHE revenue, furieuse.

Ainsi! Voilà ce que ce monsieur attendait!

MARGUERITE.

Nous qui le prenions pour un homme du monde!

BLANCHE, se retirant.

Eh bien! il a de l'aplomb!

MARGUERITE, à part.

C'est égal, je reviendrai.

FIN DE ON NOUS REGARDE!

LE PORTEFEUILLE

SCÈNE DRAMATIQUE

DE

M. ÉMILE GOUGET

dite par Mlle ELISE DUGUÉRET

LE PORTEFEUILLE

A Mademoiselle Elise Duguéret.

Ce soir, en pénétrant dans cet enfer qu'on nomme
L'hôpital, un frisson me saisit car mon homme
Qui, depuis quinze jours, est là blessé, fiévreux,
Avait dû, le matin, être opéré par eux ;
Et... l'opération souvent vous estropie.
Quand j'approchai du lit, on posait la charpie.
Cela sentait l'éther. Il dormait d'un sommeil
Convulsif. On venait de lever l'appareil.

Dire qu'il travaillait sur un échafaudage
Lorsque son pauvre pied se prit dans un cordage.
Il tomba... Quand je sus ce qui s'était passé,
Qu'il était tout en sang, avec un bras cassé,
Qu'on l'avait emporté sur l'affreuse civière,
Folle, je me serais jetée à la rivière...
Oh ! Dieu m'eût pardonné... Mais on a trois enfants :
Un petit au maillot, un fils de dix-neuf ans
Qui va tirer au sort, une fille de douze...
On n'est pas riche, dam ! Chez nous, quand on s'épouse,
On n'a guère pour dot que ses bras et son cœur.
Enfin, de la misère, à deux, on est vainqueur ;
On peut, en travaillant, élever sa famille.

Mon homme avait son bras, moi j'avais mon aiguille.
On gagnait bien assez. Mais que faire aujourd'hui ?
Si le fils est soldat, où trouver un appui ?...
Docteur, répondez-moi — Je veux qu'on me l'affirme —
Pourrez-vous le sauver ? Restera-t-il infirme ?
Parlez...
Il se taisait.
Dites. Combien de jours
Va-t-il souffrir encore ?
Il se taisait toujours.

Mais vous serrez mon cœur comme entre des tenailles.
Est-ce qu'un médecin, mon Dieu, n'a plus d'entrailles ?

Chut ! madame, fit-il, ne le réveillez pas.
Qui sait !...
Puis il quitta la chambre à petits pas.
Je baisai cette main qu'un autre avait pansée
Et sortis, emportant cette horrible pensée :
« Il est infirme !... » Moi qui l'avais cru sauvé !...

La nuit venait. Les yeux fixés sur le pavé,
Je le voyais déjà, lui, tendre sa main morte,
Mendiant, sou par sou, son pain de porte en porte,
Quand, soudain, j'aperçus quelque chose de noir
Couché dans le ruisseau. Je me penchai pour voir.
Mon cœur battait, ma main tremblait comme la feuille !..
Je ramassai l'objet. C'était un portefeuille !...

Que contient-il ? C'est lourd. Dois-je l'ouvrir ? J'ai peur
Que de sa poche sombre il ne sorte un malheur.
L'ouvrir !... C'est mon devoir. J'y trouverai peut-être,
En cherchant bien, l'adresse ou le nom de son maître...

Ciel ! Des billets de banque ! Il cachait en ses flancs
Tout un trésor !... Combien ?... Soixante mille francs !...

Quand je pense, mon Dieu, qu'un peu de cette somme
Payerait le loyer. Avec ça mon pauvre homme
Pourrait vivre et son fils, au lieu d'être soldat
Cinq ans, ne ferait plus qu'un volontariat !...
Le père estropié, le fils parti, la mère
Au lit, malade, — il faut prévoir cette heure amère —
Qui voudra nous soigner ? Qui nous fera crédit ?
Qui donnera du pain à la fille, au petit ?

Oh ! ces billets maudits, quelle voix donc me crie :
« Garde-les... » Non tais-toi, tais-toi...
Vierge Marie,
Est-ce pour me tenter qu'une infernale main
A jeté, sans pitié, cet or sur mon chemin ?
N'avons-nous pas, Seigneur, assez subi d'épreuves,
De résignation assez donné de preuves ?
Que vous faut-il de plus ? Toujours le froid, la faim,
Toujours pleurer, souffrir... on s'en lasse à la fin.
La justice du ciel est donc, s'il en est une,
Moins juste qu'ici-bas ?
D'ailleurs, cette fortune,
Comment, comment l'a-t-on gagnée ? On sait beaucoup.
C'est façile. A la Bourse, il suffit d'un beau coup.
N'a-t-on pas cent moyens de s'improviser riche ?
On joue et, si le sort vous nargue, eh bien, on triche.
Qui sait si, cette nuit, quelque vil suborneur
N'allait pas de cet or payer un déshonneur ?
Mais, demain, ce Crésus, nous sachant en détresse,
Peut me voler ma fille, en faire sa maîtresse...

Et je rendrais cet or !... Qui donc peut m'y forcer ?
Dans la rue a-t-on pas droit de tout ramasser ?
Est-ce qu'on redemande au chiffonnier l'ordure
Que balaya son croc ?

Que moi seule, j'endure
Mille privations. Soit. La mort, je le sens,
Bientôt y mettra fin. Mais ces chers innocents,
Qu'ont-ils fait au bon Dieu pour qu'il me les torture
En les privant de feu, d'habits, de nourriture ?
C'est injuste et criant. Cela vous pousse à bout.
On ferme l'Evangile et, ma foi, de dégoût,
On laisse aller son âme à d'atroces pensées
Et se glisser le vol entre ses mains glacées...
Car c'est voler cela...
Qu'importe ! Mes enfants
D'abord... On les menace, eh bien, je les défends...

Qu'ai-je à craindre après tout ? je n'ai point de complice.
Mais, si l'on vient, comment dérouter la police ?...

Je coudrai ces billets là, là, dans l'oreiller
De l'enfant... Les agents n'oseront l'éveiller.
J'aurai, dans ce berceau, deux trésors, tout un monde !
Une mine d'argent sous une tête blonde.

Pauvre ange, il dort...
Allons, je ne puis reculer.
Cachons tous ces billets. D'abord il faut brûler
Le portefeuille afin que nul ne se méfie...
Que contient-il encore ?... Une photographie !
Une tête d'enfant !... Comme il ressemble au mien !...
Dire que tout cela, cher petit, c'est ton bien...
Des chiffres !... Des reçus !... Lâche, le cœur me manque...
Ciel ! Une adresse ! Un nom !... C'est un commis de banque !...

Le voyez-vous, ce soir, rentrer, pâle, éperdu,

Sans son dépôt sacré, disant : « Je l'ai perdu...
» Comment ? Je ne sais pas... Ecoutez... C'est un songe...
» Vous savez bien, messieurs, que jamais le mensonge
» Ne m'a souillé la lèvre... Ah ! j'étais harassé
» De fatigue... Il vous faut des preuves ? Mon passé...
» Attendez quelques jours. Cette somme est trop forte
» Pour qu'on ose la prendre... Il faut qu'on la rapporte... »

Hélas ! Ils attendront en vain. L'infortuné
Sera, malgré ses pleurs, pris, jugé, condamné.
Qui sait si pour sauver l'honneur de sa compagne,
Le nom de son enfant et ne pas voir le bagne
Flétrir son front, qui sait s'il ne se tuera pas !...

Ah ! je me fais horreur...
Grands dieux ! J'entends des pas.
C'est elle... la Justice... Ecoutez. Elle monte...
Que faire ? Je suis folle...
Oh ! c'est mon fils. J'ai honte...

Ah ! C'est toi, mon ami... Tu viens de l'atelier...
On est las, n'est-ce pas ?...
Mon Dieu ! C'est singulier,
J'étouffe ici.
J'ai vu ton père... Il faut qu'il garde
Longtemps encor le lit...
Oh ! comme il me regarde...
Mais cela se voit donc !...
Ecoute. J'ai trouvé
Ce portefeuille, auprès d'ici, sur le pavé.
C'est toute une fortune... Eh bien, doit-on la prendre ?...

Non... non... Il a dit non !..
Va donc vite la rendre...

Ils t'attendent là-bas. Cours sauver leur honneur.
La probité, vois-tu, c'est l'or de la misère ;
Avec ça, le plus pauvre achète du bonheur.
Va, mon fils, mais d'abord, viens embrasser ta mère..

FIN DU PORTEFEUILLE

LA GASTRITE

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES CLAIRVILLE

PERSONNAGE

LE MARI..... M. FÉLIX GALIPAUX.

LA GASTRITE

LE MARI

Ma femme est jalouse... C'est ennuyeux, ça m'ennuie. Ce n'est pas que j'aie l'idée de... Ah! pas du tout!... D'ailleurs, ce n'est jamais ça qui empêche. — Ça m'ennuie, à cause de ma gastrite. J'ai l'estomac délicat, je ne peux pas changer d'ordinaire; et, chaque fois que je me montre satisfait d'une bonne, ma femme la flanque à la porte, sous prétexte que... des idées absurdes, quoi! — Je change de bonne tous les huit jours : alors, changement de cuisine, redoublement de gastrite, et puis des scènes. Il y a des gens que ça flatterait, une femme jalouse; moi, ça m'ennuie; d'abord j'ai horreur des scènes : oh! les scènes! Tenez, dernièrement, Georges et Alfred, deux de mes bons amis, ont eu une histoire ensemble ; ils se faisaient un nez... J'ai absolument voulu les raccommoder : maintenant, nous sommes fâchés tous les trois; et pourtant... mais ça n'a pas de rapport.

Chose bizarre, les quatre dernières bonnes que j'ai eues ce mois-ci, étaient d'assez jolies filles. Moi, je ne m'en serais pas aperçu : je ne regarde jamais les bonnes, pas par fierté... je n'ai pas de mépris pour les nouvelles couches; mais une bonne, c'est pour faire la cuisine, n'est-ce pas? D'abord, moi, je ne m'occupe que de mon estomac. — Non,

c'est Edgard qui s'aperçoit de ces choses-là... Edgard, c'est le cousin de ma femme : il dîne tous les soirs à la maison. C'est un artiste ; il ne fait rien ; il ne produit pas; mais s'il voulait produire, oh! oh! Et en n'importe quoi; c'est une organisation : il parle de tout comme ceux qui en font, peinture, sculpture... avec les termes du métier; ainsi, l'autre jour il m'a expliqué le phonographe... Je n'y ai rien compris du tout : il est très fort, trop fort même, quelquefois, il m'ennuie. Mais ma femme le trouve charmant. Ils font de la musique ensemble; ils chantent des duos le soir au piano « Je t'aime... tu m'aimes... bonheur extrême... » toujours la même chose, les duos. Moi, je lis mon journal pendant ce temps-là, et puis je m'endors: je dors toujours après les repas : la gastrite qui veut ça. — Enfin, c'est toujours Edgard qui remarque mes bonnes: lui il les regarde; toutes les femmes, d'ailleurs; il ne peut pas parler à une femme sans... des manières d'artiste. — C'est toujours lui qui me crie, à table : Dites donc, Boniface, avez-vous vu les yeux de votre bonne? Ah! ah! Et le nez? Eh! eh! Et le buste? Oh! oh! le buste!! » Je ne le contrarie pas, parce qu'il en aurait pour une heure à me démontrer que le tout est très correct, qu'elle a les lignes très pures; il profiterait de ça pour me faire une conférence sur la Vénus de Milo — vous savez, les artistes — alors, je lui réponds : « Charmant, mon ami, charmant. » Il n'en faut pas plus : le soir même, ma femme... d'abord, elle commence par faire la mine à Edgard. — C'est curieux, ça! — Oh! ce soir-là, pas de duo, pas de bonheur extrême. Puis, une fois le cousin parti, elle me fait une scène! Et la bonne a son congé le lendemain. Ce que c'est que la jalousie!

Nous venons encore d'en renvoyer une, tout à l'heure. Hier soir, je reconduisais Edgard; je l'éclairais dans l'antichambre; la bonne l'aidait à mettre son paletot : il lui disait un tas de bêtises. Tout d'un coup, la bonne crie; je fais un mouvement, je me cogne la tête, je crie aussi : ma femme

arrive, elle a une attaque de nerfs. Elle a affirmé que j'embrassais la bonne, comme elle entrait; qu'elle l'avait très bien entendu. Je ne sais pas ce qu'elle a entendu, mais ce n'était pas possible : j'étais à dix pas de la bonne, je tenais la bougie, Edgard tenait la bonne : ça ne pouvait être qu'Edgard. — Eh bien! elle m'a fait une scène terrible; et la bonne, ce matin, v'lan! à la porte! Une bonne qui était arrivée à me faire digérer le homard!

Mais ça m'ennuie, à la fin; je ne veux plus changer de cuisine à chaque instant. Je vais prendre pension au dehors : ça sera peut-être mauvais, mais ça sera uniforme. — Ma femme dira ce qu'elle voudra... D'ailleurs, Edgard lui tiendra compagnie : ils dîneront tous les deux, ils chanteront des duos après. Quant à moi, je soigne ma gastrite.... Oh! les femmes jalouses!

Il sort furieux.

FIN DE LA GASTRITE

MISS ELSIE

SAYNÈTE

DE

M. LÉON SUPERSAC

PERSONNAGES

MADEMOISELLE MARCELLE.....	Mlles	LÉONIDE LEBLANC.
LA COMTESSE LOUISE.....		ÉLISE DAMAIN.
CÉLESTIN.....	M.	X...

Paris, de nos jours.

MISS ELSIE

Un grand salon d'attente chez un couturier à la mode. — Au fond, s'ouvrant sur un large palier, une porte en glaces. — Table ovale, au milieu de la scène. — Siéges de toutes sortes disposés çà et là. Portes à droite et à gauche, au second plan.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCELLE, seule. Au lever du rideau, elle est assise à gauche, auprès de la table, et tourne les feuillets de différentes brochures. — Regardant une livraison.

Tiens... « *La Revue.* » Qu'est-ce qu'elle fait ici?... (S'interrompant, et regardant à sa montre.) Moins dix... (Tirant un petit calepin de sa poche, et regardant un bulletin de répétition.) Au foyer, le quart pour la demie... Je n'y serai jamais... (Riant.) Oh !... si ce n'est que cela... (Changeant de ton.) C'est égal il est insupportable ce Streinner... (Reprenant la livraison.) *La Revue*... oui, je l'ai déjà dit... Qu'est-ce qu'elle raconte cette dame solennelle?... (Tournant les pages.) « Chronique... » rien du théâtre... (Continuant à lire.) Tiens, tiens, voyons donc... (Lisant.) Tous les yeux... (Parlé.) Mais, c'est peut-être

très intéressant... (Reprenant.) Tous les yeux aujourd'hui sont tournés du côté de Tunis. (S'interrompant.) On a bien raison de dire qu'il faut lire les journaux pour apprendre quelque chose... Ainsi ce matin même, il n'y a pas bien longtemps, je ne pensais pas du tout à tourner les yeux du côté de Tunis... (Regardant le public.) Mais, maintenant que je le sais, demain sans faute à la première heure, je ne manquerai certes pas... (Elle se met à rire et jette la brochure.) Tu m'ennuies, toi. (Reprenant sa montre.) Moins cinq... Ah mais, il m'ennuie aussi ce grand couturier, il m'ennuie cet idiot!...

Elle frappe violemment sur un timbre.

SCÈNE II

MARCELLE, CÉLESTIN.

CÉLESTIN.

Madame a sonné?...

MARCELLE.

Probablement, puisque vous voilà...

CÉLESTIN.

Madame a bien raison... On dit comme ça des mots bêtes...

MARCELLE.

Hein?...

CÉLESTIN, vivement.

Oh! ce n'est pas madame. — Mais, « madame a sonné... » ce n'est pas moi non plus, qui l'ai inventé.

MARCELLE.

Non, ce n'est pas vous...

CÉLESTIN.

Merci, madame...

MARCELLE, le regardant.

Vous êtes plein d'esprit... Mais dites donc à M. Streinner que je suis lasse de l'attendre...

CÉLESTIN.

J'ai le regret de le confier à madame, mais elle attendra encore.

MARCELLE, se levant.

Comment, j'attendrai.

CÉTESTIN.

A tout autre qu'à madame, je ne hasarderais pas cette confidence... Mais...

MARCELLE, impatientée.

Mais quoi ?...

CÉLESTIN.

Madame ne me reconnaît donc pas ?

MARCELLE.

Non.

CÉLESTIN, appuyant.

Célestin !... (Marcelle fait un signe de tête négatif. — Appuyant davantage.) Le petit de la fleuriste...

MARCELLE, agacée.

Quel petit ? quelle fleuriste ?...

CÉLESTIN.

C'était là-haut, madame, du côté de la Bastille...

MARCELLE, à part.

Hein !...

CÉLESTIN.

J'avais neuf ans et demi... Madame, n'était pas alors la grande comédienne que l'Europe nous envie... (Marcelle le regarde. — D'un air timide.) J'ai lu ça dans un journal à un sou...

MARCELLE, riant.

Et ?...

CÉLESTIN.

Et votre amie... elle aussi la grande tragédienne...

MARCELLE.

Que l'Europe nous envie. — Après ?...

CÉLESTIN.

Quelle jolie pièce !... Madame faisait « La Porte-Saint-Martin, » et elle chantait :

Il chante.

Je suis la Porte-Saint-Martin.
Mon nom appartient à l'histoire,
Louis Quatorze dans sa gloire
M'a dit, en passant, c'est certain,
O belle Porte-Saint-Martin,
C'est toi, ma Porte-Saint-Martin.

MARCELLE, riant à part.

C'est pourtant vrai que j'ai chanté cette horreur-là. (Un petit silence. — Regardant Célestin. — Haut.) Et la grande tragédienne, qu'est-ce qu'elle chantait, elle ?

CÉLESTIN.

Ah ! mademoiselle.....

MARCELLE.

Oui, mademoiselle.....

CÉLESTIN.

Elle chantait...

Il chante.

Je suis la Porte Saint-Denis.
Nos titres, vraiment sont les mêmes
Et je veux t'aimer, si tu m'aimes,
En bonne Porte-Saint-Denis. (*Bis.*)

MARCELLE.

Et alors ?...

CÉLESTIN.

Ç'a été joué cent quarante-deux fois... Alors pour corser le succès, M. le directeur venait dire à maman : Dites donc, mère Madeleine, vous n'auriez pas deux jolis bouquets, un petit peu fanés ?

MARCELLE, involontairement.

Hein ?...

CÉLESTIN.

Ah ! disait maman, je vous vois venir, dans les trente sous, alors... — Lui, il faisait la grimace... — Tenez, voyons, mettez-moi ça à cinquante sous pour les deux femmes. — (Mouvement de Marcelle.) — Vrai, disait maman, vous n'êtes pas raisonnable... C'est bien parce que c'est vous !.... Et alors, on me fourrait les deux bouquets dans la main... — Grimpe, là-haut, et tâche que ça tombe bien sur la scène... Et je grimpais... et ça tombait toujours sur la scène, aux pieds de la Porte-Saint-Denis, et de la Porte-Saint-Martin... — Je n'avais que neuf ans et demi... Mais on n'oublie pas ces souvenirs-là...

MARCELLE.

C'est plein d'intérêt... (Avec impatience.) Mais je veux voir Streinner à la fin.

CÉLESTIN, impassible, regardant la pendule.

Dans dix-sept minutes et demie.

MARCELLE.

Comment, dix-sept?

CÉLESTIN.

Et demie. (En confidence.) A toute autre qu'à madame, je ne révélerais pas...

MARCELLE, agacée.

C'est entendu... Ensuite...

CÉLESTIN, continuant impassible.

Monsieur dans sa vie commerciale... (Changeant de ton.) Je ne sais pas ce qu'il fait dans sa vie ordinaire. (Reprenant.) Mais dans sa vie commerciale, monsieur est réglé comme un papier de musique... Que madame ne s'impatiente pas, je vais lui dévoiler un des trucs de monsieur... (Riant d'un bon rire.) Il prétend que c'est nécessaire pour les clientes...

Il tire un petit cahier de sa poche et le présente à Marcelle.

MARCELLE, lisant.

Monsieur Streinner. — Avis aux employés. — Ordre. — (Parlé.) Que signifie?...

CÉLESTIN.

Le programme du matin... Nous le savons tous par cœur... (Récitant.) « De neuf à onze toutes les portes sont fermées... Personne n'est admis à voir M. Streinner... — Silence obligé, M. Streinner descend aux ateliers. — Inspection rapide. — Blâme, éloge, ennui, fatigue, inspiration!!! — il est compris... — Repos, onze heures, déjeuner.

MARCELLE, montrant furieusement la pendule.

Mais il est...

CÉLESTIN, continuant.

De midi à une heure... Recueillement!! — (Changeant de ton.) Il lui reste encore quinze minutes à se recueillir...

MARCELLE.

Le recueillement de Streinner!!! — Qu'est-ce que c'est que ça ?...

CÉLESTIN.

Comme je suis bien sûr que madame ne me trahira pas... (Bas, avec un grand mystère.) Monsieur fume sa pipe et joue à la poupée...

MARCELLE, stupéfaite.

A la?...

CÉLESTIN.

Je crois savoir m'exprimer en français... j'ai dit à la poupée. — (Avec importance.) C'est le secret de la famille... Vous savez, quand on sert à table, on apprend bien des choses... et comme on raconte cette histoire-là, tous les dimanches...

MARCELLE.

Abrégez, Célestin, abrégez...

CÉLESTIN.

Ah! si madame me fait perdre le fil de mes idées... (Il semble chercher un instant. — Reprenant.) Ah! voilà, de même qu'un banquier ancien a fait sa fortune en ramassant une épingle, de même, monsieur, quand il était tout jeune, monsieur, avec des épingles lui aussi, s'amusait à habiller des petites poupées...

MARCELLE.

Tiens... tiens...

CÉLESTIN.

Et quand on sourit à ce souvenir?

MARCELLE.

A table, tous les dimanches...

CÉLESTIN.

Tous les dimanches... à... (Avec un sourire.) On ne peut pas faire de surprises à madame... (Reprenant.) Enfin, il y a un vieil oncle qui ne manque pas de raconter... qu'il l'ennuyait ce moutard avec ses chiffons... et puis, comme on lui fait une petite pension à présent, il s'attendrit et il dit : C'est moi qui avais tort... c'est lui qui avait raison... parce que...

MARCELLE.

Parce que?...

CÉLESTIN.

Parce que... — C'est monsieur qui répond, avec sa grande finesse...

MARCELLE.

Du dimanche?

CÉLESTIN.

Monsieur répond : « Eh bien! oui, mon oncle, si je n'avais pas appris à habiller pour rien les petites poupées, à présent je ne saurais pas habiller les grandes. »

MARCELLE.

Pas pour rien.

CÉLESTIN, avec une grande satisfaction.

Madame a trouvé le mot, j'y songeais. (Ironique.) Quand on pense à quoi tient la fortune d'une maison!!! (Avec mélancolie.) Mais on a bien raison de dire : « Ce qui réussit aux uns ne réussit pas aux autres. » Moi aussi j'ai essayé... (Il tire d'une de ses poches une petite poupée chargée de chiffons, et de l'autre poche une paire de ciseaux, il essaie de couper les rubans.) Mais voilà, je n'ai pas la coupe! (Avec un désespoir profond.) Je n'aurai jamais la coupe!... (Il jette la poupée sur un meuble.) Alors, que madame me pardonne, je suis devenu joueur!

MARCELLE.

Qu'est-ce que ça me fait.

CÉLESTIN.

Mais c'est dans l'intérêt de mon pays.

MARCELLE.

Bah !...

CÉLESTIN.

J'encourage l'espoir de la cavalerie française.

MARCELLE.

Eh bien! mon garçon, si vous jouez aux Courses, c'est votre affaire.

CÉLESTIN.

Oui, mais j'ai toujours manqué de renseignements. Ah! si madame voulait... madame qui connaît tant de monde... (Après un peu d'hésitation.) Madame doit certainement avoir bien des relations dans les grandes écuries...

MARCELLE, d'abord un peu interloquée, puis éclatant de rire.

Ah bien! voilà un vrai comble, par exemple!

CÉLESTIN, prenant le rire de Marcelle pour un assentiment.

Ai-je bien fait de prendre à 80?... Je sais bien que c'est un cheval qui n'est pas connu, mais...

MARCELLE, furieusement.

Voulez-vous m'amener Streinner, oui ou non?...

CÉLESTIN.

Si madame l'exige absolument...

MARCELLE, de même.

Eh!...

On entend sonner trois coups de timbre.

CÉLESTIN, courant à la porte du fond.

Une cliente sérieuse!...

SCÈNE III

MARCELLE, LA COMTESSE LOUISE, CÉLESTIN.

La comtesse Louise monte les dernières marches de l'escalier. — Célestin ouvre les deux battants de la porte.

CÉLESTIN.

Que désire madame?

LOUISE.

M. Streinner est prévenu. (Tirant une carte d'un petit portefeuille.) Voici mon nom. Je souhaite le voir tout de suite.

CÉLESTIN, qui a lu la carte.

Si madame la comtesse veut daigner prendre la peine...

Il indique un siége.

MARCELLE, qui s'est assise à gauche, tournant légèrement la tête.

Une comtesse, qui est-ce donc?

CÉLESTIN.

Aussitôt que M. Streinner... (La comtesse Louise s'est assise à droite et ne l'écoute pas. — Sortant par la gauche.) Tout de suite... Ces femmes du monde, ça ne doute de rien.

Il sort.

SCÈNE IV

MARCELLE, LOUISE.

Aussitôt que Célestin a disparu, les deux femmes ont échangé un petit salut, elles ont pris l'une et l'autre des brochures sur la table, et avec toute la discrétion voulue, s'examinent curieusement. — Un silence.

LOUISE, à part.

J'ai vu cette dame, certainement. Où donc?... Je ne me rappelle pas.

MARCELLE, de même.

Très gentille, la comtesse... Une petite tête qui ne m'est pas inconnue... mais j'ai beau chercher...

CÉLESTIN, rentrant.

M. Streinner est encore en proie à sa dernière inspiration. L'inspiration une fois vaincue, il se fera un devoir...

LOUISE, étonnée.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MARCELLE, riant.

Ah! ah! ah!

Louise la regarde.

CÉLESTIN, répétant.

Il se fera un vrai devoir...

MARCELLE.

Cela est bien... sortez.

Célestin sort très scandalisé en fredonnant : Je suis la Porte Saint-Martin.

LOUISE.

Quelle cérémonie est-ce là?

MARCELLE.

Vous paraissez un peu étonnée, madame.

LOUISE.

En effet.

MARCELLE.

C'est que... pardonnez-moi, madame, mais pour la première fois sans doute, vous voyez l'illustre Streinner.

LOUISE.

Mais il me semble au contraire que je ne le vois pas du tout.

MARCELLE.

Oh! il paraîtra, gardez-vous d'en douter.

LOUISE.

Mais je ne suis pas d'humeur à l'attendre, moi, ce monsieur.

MARCELLE.

Je suis une de ses grandes clientes, et je l'attends depuis une heure bientôt.

LOUISE, souriant.

Alors, la patience est une vertu que j'admire en vous, madame... mais, pour ma part...

Elle fait un léger salut et se lève comme pour sortir.

MARCELLE.

Vous reviendrez demain, madame, et demain, vous ferez comme moi.

LOUISE, s'arrêtant brusquement.

Parce que?...

MARCELLE.

Parce que, madame, on ne vient pas chez Streinner sans une raison absolue.

LOUISE.

Et cette raison, je vous prie?

MARCELLE.

Oh! la plus simple du monde. Un caprice... une toilette entrevue, imaginée à moitié... et comme tout autour de soi, on entend répéter à satiété : « Ah! ma chère il n'y a que Streinner pour savoir vous chiffonner une pareille fantaisie... »

LOUISE.

Alors?...

MARCELLE.

Alors, madame, on fait prévenir le roi du chiffon qu'il ait à vous attendre... et...

LOUISE.

Et?...

MARCELLE, souriant.

Et... on l'attend.

LOUISE, de même.

C'est possible... Je ne savais pas encore, pardonnez-moi. Je suis de Province... (Mouvement de Marcelle.) Vous ne le croyez pas?...

MARCELLE.

Je le crois très bien. Mais la vie au château, au sortir du couvent, c'est là une façon d'être provinciale à faire damner d'envie bien des Parisiennes.

LOUISE, flattée, à part.

Elle est charmante, cette dame, mais bien certainement je l'ai vue déjà. (Haut.) Mon Dieu, madame...

MARCELLE.

Madame?

LOUISE, hésitant.

C'est peut-être une question indiscrète que je vais vous adresser.

MARCELLE, étourdiment.

Le premier devoir d'une question est d'être indiscrète.

LOUISE, un peu effarouchée.

Plaît-il?...

MARCELLE, à part.

Aïe... j'ai dit une bêtise, moi.

LOUISE, après un petit silence.

Enfin, madame, je ne vous parlerais pas avec ce sans-façon, si je n'étais à peu près assurée d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer déjà.

MARCELLE, un petit salut.

On ne saurait oublier un aussi gracieux visage que le vôtre, madame, et je suis certaine aussi d'avoir eu l'honneur... (La regardant.) Mais... si nous cherchions, voulez-vous?

LOUISE, gaiement.

Cherchons, bien volontiers.

SCÈNE V

LOUISE, MARCELLE, CÉLESTIN.

CÉLESTIN, sortant de la porte de gauche, à part.

L'heure des clientes a sonné. (Haut.) L'inspiration de

M. Streinner lui laissant quelques heures de repos, il m'envoie...

MARCELLE, brusquement.

Qu'il attende.

CÉLESTIN, très surpris, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit?... qu'est-ce qu'elle dit?... (Haut, à Louise.) M. Streinner m'envoie auprès de madame la comtesse...

LOUISE, impatientée.

Qu'il attende.

CÉLESTIN, scandalisé, à part.

Toutes les deux... mais ça ne s'est jamais vu... attendre, le grand Streinner, c'est le monde renversé, alors, c'est le monde renversé.

Il sort.

SCÈNE VI

MARCELLE, LOUISE.

LOUISE, avec un petit cri.

Ah, mais, je me souviens, je me souviens..

MARCELLE, curieuse.

Vraiment ?...

LOUISE.

Mais oui, mais oui... Une dame quêteuse, pour une œuvre de jeunes orphelines... il me semble, à l'Hôtel... où vous avez pris la peine de vous rendre... rue de Grenelle... rappelez-vous...

MARCELLE, vivement.

En effet, madame, en effet... (A part.) La femme de Raoul, la petite comtesse Louise... Tiens, tiens, tiens...

LOUISE.

C'était le jour où je recevais, malheureusement, et j'ai le regret de n'avoir pu vous retenir assez longtemps...

MARCELLE.

Permettez-moi de vous remercier encore pour l'offrande qui a été magnifique...

LOUISE.

Oh ! Raoul est généreux...

Elle soupire.

MARCELLE, l'examinant, à part.

Un soupir... Qu'est-ce qu'elle va me raconter ?

LOUISE, à brûle-pourpoint.

Vous connaissez mon mari ?

MARCELLE, un peu embarrassée.

Mais...

LOUISE.

Oh ! lui vous connaît bien...

MARCELLE, de même.

Il est vrai... j'ai eu l'occasion de rencontrer...

LOUISE.

Oui, oh ! tous ces souvenirs-là me reviennent à présent, il vous a aperçue, alors que vous sortiez... et comme je lui demandais votre nom...

MARCELLE, à part.

Aïe...

LOUISE.

Il m'a répondu en souriant... (S'interrompant.) Il sourit

très gentiment quand il veut... (Reprenant.) Il m'a répondu : mais ma chère, tout Paris connaît la baronne... (Mouvement de Marcelle. — Cherchant.) Marcelle... n'est-ce pas cela?...

MARCELLE, vivement.

Marcelle... parfaitement... (A part.) Quant à baronne... Cet imbécile... après tout j'ai bien joué des duchesses.

LOUISE.

Eh bien ! madame... Mon Dieu, puisqu'il est bien certain à présent que nous appartenons au même monde... (Marcelle s'incline, sans dire ni oui, ni non.) Puisque mon mari vous connaît... puisque vous êtes connue de tout Paris...

MARCELLE, la regardant. — A part.

Ah ça ! est-ce de l'ingénuité?

LOUISE.

Il est bien certain aussi que vous connaissez tout... (Se reprenant.) ce qu'on appelle le « tout Paris. » (Avec animation.) Madame, répondez-moi avec franchise, je vous en prie...

MARCELLE, à part.

Mais elle m'embarrasse avec ses questions... (Haut.) Parlez, madame...

LOUISE.

Pour commencer... cherchons tout d'abord dans la colonie Américaine...

MARCELLE.

Commencer par l'amérique... Ce n'est peut-être pas le plus court chemin.

LOUISE, avec impatience.

Eh... Il s'agit des Américains des Champs-Elysées...

MARCELLE.

Parfaitement, madame, parfaitement...

LOUISE, avec un grand éclat de voix.

Miss Elsie!!... Qu'est-ce que c'est que cela?... Moi, je suis toute nouvelle venue à Paris, mais vous assurément, vous avez dû entendre parler de miss Elsie...

MARCELLE, cherchant.

Miss?...

LOUISE.

Elsie... Mais c'est le nom américain d'Alice, vous savez bien...

MARCELLE, ayant l'air d'approuver. — A part.

Je ne m'en doutais pas du tout..

LOUISE.

Une femme tapageuse, assurément...

MARCELLE.

Tapageuse!... Mon Dieu, s'il s'agissait du prénom en français, peut-être serait-il plus facile... Mais Elsie, non, en vérité, j'ai beau chercher...

LOUISE, avec un grand mouvement.

Eh bien! madame, c'est à cause d'elle que vous me voyez ici...

MARCELLE.

A cause de miss Elsie que vous ne connaissez pas?...

LOUISE.

Que je ne connais pas...

MARCELLE.

Tenez, madame, cela tourne au rébus véritable, et je crois qu'il ne sera pas trop de nous deux pour le deviner...

LOUISE.

Un rébus!...

MARCELLE.

Si je savais dessiner... ce serait d'abord une allégorie représentant le plus ingénieusement possible ce gros mot « jalousie... »

LOUISE, vivement.

Jalouse, et pourquoi pas ?...

MARCELLE, étourdiment.

Parce que... Ce pauvre Raoul...

Elle s'arrête.

LOUISE.

Comment ?... ce pauvre Raoul ?...

MARCELLE, à part.

Ah ! bécasse que je suis... (Se rattrapant vivement.) Ce pauvre Raoul... Vous venez de le dire à l'instant même... Je n'ai fait que répéter le mot...

LOUISE, étonnée.

Moi... j'ai dit ?... (Cherchant, et changeant de ton.) C'est bien possible... J'ai la tête perdue...

MARCELLE.

Aussi ne faut-il pas perdre la tête... et probablement pour un petit malentendu...

LOUISE.

Un malentendu... Mais tenez... Voyons, madame...

MARCELLE.

Voyons...

LOUISE.

Ecoutez. (Elle s'arrête en voyant entrer Célestin.) Il est insupportable ce domestique...

SCÈNE VII

LOUISE, MARCELLE, CÉLESTIN.

CÉLESTIN. Il entre sans faire attention aux deux femmes. — Il porte un graud plateau chargé de pièces froides et de gâteaux. — Il prend un biscuit qu'il mange.

Je suis dévoré d'inquiétude...

Il dispose le contenu de son plateau sur un dressoir au fond du salon. — Louise le regarde curieusement.

LOUISE, à Marcelle.

Que fait-il ?

MARCELLE.

Une gracieuse attention de Streinner... un en-cas tout simple...

LOUISE.

Comment, on mange ici... ce n'est pas convenable...

MARCELLE.

Oh !...

CÉLESTIN, toujours le dos tourné, il a terminé tous les arrangements. — A lui-même.

Inquiet... très inquiet... Ah ! je ne ferai jamais un joueur sérieux... Je n'ai pas, comme on dit, l'estomac nécessaire... (Il prend deux ou trois sandwichs.) Quand je pense que ma fortune est suspendue... et à quel fil !... (Sortant la bouche pleine et jetant un regard dédaigneux sur Louise et sur Marcelle.) Je ne fais même plus attention aux clientes...

Il disparaît par la droite.

SCÈNE VIII

LOUISE, MARCELLE.

LOUISE.

Une singulière maison...

MARCELLE.

Peut-être bien un peu... Mais vous disiez « Miss Elsie... » C'est à cause d'elle que je suis venue ici !

LOUISE.

Ah ! oui !... Madame, je suis furieuse !!...

MARCELLE.

Et la raison ?...

LOUISE.

Parce que mon mari est charmant !...

MARCELLE.

La raison n'est pas ordinaire...

LOUISE.

Eh ! s'il était laid, bête et désagréable, je serais bien tranquille...

MARCELLE, la regardant. — Après un petit silence.

Madame, je gagerais et cela à coup sûr, je gagerais que votre mari vous adore.

LOUISE.

Mais, moi aussi, je le gagerais...

MARCELLE.

Très bien, madame, très bien... C'est le rébus qui continue...

LOUISE.

Soit!... Jalousie, disiez-vous tout à l'heure... Eh bien oui, M. de Cernay a eu certainement cette vanité et cette fatuité à la fois, de supposer qu'il pourrait me rendre jalouse... Moi!...

MARCELLE.

Mais il n'y parviendra pas...

LOUISE.

Oh! non!...

MARCELLE.

Jamais!...

LOUISE, avec emportement.

Jamais! jamais!!... jamais!!!...

MARCELLE, demi-sourire.

Je le vois bien.

LOUISE, avec une vivacité qui va toujours croissant.

Mais si vous saviez comment cela est arrivé... Non, un récit, cela ne dit rien... C'est le dialogue qu'il fallait entendre... Tenez.., il était là, comme ceci, tenez là... (Elle la fait se lever et la place à gauche, un peu en arrière de l'avant-scène.) Moi ici.

Elle va prendre sa place à droite, un peu plus haut sur le premier plan.

MARCELLE, riant, à part.

Mais elle met très bien en scène.

LOUISE, elle a réfléchi un instant.

Ah! non, non, pardon, madame, je me trompais...

MARCELLE, à part.

Un raccord, déjà...

LOUISE.

Il était assis au contraire... (Elle va à elle très rapidement, et la fait se rasseoir.) Parfaitement... la tête baissée sur une montagne de papiers... (Marcelle baisse la tête.) A merveille... c'est cela...

MARCELLE, à part.

Elle m'apprend à jouer la comédie... C'est drôle...

LOUISE.

Moi, j'arrive par là de l'air le plus indifférent... (Jouant.) « Je ne vous dérange pas, mon ami? .. »

MARCELLE, de même.

« Vous ne le pensez pas, ma chère. »

LOUISE, parlé.

Bien... Mais brouillez donc les papiers...

MARCELLE.

Pardon, je ne savais pas... Mais avec plaisir...

Elle fait un salmis épouvantable de toutes les brochures.

LOUISE, reprenant le jeu de scène.

« Que cherchez-vous donc à me cacher? »

MARCELLE, de même.

« Moi? »

LOUISE, de même.

« Oh! je ne vous demande pas vos secrets... »

MARCELLE.

« Il y paraît... »

LOUISE, à part.

C'est bien cela,... elle est très intelligente cette dame. (Haut, reprenant.) « Que pense-zvous des lettres anonymes?... »

MARCELLE.

« J'ai toujours pensé qu'elles n'étaient pas signées... »

LOUISE.

« De l'ironie?... »

MARCELLE, à part.

Mais ça s'enchaîne très bien. (Haut, continuant.) « Et cette lettre épouvantable?... »

LOUISE.

« Dites plutôt, un avis plein de charité... (Lisant). Madame » engagez M. de Cernay à se défier de miss Elsie... (Furieu- » sement.) Mais répondez-moi donc, monsieur?... »

MARCELLE, reprenant sa voix naturelle.

Pardon, mais voilà justement où je ne peux plus répondre... — Assurément, M. de Cernay est un homme affreux... Mais ses moyens de défense, il ne me les a pas communiqués, et j'aurais grand' peine à le justifier...

LOUISE.

Mais, il ne s'est pas justifié du tout... En effet, vous ne pouvez pas savoir... Non, on n'a pas idée... Voilà ce qu'il m'a dit... Tenez, je vais prendre votre place...

MARCELLE.

Ah! nous changeons de personnage... (Elles traversent la scène, Louise trop rapidement, de façon à toucher presque Marcelle.) Oh! madame, madame, on ne passe pas de cette façon... (S'oubliant.) Evitons les ciseaux...

LOUISE, surprise.

Quels ciseaux?...

MARCELLE, vivement.

Rien... Un mot de la comédie... de salon... Tenez, voici le mouvement...

Elle la fait passer selon la tradition de la mise en scène ordinaire.

LOUISE, elle a pris la place de Marcelle.

Me voilà donc, avec les façons railleuses de M. de Cernay. (Jouant.) « Et qui diable, ma chère, » (S'interrompant. — Parlé.) Il a dit qui diable... (Reprenant.) « a intérêt à vous parler « de miss Elsie?... »

MARCELLE.

« Ah! vous avouez... Voilà qui est fort par exemple. »

LOUISE, parlé, la regardant.

Oui, j'ai dit cela... mais comment savez-vous?...

MARCELLE.

Oh! la réplique est si naturelle...

LOUISE, étonnée.

Réplique?...

MARCELLE.

Et la situation si peu nouvelle... — Je ne sais rien assurément de ce que M. de Cernay vous a raconté... — Mais d'après vos indications qui me paraissent très précises, je m'engage, étant femme, à répondre absolument comme vous l'avez fait.

LOUISE.

Ah! voyons donc...

MARCELLE, elle la regarde un instant, et l'imite dans sa voix et dans son geste, mais légèrement et de façon discrète, sans que Louise s'en aperçoive. — Répétant comme elle.

Voyons donc...

LOUISE, reprenant.

C'est mon mari qui parle... (Jouant.) « Si je te disais qu'on se moque de toi... »

MARCELLE.

« Ah! vous avez des amis qui se moquent de moi... »

LOUISE.

« Je n'ai pas dit mes amis... »

MARCELLE.

« Qui cela alors?... »

LOUISE.

« Voyons, ma chère enfant... »

MARCELLE.

« Je vous défends de m'appeler ma chère enfant... »

LOUISE.

« Eh bien, Louise... »

MARCELLE.

« Je vous défends de m'appeler Louise... »

LOUISE.

« Comment veux-tu que je t'appelle?... » (Parlé à elle-même.) C'est vrai, quand je réfléchis, comment aurait-il pu m'appeler ?

MARCELLE, elle s'est approchée d'elle, continuant le personnage, et l'imitant toujours.

« Non, monsieur, non, c'est épouvantable... Vous venez » de tuer en moi la plus chère et la meilleure de mes illu- » sions... (Avec des larmes plein la voix.) Continuez, monsieur, » continuez... Oh! cela ne sera pas long à présent... car je » ne vous serai pas longtemps à charge... (Louise malgré elle » fait un geste pour la consoler.) Non, non, point de consola- » tions hypocrites. Quand je pense que je vous ai épousé » avec tant de confiance... Ah! si j'avais su!... On a bien » raison de dire que le mariage est fait avant tout pour » prouver la loi des contrastes... et quand on me voit à vos » côtés, une femme gentille comme moi, bonne comme moi, » sincère comme moi, pleine d'esprit comme moi, pleine de » cœur comme moi, élégante et simple comme moi... »

LOUISE, battant des mains.

Bravo, bravo...

MARCELLE.

N'est-ce pas?

Elles se mettent à rire toutes les deux.

LOUISE.

Oui, mais nous n'en finirons pas... J'aime mieux faire le dialogue à moi toute seule. (Le couplet doit être dit très rapidement. — Voix d'homme et de femme alternées.) Voici la conclusion de l'histoire, je dis alors à Raoul. (Voix de femme.) « Laissez-moi, monsieur, laissez-moi... Mais dites-moi donc que cette miss Elsie n'existe pas. » (S'interrompant.) Et lui tout tranquillement... Oh! je l'aurais battu. (Voix d'homme.) «Mais, ma chère elle existe parfaitement. —» Et vous osez... « Tenez, Louise, » laissez-moi mon secret pour deux jours encore. » — « Un » secret... et vous supposez que moi... Monsieur j'exige une » explication à l'instant même. » — « Impossible, madame, impossible. » — « Comment impossible, prenez garde, monsieur, je devine toujours ce qu'on cherche à me cacher. » — (Parlé.) Et lui souriant toujours... Oh! il m'agaçait. (Reprenant.) — « Essayez, ma chère, essayez.» — (Parlé.) Moi, alors, bien justement exaspérée... (Reprenant.) « — Je devine déjà, allez miss Elsie!!... Une de ces créatures épouvantables qui ruinent les ménages... Mais je ne la laisserai pas faire, je commencerai!!!... »

MARCELLE, très étonnée.

Plaît-il...

LOUISE, avec impatience.

Mais laissez-moi donc achever. (Reprenant comme si elle parlait à son mari.) — « A partir de ce moment, monsieur, je vais chercher le nom des fournisseurs les plus extravagants!... Streinner, d'abord, Streinner... Tout de suite, je vais lui commander dix robes. — (Voix d'homme.) « Mais

madame... » — « Vingt robes. » — « Permettez... » — « Trente-deux robes!!! » — (Parlé.) C'était ce matin, et me voilà...

MARCELLE.

Le procédé est assez ingénieux.

LOUISE.

Ce n'est pas tout... J'ai d'autres notes préparées... (Tirant un feuillet de son calepin. — Lisant.) Bijoutier, 92,000 francs... Lingère, 18,000... chevaux et voitures, 45,000.

MARCELLE, à part.

On va bien en province...

LOUISE.

Et l'on peut dire cependant que personne ne sait tenir une maison avec plus d'ordre et plus d'économie que moi... — Ah! madame, ces dissentiments de ménage sont bien pénibles...

Elle bâille légèrement.

MARCELLE, souriant.

Remettez-vous. (Louise s'assied, même jeu.) Je crains que vous ne vous sentiez faible... permettez-moi...

Elle va au buffet et en rapporte un petit plateau.

LOUISE.

Qu'est cela ?...

MARCELLE.

Quelques bouchées, et un peu de vin de Marsala...

LOUISE, hésitant.

Mais encore une fois est-il convenable?...

MARCELLE.

Oh! quand on est très irrité...

LOUISE.

Il est vrai...

Toutes les deux s'attablent.

SCÈNE IX

LOUISE, MARCELLE, CÉLESTIN.

CÉLESTIN, traversant le fond de la scène comme un fou.

L'homme du télégraphe!... l'homme du télégraphe!... (Regardant les femmes.) Elles mangent, elles!... (Avec un grand éclat de voix.) O miss Elsie... ô miss Elsie!!!

Il disparaît par la porte du fond. — Les deux femmes se retournent brusquement.

MARCELLE.

Que dit-il?

LOUISE.

Avez-vous entendu?

MARCELLE.

Sans doute... Mais je ne comprends pas... permettez, madame... (Allant au fond, et appelant.) Célestin!... Célestin...

CÉLESTIN, il remonte tout pâle, tenant un télégramme à la main.

Je n'ai plus de jambes... (A Marcelle.) Madame m'appelle?...

MARCELLE.

Quel nom venez-vous de prononcer... Miss Elsie?... Miss Elsie?...

CÉLESTIN.

Oui, madame!... Je vais donc savoir ce qu'elle vaut!

LOUISE.

Ce qu'elle vaut !...

CÉLESTIN, à Marcelle.

Dans l'enveloppe, madame, dans l'enveloppe... Moi je suis si ému.

Il lui donne le télégramme.

MARCELLE.

Donnez donc, donnez donc. (Elle lui arrache l'enveloppe. — Elle l'ouvre, un moment de stupéfaction. — Puis elle éclate de rire.) Ah ! par exemple. (A Louise.) Lisez, madame, lisez...

LOUISE, lisant.

« Miss Elsie à M. de Cernay arrivée première battant de » deux longueurs Alceste, à M. de Livry... »

CÉLESTIN, étranglé.

Première... première...

Il tombe assis sur un fauteuil.

LOUISE.

Miss Elsie...

MARCELLE.

Une pouliche...

LOUISE.

Ce pauvre Raoul !...

CÉLESTIN.

Je ne suis pas fait pour les grandes émotions... (Il se soulève et boit un grand verre de vin de Madère. — Se relevant brusquement, à Marcelle.) Ah ! madame, madame...

MARCELLE.

Quoi encore ?

CÉLESTIN, avec sentiment.

On a bien tort de dire du mal des journalistes... si je n'avais pas écouté celui-là... (Il tire de sa poche un journal

qu'il couvre de baisers.) Bon journaliste, va, bon journaliste ! (Les deux femmes se regardent, — passant le journal à Marcelle, et lui indiquant l'article.) Ici, madame.

MARCELLE, lisant à Louise.

« *Les gagnants du Book Maker.* »

» — Nos lecteurs savent avec quel soin, et le plus sou-
» vent avec quelle certitude nous les renseignons. — Nous
» leur annonçons donc une surprise pour la seconde
» journée des Courses.

» Nous les engageons d'avoir confiance dans une jolie
» petite pouliche qui semble à tort bien dédaignée et cotée
» misérablement... — Notre préférée s'appelle Miss Elsie,
» et appartient à M. de C... qui fait courir pour la première
» fois. »

CÉLESTIN, avec orgueil.

J'ai eu confiance. — 45 francs à 80...

Il attire à lui un encrier, et se plonge dans ses calculs.

LOUISE, un peu confuse.

Miss Elsie... pauvre petite bête !

MARCELLE, souriant.

Eh bien, madame, regrettez-vous d'avoir attendu chez Streinner ?

LOUISE.

Non, mais je suis encore furieuse, Raoul s'est moqué de moi.

MARCELLE.

Vous êtes assurée au moins que miss Elsie ne ruinera pas M. de Cernay par ses toilettes (Souriant)... et quant à vos trente-deux robes...

LOUISE.

C'est peut-être beaucoup.

MARCELLE.

Oh ! vingt suffiront bien.

LOUISE, gaiement.

En vérité pas une seule... et j'aurai le regret de n'avoir pas aperçu même l'ombre de l'illustre M. Streinner. (Saluant.) Madame...

MARCELLE, de même.

Madame...

LOUISE, à Célestin.

Faites prévenir...

CÉLESTIN, se levant vivement. Il descend quelques marches, et crie à pleine voix.

Les gens de madame la comtesse !

LOUISE, revenant à Marcelle.

Vous m'avez vue ridicule, vous ne le direz pas...

MARCELLE.

Oh ! madame...

LOUISE, souriant.

Même à votre mari...

MARCELLE, un peu interdite.

A mon...? (Très vivement.) Non, non, il n'en saura rien, je vous jure.

LOUISE, lui donnant la main.

Je vous remercie. (Elles se saluent de nouveau. — Sortant.) Ce pauvre Raoul... (En riant.) C'est égal, je lui ferai une scène tout de même pour le principe.

Elle sort.

MARCELLE.

Elle est gentille comme un cœur... Ce pauvre Raoul,

comme elle dit... Moi aussi, j'étais bien sûre... un si bon garçon...

CÉLESTIN, rentrant tout épanoui, il montre des pièces d'or qu'il a dans la main avec enthousiasme.

Voilà une grande dame!!... — En souvenir de miss Elsie... m'a-t-elle dit. — (Naïvement.) Est-ce qu'elle la connaît?

MARCELLE.

Peut-être Célestin.

CÉLESTIN, avec un grand mouvement.

Je lui souhaite d'avoir beaucoup gagné... (Reprenant le papier qu'il a laissé sur la table)... Eh bien, moi, je ne peux pas me tirer de mon compte... (Par inspiration.) Ah! madame... madame... une dernière prière...

MARCELLE, impatientée.

Quoi?...

CÉLESTIN, lui présentant le papier.

Les femmes de théâtre... On dit que ça sait si bien compter...

MARCELLE, furieuse.

Comment... on dit...

CÉLESTIN, se sauvant épouvanté.

Rien... rien... (Ouvrant vivement la porte de gauche.) — M. Streinner attend madame.

MARCELLE.

C'est heureux! (Entrant chez Streinner, et regardant Célestin fâché et riant à la fois.) Imbécile!

Elle sort.

CÉLESTIN, très froissé.

Comment, imbécile !... Comment imb... (Avec mépris.) Ah !.. (Regardant les pièces d'or)... Décidément, j'aime mieux les femmes du monde !...

Rideau.

FIN DE MISS ELSIE

LE

TÉLÉPHONE CHEZ SOI

MONOLOGUE EN PROSE

PAR

M. PIERRE GIFFARD

PERSONNAGE

LÉOPOLD DURAND, avocat..... M. DUMOULIN.

LE

TÉLÉPHONE CHEZ SOI

Un cabinet de travail. — A droite et à gauche, deux téléphones suspendus au mur.

Il paraît que je suis abonné. (Consultant un carnet.) C'est bien moi. (Lisant.) « Léopold Durand, avocat... rue d'Anjou. Un jeune homme charmant que cet émissaire de la *Compagnie des Téléphones réunis*. Il est entré, tenant l'objet à la main, m'a exposé, avec un brio remarquable, tous les avantages de cette invention merveilleuse. — « Ceci, monsieur, ce joujou placé dans votre appartement vous met en communication permanente avec tous les gens progressistes de la capitale... Voyez, ce carnet. C'est la liste de tous nos abonnés. Monsieur un tel, Chose, Machin et Cie. La banque Z, le notaire P. madame X. madame Y; monsieur R. etc. etc. Il y en a comme ça un millier. » — Alors, lui ai-je demandé, c'est là dedans qu'on parle? — Oui, monsieur. — Vous appelez d'abord... Mâââân. (Il imite l'appel.) ou vous sonnez... (Il imite la sonnerie.) ... au bureau central, où aboutissent tous les fils électriques des abonnés. On vous met en communication avec la personne que vous désirez entendre. » — Assez, monsieur, j'ai compris, c'est admirable... Il n'y a plus besoin de sortir de chez soi... On a tout ce qu'on veut par le téléphone... On cause avec Paris entier... On n'a qu'à demander la communication avec l'Opéra

pour recevoir à domicile une bouffée des *Huguenots;* il suffit de faire mâââân ou de faire brrrr! pour être instantanément abouché avec un client qui demeure aux Invalides. — Quelle invention, monsieur... quelle invention! Me voilà parti, je lui racontais les origines de cette mémorable découverte, à ce jeune homme, et il est certain qu'il les connaît beaucoup mieux que moi. Pénétré de mon lyrisme et mis à l'aise par un cigare que je lui offris, il ajouta en souriant : — « Et les femmes?... » Un peu leste la réflexion, mais comme elle était juste! Dire qu'il suffit de faire brrrr pour se trouver en communication avec la femme aimée, et que celle-ci peut converser avec vous sans que le mari se doute... Ah! monsieur, lui dis-je en lui serrant fortement les mains, abonnez-moi!... Et c'est chose faite, je suis abonné... Chose étrange, le lendemain, un autre téléphoniste est venu. C'était un gros Américain à lunettes, l'air bête. Je me méfie des Américains, surtout quand ils ont ces airs-là. — Monsieur, me dit-il, la *Compagnie des Téléphones syndiqués* vient de se fonder. — Pardon, monsieur je suis abonné. — Erreur, monsieur, vous êtes abonné aux *Téléphones réunis,* une compagnie qui est au coin du quai. — Prétendriez-vous?... — « Non, monsieur, cette compagnie est excellente, mais elle ne compte que mille abonnés, voyez son carnet. La nôtre en compte quinze cents, et ce ne sont pas les mêmes. En prenant notre téléphone, vous étendez le cercle de vos relations, vous portez de mille à deux mille cinq cents le nombre des personnes avec lesquelles vous pouvez converser... » Devant cette révélation, je n'hésite pas... Homme de progrès avant tout, je pense avec raison que deux téléphones valent mieux qu'un. — Abonnez-moi, dis-je au gros Américain... Et c'est chose faite, je suis abonné... Me voilà donc à la hauteur, je puis jaser avec tout Paris!... Je suis content. J'ai essayé les systèmes, ils vont très bien... Pour le moment, c'est une satisfaction platonique. (Regardant l'heure.) Car voici huit heures et il n'y a pas à dire je m'attelle tous les

jours de huit à dix heures à mon grand ouvrage sur le Droit Chinois, œuvre qui comptera parmi les travaux de jurisprudence de ce temps-ci. Pas de temps à perdre... Je n'en suis qu'au chapitre 2, et l'éditeur me pressait, hier encore, de lui livrer le manuscrit.

Il s'assoit.

Voyons... chapitre... Marco Polo, pour qui la Chine n'avait pas de secrets... (Sonnerie du téléphone.) Ah! on m'appelle! Quelqu'un dans Paris désire donc me parler! — Ce n'est pas bien l'heure. Enfin... Il faut s'y habituer... Voilà, voilà! (Il parle avec une personne invisible.) Qu'y a-t-il? (Il écoute la réponse.) Vous me mettez en communication avec mon tailleur? (Même jeu.) Ah! par exemple, il s'est abonné, lui aussi. (Il écoute.) Vous dites, monsieur Bigourdin? (Il écoute.) Vous êtes abonné ce matin même? Excellente idée. (A part.) En voilà un gêneur. (Au tailleur.) Et que puis-je pour vous à cette heure? (Il écoute) De l'argent? vous inaugurez ce service téléphonique par une demande d'argent! (Il écoute.) La fin du mois?... (Il écoute.) Vos échéances. (Il écoute.) Votre coupeur? J'entends bien? (A part.) Il est impertinent! (Au tailleur.) Désolé, mais je suis incapable de vous donner vingt lire. (Il écoute.) Une action contre moi?... (Il écoute) Dans les vingt-quatre heures? Une assignation? (Il écoute.) Ah! vous le prenez sur ce ton!... (Il écoute.) Vous en êtes un autre... (Il écoute.) Allez au diable! (Il quitte le téléphone.) Par exemple, voilà le comble de l'outrecuidance, me demander deux mille francs pour demain, par le téléphone... Tailleur, va!... Et quand je le rencontre dans la rue, il me salue jusqu'à terre. Il n'y a pas de danger qu'il ose... Tiens, mais, il a son mauvais côté, cet instrument merveilleux... Enfin, il n'y a pas que des tailleurs dans la vie.... Heureusement... Le tailleur n'est qu'un nuage passager. (Il se rassoit.) Voyons. (Ecrivant.) Chapitre deux. Marco Polo pour qui la Chine n'avait pas de secrets... (Sonnerie au téléphone.) — (Il se dresse.) Ah! c'est dans l'autre système. Il n'est pas abonné à tous les deux, au moins, ce Bigourdin? (Il consulte

son carnet.) Non ! (Il va au téléphone.) Une voix de femme... Ah ! quelle musique suave ! C'est une de mes clientes. (Il écoute.) Madame des Jardinets, c'est bien moi, votre avocat, oui, madame... J'ai reconnu votre voix... (Il écoute.) Pour nous autres hommes surtout. (A part.) Très jolie ma cliente. Elle abuse un peu. Si elle ne demeurait pas aux Ternes, elle serait chez moi tous les soirs. (Il écoute.) Vous dites?... Excusez-moi, j'étais distrait. (Il écoute.) Détrompez-vous, je suis absolument seul. Je travaille à mon grand ouvrage. (Il écoute.) Je vous le jure. (Il écoute.) Absolument seul. (A part.) Et jalouse, avec ça. (Il écoute.) Non, croyez-moi, je donnais un ordre à mon domestique. (Il écoute.) Vous êtes bien bonne. (Il écoute.) Je fais traîner l'affaire le plus que je peux. (Il écoute.) Vous êtes si charmante, Victorine... Quand je ne vous vois pas, j'ai envie de plaider au fond et d'en finir avec cette cause qui s'éternise... Quand je vous vois, je remets à huitaine. (Il écoute.) Oh ! oui, depuis un an bientôt. (Il écoute.) Vous le dites, mais est-ce bien vrai? (Il écoute.) Moi, c'est toujours le même feu, la même adoration. (A part.) De loin je lui dis ces choses-là. Elle est charmante, mais après un an... Il y a madame de la Huppe, une grande cocodette très réservée, qui me l'a fait un peu oublier. (Il écoute.) Si, si !... je suis toujours là. (Il écoute.) Parlez plus haut. (Il écoute.) Ah !... (Il écoute.) Votre mari voulait !... (Il écoute.) Vous êtes sévère. (Il écoute.) Il vient d'arriver? (Il écoute.) Vous voulez que je parle?... (A part.) Oh !... je l'entends. Soyons digne. (Il écoute.) Oui, monsieur, l'affaire est au rôle et le renseignement que vient de me donner madame des Jardinets me permet de clore ma plaidoirie. (Il écoute.) Ce sera mené tambour battant. Le procès a trop duré, vous l'avez dit. (Il écoute.) Au revoir, monsieur. (Il se rasseoit.) Charmant appareil, mais tout cela ne fait pas le travail de l'éditeur. Il est féroce celui-là... Voyons, je voudrais bien être un instant tranquille... Il n'y a pas que le tailleur, heureusement... Il avait raison le jeune homme... C'est une invention exquise au point de vue des femmes... (Ecrivant.)

Chapitre 2. Marco Polo pour qui la Chine n'avait pas de secrets... (On appelle à l'autre téléphone.) Ah ça! tout Paris a donc besoin de me parler, ce soir? (Il va au téléphone.) Je ne sortirai pas de mon chapitre deux. (Il écoute.) C'est toi, Henri?... (Il écoute.) Où es-tu donc? (Il écoute.) Je te demande où tu es. (Il écoute.) Je pense bien que tu n'es pas dans ton appartement de l'avenue Trudaine, à cette heure. (Il écoute.) Ah! au cercle! J'entendais mal. (Il écoute.) Que je te prête vingt-cinq louis?.... (A part.) Comme il y va, lui. (Il écoute.) Mais je ne les ai pas, mon pauvre ami.... (A part.) Ah! non par exemple, non, ça devient abusif. (Il écoute.) Tu as perdu ta culotte? (Il écoute.) Oui, c'est bien là ta veine. Mais que veux-tu que j'y fasse? (Il écoute.) Dans la Seine? (Il écoute.) Du haut du Pont-neuf? (Il écoute.) Pour vingt-cinq louis, te jeter à l'eau? (Il écoute.) Mon pauvre ami... Enfin je ferai ça pour toi, mais c'est le sang de mon sang. . (Il écoute, à part.) Il murmure un remerciement... Oh! l'humanité. (Il écoute.) Envoie le chasseur du cercle. (Il écoute.) Qu'est-ce qui est dommage? (Il écoute.) Que je ne puisse pas te les envoyer par le fil? ah; ça par exemple... (Se rasseyant.) c'est un comble. Décidément l'appareil admirable est d'une indiscrétion qui me fait réfléchir. Je ne répondrai plus. (Il va écrire.) Marco Polo pour qui la Chine... (Sonnerie répétée.) Encore... L'autre maintenant! Mais on n'est pas chez soi!... Je ne réponds pas!... Inutile. (On appelle de nouveau.) Si pourtant c'était une personne aimable? Cette fois encore!.. mais c'est bien la dernière fois qu'on m'y prend. (Il va à l'appel et il écoute.) Madame de la Huppe! (Il écoute.) Je suis là, chère Isabelle... (Il écoute.) Vous désirez que j'aille vous prendre? (Il écoute.) Tout de suite? (A part.) Ah! diable! (Il écoute.) Pour aller aux Français? Le jour est étrange! Un jeudi!... (Il écoute, à part.) Ah! celle-là... jalouse comme une tigresse... (Il écoute.) Vous voulez être bien sûre que je penserai à vous ce soir... Mais vous seriez aussi sûre... (A part.) Elle insiste, c'est bien ennuyeux. (Il écoute.) En nous parlant ainsi toutes les demi-heures, ne serons-nous pas près l'un de l'autre? Et pendant ce temps

là (Il écoute.) vous écouteriez les histoires du Baron?... (Il écoute.) Il est ennuyeux, c'est vrai... Mais moi... Je finirais le grand travail didactique qui doit m'illustrer... Hé? (Il écoute.) Mais je n'aime que vous. (On sonne à l'autre appareil. L'autre à présent! (Pendant toute cette scène il va de l'un à l'autre téléphone et fait à chacun des réponses qui s'embrouillent. — Il écoute au numéro 2.) Madame des Jardinets!... (Il écoute.) Mais certainement! Je ne suis pas sorti! (Il court au numéro 1 et écoute.) Ce n'est rien, c'était le facteur. (Il écoute.) Mais si, il y a encore une autre distribution. (Il va encore au numéro 2.) C'est mon courrier de Marseille. (Il écoute.) J'ai une affaire très importante à Marseille. (Il écoute.) Vous avez reconnu une voix de femme! (A part.) Sont-elles menteuses! (Au numéro 2.) Votre amour se trompe. (Au numéro 1.) Excusez-moi, c'était le facteur... le courrier de Bordeaux... J'ai une affaire très importante... à Bordeaux... (Il écoute.) Monsieur des Jardinets est parti? (Il écoute.) Comment je l'ai déjà dit. (Au numéro 2.) Vous m'entendez parler avec une femme? (Il écoute.) Quelle erreur!... Adorable Victorine, excusez-moi, j'entends un client, je n'aimerai jamais que vous! (A part.) Il faut en finir... (Au numéro 2.) Charmante madame de la Huppe, chère Isabelle, je ne connais pas d'autre femme que vous.. Je vous adore, excusez-moi. Voici un client. (Il écoute.) Comment! impertinent. (Il écoute.) Comment? Allez avec votre Victorine? (Au numéro 1.) Comment? Allez avec votre Isabelle? (Il écoute.) Insolent?... Ah ça! mais, en voilà une mécanique! (Au numéro 2; il écoute.) Je ne vous reverrai de ma vie? (Au numéro 1.) Moi non plus! (Il descend vers la table.) Qu'est-ce que ça veut dire! Voilà un autre comble, par exemple! Se brouiller avec deux femmes du même coup, et par le téléphone. — Au diable l'inventeur et l'invention! Comment se fait-il! Ah! le carnet d'abonnement!... Il y a des *nota-bene*. (Lisant.) *Nota-bene!* « L'administration prévient messieurs les abonnés que son téléphone est le plus sensible des téléphones connus. (A part.) Je le vois bien... En cas de double ou de triple

abonnement à diverses compagnies, éviter de parler trop fort dans un téléphone, si l'on ne veut pas que les paroles soient entendues à l'aide des autres appareils. » — Mais c'est un espion permanent que ce machin-là. Je n'en veux plus!... Que de mal j'aurai demain à réparer tout cela par la poste! Enfin, provisoirement, n'y pensons plus .. A la besogne! Chapitre 2. Marco Polo pour qui le Céleste empire n'avait pas de secrets. (On entend tout à coup une musique jouant en sourdine *Guillaume Tell*; machinalement il suit le rhythme, il chante.)

O Mathilde !
Idoo-le de mon ââ-me!...

Qu'est-ce que je dis donc? (Il écoute assis, exaspéré.) Enfer et damnation! Encore cet instrument! (Il saisit le carnet et lit.) *Tous les soirs la compagnie des Téléphones-réunis offre à ses abonnés une demi-heure d'audition d'Opéra ou de Bouffes-Parisiens, suivant les jours!* Mercredi, jour d'Opéra... En voilà pour une demi-heure!... Ecoutez-moi Villaret! Ah! mademoiselle Daram! (L'autre téléphone joue à son tour.)

De madame Angot
Je suis la fille.

L'autre, à présent. Celui-là... (Il prend un autre carnet.) *Offre à ses abonnés les Folies-Dramatiques ou les Variétés, suivant les jours.* Ah! l'horrible cacophonie! Voulez-vous vous taire!... (On frappe.) Qui va là?

UNE VOIX, au dehors.

« Monsieur, c'est le chasseur du cercle... pour les vingt-cinq louis de M. Henri!... »

— Dites-lui qu'il aille au diable!

LA VOIX.

« Mais vous les lui avez promis... »

— Je suis à la campagne! je n'ai rien promis!

LA VOIX.

« Par le téléphone. »

— Précisément, mon téléphone parle tout seul!

(Au public.)

Et on va mettre ça dans les maisons!... Comme l'eau et le gaz, à tous les étages! Sublime, mais incommode. (On entend une sonnerie.) Jamais! jamais! (Il marche avec agitation.) Jamais! jamais! Demain matin je me désabonne!...

Il prend son chapeau et sort en agitant les bras.

FIN DU TÉLÉPHONE CHEZ SOI.

LE

FILS DE LA VEUVE

POÉSIE DRAMATIQUE

DE

M. CH. GILBERT-MARTIN

Dite par Mme Marie LAURENT

LE

FILS DE LA VEUVE

La maison est bâtie aux confins de la ville,
Presque dans la campagne; une maison tranquille
Et très modeste, au bout d'un chemin caillouteux.
La vigne folle étend ses longs bras sarmenteux
Autour de la fenêtre à persienne verte.
Le seuil est avenant. Par la porte entr'ouverte,
On voit l'intérieur qui fait plaisir aux yeux :
Des murs peints à la chaux; des meubles un peu vieux,
Mais dont la propreté trahit la ménagère;
Des pots de grès verni rangés sur l'étagère,
Un jambon au plancher, et, le long du dressoir,
La batterie en cuivre, où le soleil du soir
Fait flamber par moments des lueurs d'incendie;
La fontaine s'égoutte en sa vasque arrondie;
Puis, aux places d'honneur, s'étale quelque objet
De luxe peu coûteux : la pendule à sujet
Où l'on voit une infante embrassant un trouvère,
Les deux vases dorés sous leurs globes de verre,
Et six tableaux de choix où le naïf burin
A tracé les amours d'Estelle et Némorin.

C'est dans cette maison, encore toute pleine
De riants souvenirs, qu'habite Madeleine.

Mais, un jour, de son toit le bonheur s'exila :
La jeune femme est veuve, et l'homme n'est plus là.
L'homme est mort, à trente ans, foudroyé dans sa force,
Semblable au jeune chêne à la robuste écorce,
Qui, dans un ouragan, rompt et vole en éclat;
Mort en brave ouvrier, c'est-à-dire en soldat,
Car on tombe au travail comme au champ de bataille :
La balle fait le trou, le marteau fait l'entaille.

Quand on le rapporta là-bas sur un brancard,
Le front ensanglanté, livide, sans regard,
Madeleine pensa qu'elle devenait folle.
Quoi ! mort ! C'était donc vrai ! son homme, son idole,
Mort ainsi, tout d'un coup, de ce trépas hideux !
Non, c'était trop injuste ! Ils s'aimaient tant tous deux !
Ils s'étaient mariés au sortir de l'enfance.
Maintenant elle était sans appui, sans défense,
Sans amour, et son cœur, désormais triste et seul,
S'en allait avec lui dans le même linceul.

« Hélas ! aux jours heureux, qui bercent comme un songe. [1]
» Le désir dit : — toujours ! Le sort répond : — mensonge !
» Comme on évoque alors le beau temps dispersé !
» De quelle lèvre avide, au milieu du passé,
» L'on baise, ô souvenir, tes chères fleurs brisées !
» En suivant de l'espoir les routes pavoisées,
» On avait oublié que rien n'est éternel.
» Le bonheur que l'on a paraît tout naturel,
» Comme le jour qui luit, comme l'air qu'on respire;
» Il semble qu'à la vie entière il va suffire;
» On le remarque à peine, on croit qu'il vous est dû,
» Et pour le bien comprendre il faut l'avoir perdu.

1. Ces vingt vers sont supprimés à la récitation.
(*Note de l'Editeur.*)

» Mais alors, dans le deuil où le courage s'use,
» Comme on écoute en soi la voix qui vous accuse !
» Comme on s'en veut d'avoir foulé d'un pas distrait
» Le calme et doux chemin où l'âme s'ignorait !
» Ah ! si ce temps pouvait revenir, fût-ce une heure !
» Mais il s'est envolé pour jamais... Et l'on pleure,
» On sanglote à genoux sur la tombe des morts,
» Et le bonheur passé pèse comme un remords. »

Après les premiers mois d'un désespoir sauvage,
Madeleine, plus calme, accepta son veuvage.
Elle était simple et bonne, elle avait un cœur d'or;
Mais on est, à trente ans, faite pour plaire encor.
Le piquant s'alliait à sa mélancolie,
Et ses vêtements noirs la rendaient plus jolie.
De plus, on lui savait des vignes au soleil.
Tout cela mit bientôt les galants en éveil.

Mais tandis qu'à la vie elle semblait renaître,
Il était auprès d'elle un enfant, un doux être,
Ombre fidèle et triste attachée à ses pas,
Et qui, lui, dans ce deuil, ne se consolait pas.
A douze ans, quand l'oubli vient si vite à cet âge,
Il avait sous les yeux toujours, toujours l'image
De ce père chéri qui baignait dans son sang.
Avec des mots plaintifs il appelait l'absent :
— Père, ô père, entends-tu là-haut ma voix qui pleure?
Pourquoi m'as-tu quitté si longtemps avant l'heure?
A rester sans reproche ai-je pas réussi?
T'avais-je donc fâché pour t'en aller ainsi?

Et cet ange pensait, âme ardente et candide,
Qu'au monde il n'était rien pour combler un tel vide,

Mais quand, l'été d'après, s'acheva la moisson,
Il lui vint tout à coup je ne sais quel soupçon.
Sa mère avait des airs comme lorsqu'on se cache.
Autour d'elle rôdait un grand gars à moustache,
Riant haut, jurant fort, sur l'oreille coiffé,
Et qui passait pour être un pilier de café.

L'homme d'abord sut prendre une allure discrète.
Entre gens du pays, c'est tout simple, on s'arrête
Pour causer par hasard au coude du chemin,
On échange un bonsoir, un serrement de main,
Ou bien l'on fait ensemble un petit bout de route
En chassant par les prés le troupeau lent qui broute.
Cela se renouvelle ensuite chaque jour.
L'homme cessa bientôt d'y mettre aucun détour.
Madeleine, elle aussi, devenait familière,
Et, de son petit nom, elle l'appelait Pierre;
Si bien qu'en peu de temps, sans qu'elle en eût d'émoi,
Cet homme chez la veuve était comme chez soi.
Pourtant, quand elle sut qu'on jasait à la ronde,
Il lui fallut bien prendre un parti — pour le monde
Qui se mêlait de tout.

Un jour, elle appela
Son enfant à l'écart, en hésitant; et là :
— Etienne, lui dit-elle, on a remarqué comme
Tu grandis. Le temps vient où tu seras un homme.
Moi, je me sens déjà bien faible à te guider.
Il te faudrait, un père, un ami pour t'aider...
Pour remplacer... celui qu'une mort si cruelle...

Elle s'interrompit. Les yeux tout grands sur elle,
Pâle comme un fantôme et ne respirant plus,
Etienne dévorait ses mots irrésolus.

Et, pendant un silence, on eut vu cette femme
Rougir et se troubler sous ce regard de flamme.
— Achève ! dit l'enfant, dont la voix s'étranglait.
— Mon fils, écoute-moi, je t'ai donné mon lait,
J'ai veillé sur tes jours en bonne et tendre mère;
Mais ma vie, à la fin, me semble bien amère;
En voyant mon foyer désert, mon cœur se fend,
Et j'ai compris qu'il faut...
— Achève ! dit l'enfant.
— C'est Pierre. . tu sais bien, Pierre Aubry... de Toulouse.
Il est très honnête homme, et... c'est lui que j'épouse.

Etienne, foudroyé, tomba sur ses genoux.
— Oh ! non, ce n'est pas vrai, dit-il, d'un ton très doux;
Tu voulais éprouver si j'aimais bien mon père.
Il nous aimait tant, lui ! Tu te souviens, ô mère,
S'il était bon! Depuis qu'il dort sous une croix,
L'herbe de son tombeau n'a pas fleuri deux fois.
Non, non, je ne peux pas croire à cette menace;
J'étais fou d'écouter cela. Dis-moi, de grâce,
Que ce n'était qu'un jeu, ma mère, un jeu trompeur.
Vois, je ris maintenant. Mais tu m'as fait bien peur !

La mère s'éloigna sans dire une parole.

Alors l'enfant, cinglé par une douleur folle,
Se releva, terrible, en se tordant les bras :
— Non, quand je le tuerais, cela ne sera pas !

L'ombre du soir commence à répandre son voile.
Le ciel est morne et froid. Là-haut pas une étoile.
L'automne tristement s'enfonce dans l'hiver.
Le givre blanc s'accroche à l'arbre jadis vert.

Un vent aigre du nord fait craquer la bruyère.
Sur le bord du chemin par où doit venir Pierre,
L'enfant est immobile, à l'écoute. Il attend.
Il est là, comprimant son souffle haletant.
Sous son gilet, il tient, serré dans sa main droite,
Un outil de son père, à lame mince, étroite
Et solide. La veille, au milieu de la nuit,
Pendant que tout dormait, il est allé, sans bruit,
Derrière la maison l'aiguiser à la meule.
Il n'a plus désormais qu'une idée — une seule.

Un pas sur le gravier résonna sourdement.
Etienne tressaillit. L'horrible battement
De son cœur lui montra que l'heure était venue.
Devant lui s'avançait une ombre bien connue.
C'était Pierre. Il sifflait quelque refrain joyeux.
Etienne, défaillant presque, ferma les yeux,
En tirant à demi la pointe de sa lame.
Il voulut s'élancer. Mais jusqu'au fond de l'âme
Un grand froid l'envahit et lui retint le bras.
Il resta là, cloué, ne pouvant faire un pas,
Pleurant de lâcheté, d'impuissance et de rage.
Hélas! il avait trop compté sur son courage :
Il n'avait pas l'étoffe à faire un meurtrier.
Le pauvre enfant songeait maintenant à prier.
Un fol espoir lui vint qu'à ce moment suprême,
Cet homme aurait pitié, renoncerait lui-même,
Et que peut-être, au fond, il n'était pas méchant.

Pierre alors l'aperçut tout à coup, en marchant :
— Tiens! te voilà, petit! Que fais-tu sur la route?
Ta mère est au logis à m'attendre, sans doute?
— Monsieur Pierre, c'est moi... Vous voudrez m'excuser...
Ainsi... Vous songez donc toujours à l'épouser?

Pierre toisa l'enfant par-dessus son épaule :
— Tu demandes, je crois, des comptes, petit drôle?
L'ami, je n'en rends pas, et fais ce que je veux.
Regardez-moi de quoi se mêle ce morveux!
— Monsieur Pierre, arrêtez, un mot, un seul encore!
Voyez-vous, c'est ma mère ; et moi, je vous implore.
Laissez-la moi ; soyez bon, soyez généreux.
Oh! je vous bénirai ; je serai bien heureux!
Qu'est-ce que ça vous fait! Vous en prendrez une autre.
Pierre se mit à rire. — Ah! ah! le bon apôtre!
Dit-il, en avançant d'un pas dans le chemin.
Mais l'enfant, s'accrochant à l'homme de la main
Qui restait libre, fou, terrible dans la lutte,
Tourmenté du désir de tuer cette brute,
Criait : — Vous n'irez pas! Je vous le défends, moi!
Pierre ne riait plus. Il sentait de l'émoi,
Tant l'attaque fut prompte et l'étreinte hardie.
— Ah çà! crapaud, vas-tu finir ta comédie?
Et de ses bras raidis se faisant un levier,
Brusquement, il jeta l'enfant sur le gravier.
Puis, sans tourner la tête, avec un geste sombre,
Il poursuivit sa route et disparut dans l'ombre.

Etienne était tombé sans pousser un seul cri.
Il resta sur le sol. Dans son flanc tout meurtri
Son arme, qu'il cachait en soutenant la lutte,
Venait de s'enfoncer sous le poids de sa chute.
Après un long soupir, il entr'ouvrit les yeux.
— Ah! dit-il faiblement, il m'a tué : tant mieux!
L'agonie étreignit sa gorge dans un râle.
Mais un éclair brilla sur cette face pâle.
— O mon Dieu, quel bonheur! cria-t-il, éperdu,
Puisque je vais mourir, cela m'était bien dû.
Cette chose sans nom n'est plus qu'une chimère ;
Tout est fini ; mon sang est entre eux deux. Ma mère

Ne peut pas épouser cet homme maintenant! —
Et le petit martyr devint tout rayonnant.

Pierre, pendant ce temps, auprès de sa future,
Encore un peu troublé, riait de l'aventure,
Disant : — A-t-on jamais vu pareil polisson!
C'est moi qui désormais lui ferai la leçon.

Dans un fleuve de sang, l'enfant respire encore.
Il lui reste un devoir. Tant que sa mère ignore
Le nom du meurtrier, il ne peut pas mourir.
Il ne faut pas qu'au jour, on aille découvrir
Son cadavre froidi sur le bord de la route,
Et qu'on dise : il est mort d'un accident, sans doute.
Il fait à son courage un sombre appel. Il veut
Se soulever de terre. Il retombe. — Il ne peut!
Oh! quel regard il jette au ciel! Que d'amertume!
Il cherche à voir le toit paternel dans la brume.
— Irai-je jusque-là? Comme c'est loin chez nous!
Il s'aide avec ses mains, il se traîne à genoux,
S'arrêtant épuisé, recommençant encore.
A chaque effort qu'il fait, son front se décolore.
Une faible lueur tremblote dans la nuit :
C'est là qu'est la maison. On dirait qu'elle fuit
A mesure qu'il va pour se rapprocher d'elle.
Ah! cette route noire, elle est donc éternelle!
Il ne peut plus. Assez! C'est la fin cette fois!
La mort pèse déjà sur lui de tout son poids.
O mon Dieu, par pitié! La maison se dessine
Plus nette maintenant; elle est presque voisine.
Il ne sera pas dit qu'il aura déserté
La vie, à ce moment qu'il a tant convoité!
Il n'est plus qu'à vingt pas du seuil. Il voit la treille.
Le gros rire de Pierre arrive à son oreille,

Ah! ce rire!... Son sang reflue au cœur et bout.
Il est sûr maintenant de vivre jusqu'au bout!
Il avance. Il s'accroche à la porte. Il la pousse.
Il entre. Et, d'une lèvre où jaillit une mousse
Sanglante, avec des yeux voilés par le trépas :
— Mère, je meurs, — c'est lui — lui! — ne l'épouse pas!

FIN DU FILS DE LA VEUVE

LA
LAMPE MERVEILLEUSE

MONOLOGUE INTERROMPU

PAR

M. JULES DE MARTHOLD

PERSONNAGE

LUI..... M. DE FÉRAUDY.

LA

LAMPE MERVEILLEUSE

A mon ami Maurice de Féraudy, de la Comédie-Française.

Un salon. — A gauche, table avec ce qu'il faut pour écrire.

LUI, **entrant.**

Oui! oui! oui! j'ai compris! — Hélas...! je n'ai que trop compris! — Ainsi, voilà ma situation: Deux lettres à écrire, toutes deux également contraires à mes sentiments... et... à *mon* sentiment. — Ah! vil intérêt! sottes conventions! Ah! fortune maudite! richesses... misérables qui, loin de me laisser la liberté de mes actes, m'enchaînez cruellement, au contraire! — C'est vrai, je préférerais être pauvre, être un malheureux, pâtre dans la montagne ou manœuvre à la ville, mais du moins maître de moi! maître de mon amour et maître de mon cœur! — — Mais à quoi bon tant de paroles! Je suis pris — comme dans un engrenage — par... par... par les convenances sociales, cette fiction plus forte que tout! Au diable soient mes titres de noblesse... et mes titres de rentes! je ne puis... et c'est mathémati-

que, implacablement mathématique je ne puis épouser celle... — Ah! celle que j'adore! — Elle n'est pas de mon rang, elle n'est pas de ma caste, je ne dois! Et c'est au nom de mon passé, c'est au nom de mon avenir qu'il m'est interdit de jouir de mon présent; c'est en raison d'aïeux qui ne m'ont pas connu et de petits-neveux que je ne connaîtrai jamais, c'est pour ceux qui ne sont plus et pour ceux qui ne sont point encore qu'il me faut sacrifier le bonheur de toute une existence — que dis-je! qu'il faut sacrifier la vie de trois personnes, pour ne pas dire quatre. — Car enfin, raisonnons: Celle que j'aime... et moi, ça fait deux; celle... que je vais épouser et, s'il vous plaît, celui qui eût pu l'épouser à ma place et l'aimer, lui, car elle est charmante, ça fait quatre! — Elle est charmante, oui, tant qu'on voudra, seulement je ne l'aime pas et, qui plus est, j'en aime une autre. — Ainsi donc, mon garçon, tu vas prendre la plume et me faire le plaisir, pour obéir au vœu de toute ta famille: 1° d'écrire une première lettre par laquelle tu devras faire entendre qu'un homme comme toi ne saurait s'engager dans une union..., dans une alliance... enfin, enfin, le plus délicatement du monde, briser le cœur de la plus pure enfant, de la plus adorable jeune fille qu'on puisse rêver, 2° d'écrire une seconde lettre par laquelle tu devras faire entendre qu'un homme comme toi ne saurait s'engager dans une union, dans une alliance... enfin, enfin, le plus délicatement du monde, après avoir fait entendre à la première que tu ne l'aimes pas, ce qui est faux, faire entendre à la seconde que tu l'adores, ce qui est également faux. — Après quoi, ayant fait à jamais ton malheur, peut-être, et peut-être aussi le malheur de ces deux jeunes femmes, tu pourras t'aller coucher et te reposer content de ton ouvrage, fier à bon droit d'un exploit aussi héroïquement chevaleresque. — J'en rougis! (S'asseyant à la table.) Enfin! essayons! — Voyons, voyons, voyons... Nous... disons... Que disons-nous? — Comment dit-on... ces choses-là... ? — Pardieu! Rompre avec... qui l'on n'aime pas, rien de plus simple, c'est un

jeu, c'est charmant, mais... Ce n'est point ici le cas ! — Trempons la plume dans l'encre, cela fera venir les idées... Pauvre bon encrier, pauvre brave plume... Ah ! c'est la première fois que vous allez mentir et... pour vos débuts dans cet aimable genre d'exercice vous allez mentir deux fois ! Deux fois, oui ! — Et toi, chère lampe... (S'apercevant qu'il n'a pas de lampe, interloqué.) Chè... chè... chère... (A part, tout bas furieux.) Comment ? Ils ont oublié la lampe !... (Reprenant, troublé sans trop savoir ce qu'il dit.) Et toi, chè... chère... (Désolé, bas.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! — Voyons, voyons, voyons !... (Il se lève, de plus en plus troublé.) Les idiots ! Oublier la lampe... La... la lampe !... Voyons, trouvons... un moyen, un... un moyen... La lampe... la lampe... C'est que, non, elle est indispensable... indispensable... Ah ! (Il va à la porte qu'il ouvre et d'une voix sourde, étranglée, comme s'adressant au dehors.) Psst ! psst ! — Eh ! eh ! — Vous êtes fous, ma lampe... Eh bien ! la lampe parbleu ! La pièce roule là-dessus, et on l'oublie. — Allons ! Vivement ! vivement ! Allez, allez, j'attends, moi, pendant ce temps-là... et le public n'y comprend rien, et va se fâcher... (Il redescend.) Quelle situation ! (A part.) Improvisons ! (Jouant.) Ces deux lettres... C'est mon cœur que je vais briser ! C'est le bonheur de deux existences qu'il s'agit de sacrifier ! Que dis-je, c'est la vie de trois personnes, pour ne pas dire quatre, car enfin, raisonnons : Celle que j'aime... (S'arrêtant.) Mais j'ai déjà dit ça... Oh ! mon Dieu ! je perds la tête, moi ! Je deviens fou ! fou ! fou ! (Il tombe assis, anéanti, puis machinalement.) Ah ! cruelle situation ! Avoir deux lampes à écrire et pas de lettres, pas de... non... avoir deux lettres à écrire et... et pas de lampe ! Oui, c'est, c'est l'amour. (A part.) Ah ! l'amour, très bien. Ça peut toujours servir !... (Jouant.) C'est l'amour... je n'y ai plus pensé... Je me suis fié au metteur en scène (Se reprenant.) je... je... à mes valets... à... à Joseph, mon domestique et il a oublié... Il a oublié, l'animal ! et... je n'ai pas de lampe... (A part.) C'est idiot, ce que je dis là. Mais... je l'aime après tout et il

va me l'apporter et... et aussitôt que je l'aurai, je... j'écrirai mes deux lettres... Oui, je... je me ferai un véritable plaisir de... Je reprendrai de l'endroit où j'en étais et... et mes lettres partiront tout de même... Ce sera le malheur de ma vie, ces deux lettres... et cette lampe, surtout, cette lampe... qui n'arrive pas... qui s'entête..., qui rate son entrée !... Ah ! le rôle ridicule ! grotesque ! Oh ! Vatel ! si j'avais ton épée !... — Ah ! (Il s'élance à la porte.) La voilà ! C'est elle ! Vous me paierez cela, vous autres ! (Il prend une lampe qu'on lui donne.) La voilà ! (Soulagé, la posant sur la table.) Sauvé ! merci, mon Dieu ! (Un temps où il paraît se remettre.) Continuons... Oui... reprenons... Où... où... où en étais-je ? (Bas.) Sapristi, je ne sais plus du tout. Ça m... J'ai tout oublié..! tout, je... Oh ! comme je patauge, mon Dieu ! (Avec un éclair.) Ah ! oui ! Pour vos débuts dans ce genre d'exercice, vous allez mentir deux fois ! (A lui) deux fois !... Après... ? — Deux fois, oui ! (Furieux, à lui.) Deux fois, deux fois, deux fois, mais ça fait six fois, huit fois... dix fois ! Oh...!! — (Eclair.) Ah !... Et toi, chère lampe, compagne silencieuse et fidèle, toi dont la franche lumière fut toujours également loyale et n'éclaira jamais que des actes loyaux, tu vas... (Cri involontaire.) Ah ! mon Dieu ! mais ça n'est pas ma lampe ! C'est... (Rageant.) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! — C'est... la... la première lampe venue... ce n'est pas ma lampe. (Prenant un parti héroïque et désespéré.) Ah... ! ma foi ! tant pis ! (Se levant, au public.) Mesdames... Eu... mesdames... Eu... mesdames... et messieurs... — Ouf ! — Ce qui m'arrive... Au reste, vous vous en êtes déjà bien aperçu et vous avez fait preuve d'une... patience... d'une mansuétude... dont, je ne sais... vraiment... comment... vous témoigner... Enfin, voici le fait... C'est très simple comme toutes les choses graves... et très compliqué, cependant, comme toutes les choses simples... je... — Oh ! vraiment, je vous demande cent et cent fois pardon... je suis troublé, je... je vous demande bien pardon.., Voici : Je devais avoir l'honneur de représenter devant vous un... un monologue... un mono-

logue, intitulé *la Lampe merveilleuse*. Comme... comme vous l'a appris le... programme. Et vous avez vu que j'avais commencé... par le commencement... non, je veux dire... en exposant le sujet du petit... du petit drame, de... de la petite comédie. — Il s'agissait de... (Rire forcé.) de deux lettres à écrire..., vous devez le savoir aussi... mieux que moi, car je l'ai assez répété... Arrivé au passage... où j'avais à interpeller poétiquement ma lampe, vous avez pu remarquer que... que je n'avais pas de lampe. — Alors, je me suis troublé. Oh! visiblement! et je suis allé la demander dans la coulisse. — Vous avez vu tout cela. — Or on vient bien de m'en apporter une mais... et c'est ici où force m'est de vous donner ces explications, cette lampe... est une lampe ordinaire, une lampe qui va très bien, une lampe comme vous et moi... je veux dire, une lampe qui va comme vont les vôtres... Et ce n'est pas du tout la lampe qu'il me fallait. Il me fallait une lampe spéciale, une lampe faite exprès pour jouer cette petite pièce, une lampe à truc... devant imiter une lampe qui irait très mal, charbonnant, filant, s'éteignant presque à certains moments pour repartir tout à coup et éclairer très bien jusqu'à ce qu'elle retombe pour remonter de nouveau, et ainsi de suite. — Pourquoi ce mécanisme, me direz-vous? Je vais essayer de vous l'expliquer et.., autant que je le pourrai, vous faire entrer dans l'idée de l'auteur... — L'auteur! Quel bonheur pour lui... et pour moi qu'il ait été empêché de venir ce soir! Vous, mesdames et messieurs, vous êtes indulgents, mais lui, s'il avait été là... Seigneur Dieu! quelle fureur! Voir rater ainsi sa pièce... — Et c'est vraiment dommage, car l'idée en était tout à fait gentille... (Il va prendre la lampe.) La lampe que je devais avoir — la lampe à truc — est organisée de façon à avoir des rats, comme on dit, mais à n'en avoir que quand il faut qu'elle les ait, ces rats étant chargés d'accompagner le texte, c'est-à-dire les divers sentiments de l'âme qu'il exprime. Toute l'idée était là. — J'avais deux lettres à écrire... Oui, ça... c'est convenu...

Eh bien! quand je me mettais à écrire celle où je rompais avec la femme aimée, subitement, la lampe baissait, (Il la baisse.) baissait, baissait, baissait. — Seulement elle baissait toute seule. — J'abandonnais mon épître, elle reprenait un peu de vie... Après plusieurs répétitions de ce jeu... de féerie, en somme, l'idée, à la fin, me venait de n'en faire qu'à ma guise et de n'écouter que mon cœur, c'est-à-dire de rompre avec le mariage de convenance pour conclure le mariage d'amour... Je me révoltais! j'envoyais tout promener! et j'avais des élans superbes, à ce qu'il paraît; oui, des élans de colère, de générosité et de passion... dont l'auteur — ce pauvre auteur! — avait lui-même été ravi, enchanté, transporté! Et... un auteur satisfait, en voilà un oiseau rare! — Alors, à ce moment-là, la lampe montait, (Il la monte.) montait, montait, montait! — seulement elle montait toute seule! comme folle de joie après avoir été triste (Il l'éteint en voulant la baisser.) à en mourir! Allons! bien! j'ai éteint celle-ci, maintenant. (Il la pose.) En sorte que la lampe en question était comme une sorte de flambeau de l'amour me dictant ma conduite. — Malheureusement, cette lampe, je le vois bien maintenant, a été oubliée — et il m'est absolument impossible de vous jouer le monologue sans elle, comme vous pouvez le comprendre... — Voilà ce que c'est que les pièces où l'accessoire a le principal rôle. L'auteur s'évertue à écrire des choses charmantes; l'interprète fait tout ce qu'il peut pour entrer dans l'esprit du rôle, et crac! si l'accessoire vient à manquer, tout est flambé! Ça ne m'arrivera plus... Et, mesdames, messieurs, encore une fois, il me reste à réclamer encore toute, toute votre indulgence pour ce monologue interrompu... faute de la lampe merveilleuse. — Mesdames, messieurs...

Il sort confus.

FIN DE LA LAMPE MERVEILLEUSE.

LES SOUHAITS

COMÉDIE EN UN ACTE

TIRÉE DU CONTE DE FÉES

PAR

M. EUGÈNE VERCONSIN

Représentée au Vaudeville, le 29 janvier 1875

PERSONNAGES

PIERRE, villageois..... M. SAINT-GERMAIN.
JACQUELINE, sa femme.... Mlle LAMARE.

La scène se passe à la campagne, chez Pierre.

LES SOUHAITS

Chambre de paysan. — Lit au fond d'une alcôve. — Balai, table, chaises rustiques, horloge à poids, un balcon dans le coin. — Un miroir accroché au fond de la chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUELINE, seule; elle balaie.

Huit heures. Pierre, m' n homme, va revenir des champs; préparons le souper. (Elle replace le balai dans le coin à droite, tire du bahut deux assiettes, deux verres, deux fourchettes, deux couteaux, un plat de fèves, un pain de seigle, un pot de vin, et parle à mesure qu'elle place le tout sur la table.) Les assiettes, les verres, la piquette, un plat de fèves, et puis la miche... et puis... et puis c'est tout. Pierre trouvera que l' souper est maigre, parce qu'il est porté sur sa bouche, mon p'tit homme. (Riant.) Il est porté sur tant de choses, c' diable de Pierre... J'ai beau chercher, n'y a pas seulement l' plus p'tit morceau d' lard... L' boucher de la place brûlait pourtant un bel habillé d' soie, à c' matin, et j'aurais ben acheté une aune de boudin... mais n' fallait pas y songer... (Se fouillant) n' l' fallait pas...

Elle fredonne, en mettant le couvert et tournant le dos à la porte d'entrée. — Pierre entre, sans être vu par elle.

SCÈNE II

JACQUELINE, PIERRE, entrant.

PIERRE.

Jacqueline... ma p'tite Jacquelinette... Alle ne m'entend pas. (Riant.) J' vas y faire une farce. (Il ôte ses sabots, s'avance doucement et vient la prendre par derrière, en lui mettant la main sur les yeux.) Qui qu'est là?

JACQUELINE, se débattant.

Dieu! que c'est bête, d' faire des peurs comme ça aux gens.

PIERRE.

Qui qu'est là? (A part.) J' m'amuse-t-i!

JACQUELINE.

C'est-i vous, monsieur Casimir?

PIERRE, la lâchant et comme attérré.

Monsieur Casimir!

JACQUELINE.

Tiens! c'est mon homme!

PIERRE.

Et d'où vient qu' tu dis que c'est monsieur Casimir puisque c'est moi?

JACQUELINE.

Je n' pouvais pas savoir, puisque tu m' bouchais les yeux.

PIERRE.

Monsieur Casimir t' bouche donc les yeux aussi?

JACQUELINE.

Queuquefois; histoire d' batifoler... entre voisins...

PIERRE.

Ah!... (A part.) Moi qui voulais m'amuser, v'là que je ne m'amuse plus.

JACQUELINE, mettant toujours le couvert.

Eh ben! qu'est-ce que t'as, à rester là comme une souche?

PIERRE, sombre.

J'ai rien.

JACQUELINE.

Alors, viens souper.

PIERRE.

Eh ben si, là, j'ai queuque chose.

JACQUELINE.

Conte-moi ça, mon Pierre.

PIERRE.

J'ai que j'aurais voulu que t'aurais cru qu' c'était moi qui batifolais avec toi et que tu n' l'as pas cru.

JACQUELINE.

Dam! tu batifoles si souvent avec moi, à c'te heure.

PIERRE..

Qu' tu rattrapes avec monsieur Casimir, pas vrai?

JACQUELINE.

T'es donc bête!

PIERRE.

Je n' sais pas au juste c' que j' suis. Mais c' que j' sais ben, c'est qu' j'aime pas que c' monsieur Casimir, i batifole

avec toi. Ces domestiques d' gens riches, ça n'a pas grand'-besogne, ça passe leu temps à faire la cour aux femmes.

JACQUELINE.

Va! i peut bien m'en conter d'ici à Pâques...

PIERRE.

I t'en conte donc?

JACQUELINE.

Mais non, j' dis : Il peut ben m'en conter. J' dis pas qu'i m'en conte... Est-ce qu'i n' sait pas que j'aime mon homme?

PIERRE.

Dis encore ça, pour voir.

JACQUELINE.

I sait ben qu' j'aime mon p'tit Pierre.

PIERRE.

R' dis-le encore mieux qu' ça.

Il tend sa joue. Jacqueline l'embrasse.

JACQUELINE.

C'est-i comme ça? (L'embrassant de nouveau.) Et puis comme ça?

PIERRE.

Ça fait du bien... A mon tour. (Il embrasse sa femme.) Ah! ça fait du bien... V'là que j' me r'amuse, moi.

JACQUELINE.

Vilain jaloux!

Ils s'attablent.

PIERRE.

T'es ben jalouse aussi queuqu' fois, toi. Quand j' jouons, l' dimanche, à la main chaude, avec les voisins et les voisines.

JACQUELINE.

Pardine! tu veux toujours l'être pour mettre ta tête sur les genoux des femmes.

PIERRE, riant.

T'es donc bête!

JACQUELINE.

Et quand c'est la femme à Mathurin qui l'est, c'est toujours ton tour d' frapper dans sa main. Et queu coups!... l'autre jour, alle en avait les larmes aux yeux. Pour donner des coups comme ça, faut avoir une fière amitié pour les personnes.

PIERRE.

T'es donc bête!

JACQUELINE.

Pas si bête qu' ça, peut-être.

PIERRE.

Allons, p'tite femme, n' nous asticotons plus. J' te promets de n' plus frapper dans la main d' la Mathurine; tu m' promets que monsieur Casimir n' te bouchera plus les yeux.

JACQUELINE.

C'est dit.

PIERRE.

C'est-i dit?

JACQUELINE.

C'est dit.

PIERRE.

Topons !

JACQUELINE.

Topons.

Ils se frappent dans la main.

PIERRE.

Et soupons à c't' heure, car je crève d' faim.

JACQUELINE.

Ah! tant pis, notre homme, car n'y a que des fèves.

PIERRE.

J'ai pourtant vu flamber un beau porc, à c' matin.

JACQUELINE.

J' l'ai vu aussi.

PIERRE.

Tu l'as vu aussi... Alle l'a vu aussi.

JACQUELINE.

Pardine. Mais t'as trop dépensé d'argent à la fête d' notre endroit.

PIERRE.

C'est ben toi qu'as acheté tant d' rubans, d' mouchoirs, et d' colichets, que j' sommes quasi ruinés.

JACQUELINE.

T'as tiré à la loterie pour plus de trente sous.

PIERRE.

Ça c'est vrai; j' suis hasardeux, moi. Mais j'ai gagné un beau couteau. (Il tire un couteau de sa poche.) Regarde.

JACQUELINE.

La belle avance, quand on n'a rien à couper avec.

PIERRE.

Ça, c'est encore vrai. Ah! les gens riches sont-i heureux!

JACQUELINE.

Ils ont tout ce qu'i voulont; ils achetont du boudin tous les jours, si c'est leur idée.

PIERRE.

Tant plus qu'i dépensent et tant plus qu'i-z-en ont.

JACQUELINE.

On dirait quasiment qu' leu bonne fée leu ramène par la porte l'argent qu'i jetont par la fenêtre... Ah! je voudrais t' être encore au temps des fées! On n'avait qu'à parler dans ce temps-là, et crac, i vous arrivait une belle dame par la cheminée, par la fenêtre, par l' trou d' la serrure, qui vous baillait tout ce qu'on li demandait.

PIERRE, riant.

Va-t'en voir s'ils vienment!

JACQUELINE.

Faut pas rire de ces choses-là, Pierre; ça porte malheur.

PIERRE.

C'est-i supertilieux, les femmes!

JACQUELINE.

Supertilieux! Tu n' crois donc pas aux fées, toi?

PIERRE.

Quand on a reçu queuqu' inducation, on sait qu'i n'y a pas plus de fées que d' loups-garous.

JACQUELINE.

Pierre!

PIERRE.

Y en a eu. Il est ben certain qu'y en a eu; mais n'y en a plus. Paraîtrait même que c'est à la Grande Révolution que l' Gouvernement les a supprimées.

PIERRE.

Quelle aventure!

JACQUELINE.

Tu vois ben qu'y a encore des bonnes fées qui veulent du bien au pauvre monde.

PIERRE.

J'ai ben envie d' souhaiter tout d' suite queuque chose, pour voir si alle ne s'est pas moquée d' nous.

JACQUELINE.

Méfie-toi, et n' va pas perdre un de nos souhaits à queuqu' sottise.

PIERRE.

Hein?

JACQUELINE.

Laisse-moi plutôt réfléchir aux trois choses les plus préférables que je vas demander à la fée.

PIERRE.

Minute. C'est moi qu' ça regarde.

JACQUELINE.

C'est moi.

PIERRE.

C'est moi, puisque de nous deux, c'est moi qu'est l'homme.

JACQUELINE.

Quoi qu' ça fait qu'tu sois l'homme?

PIERRE.

Ça fait que ça fait tout, puisque c'est l'homme qu' est l' maître.

JACQUELINE.

Des bêtises... La fée est venue... pour récompenser... ma foi naïve, qu'elle a dit. Par ainsi, c'est à moi...

PIERRE.

Alle veut... confondre ma science... qu'alle a dit. Ça étant, c'est à moi...

JACQUELINE.

J' te dis qu' non.

PIERRE.

J' te dis qu' si.

JACQUELINE.

J' te dis qu' non.

PIERRE, se fâchant.

Dame Jacqueline !

JACQUELINE.

Maître Pierre !

PIERRE.

N' m'agace, pas ou sinon...

Il enlève le manche du balai.

JACQUELINE.

Seigneur mon Dieu ! V' là qu'i veut m' battre. J' suis t'i malheureuse...

Elle pleure dans son tablier.

PIERRE, adouci.

Voyons, Jacqueline.

JACQUELINE.

Hi ! hi ! hi ! Etre battue par son homme, après six mois d' ménage.

PIERRE.

D'abord, y a sept mois que nous sons mariés, et pis j' t'ai point seulement touchée.

JACQUELINE.

S'en est fallu d' si peu.

PIERRE.

S'en est fallu d' tout. T'aurais vu si je t'avais touchée!

JACQUELINE.

Hi ! hi ! hi !

PIERRE.

Voyons, ma Jacqueline, n' pleure donc pas, puisque je n' te battrai point.

JACQUELINE, avec un gros soupir et cachant encore sa tête.

Tu dis ça.

PIERRE.

Veux-tu que j' te donne l' balai?

JACQUELINE.

Battre une gentille femme comme moi !... (Le visage toujours caché, et cherchant le balai avec la main.) Où qu'est l' balai?

PIERRE.

Le v' là. (Elle va mettre le balai dans le bahut et rit.) Tu ris, bonne pièce. Allons, fons la paix et réfléchissons ensemble, et de bonne amitié, aux trois choses que j'allons demander à madame la fée... D'abord, moi, je souhaiterais...

JACQUELINE.

Prends garde.

PIERRE.

Je n' souhaite pas encore. Je dis seulement que quand je serons décidés... à nous décider, j'ai envie de demander une belle ferme comme celle de Jean Remy.

JCAQUELINE.

Pour rester paysan comme devant. T'es donc simple, mon Pierre! C'est pas une ferme qu'i faut souhaiter, mais un beau château où nous nous établirons tout de suite les seigneurs du pays.

PIERRE.

De manière que j' n'irai plus jouer aux boules avec Jean Remy, ni Margalé, ni Nadaud, ni...

JACQUELINE.

Mais tu passeras ton temps avec les bourgeois du pays.

PIERRE.

Ah ! oui !

JACQUELINE.

T'aimerais donc pas mieux ça?

PIERRE.

J'aimerais mieux ça et j'aimerais pas mieux ça. J'aimerais mieux ça, parce que ça m' fera plaisir d'aller d' pair avec les plus huppés de not' endroit, — on a sa gloriole. — Mais j'aimerais pas mieux ça, parce que j'aurais peur d' m'embêter avec tous ces beaux messieurs. I' n' jouent guère aux boules, ces gens-là, et i causent d'un tas de choses où je n' vois goutte.

JACQUELINE.

Tu t'y feras.

PIERRE.

Savoir?

JACQUELINE.

Moi, je m' ferais ben vite au beau parler et aux belles manières de leu femmes, tiens : (Elle marche en jouant de la hanche et en s'éventant avec une assiette.) — « Bonjour, chère

baronne, — » « — bonjour, chère comtesse, — » — « comment qui vous êtes à ce matin, chère baronne? » — « Ne m'en parlez point, chère comtesse, j'ai eu mes nerfs toute la semaine dernière. » — « Pauvre baronne ! » — « Chère comtesse ! » (Cessant de jouer.) C'est-i ça?

PIERRE.

Pour ça, c'est ça ! Les femmes, c'est des vrais singes, quoi ! Mais, pour en revenir à nos moutons, comme on dit, une chose qu' nous tomberons d'accord tous les deux pour demander à la fée, ça sera de n' jamais être malades.

JACQUELINE.

Et de rester toujours jeunes.

PIERRE.

Et de n' jamais mourir.

JACQUELINE.

Et d'être belle comme...

PIERRE.

Oh ! là, not' femme, v' là déjà plus de choses que nous n'avons droit d'en demander.

JACQUELINE.

C'est pourtant vrai : c'est pas assez d' trois souhaits. C'est une demi-douzaine que la fée aurait dû nous accorder.

PIERRE.

Tu peux ben mettre la douzaine. L'appétit vient en mangeant. Alle a été chiche, madame la fée.

JACQUELINE.

Plus bas... Si alle nous entendait.

PIERRE,

C'est juste (Très bas.) Alle a été chiche, madame la fée.

JACQUELINE, de même.

Alle l'a été. (Comme entendant un bruit subit.) Qui qu'est là?

PIERRE, sautant de peur.

Quoi qu'y a?

JACQUELINE, regardant sous la table.

J'avais cru entendre queuqu'un; mais non, c'est personne.

PIERRE.

T'es ben sûre? (Très haut.) C'est égal, c'est une bien bonne fée que c'te fée-là, d' nous avoir accordé trois choses.

JACQUELINE, très haut.

C'est énorme trois choses, et nous serions des ingrats d'en demander davantage. (Plus bas.) Dis donc, Pierre, si nous veillions toute la nuit pour avoir l' temps d' réfléchir?

PIERRE.

Toute la nuit! Diable! moi qui, ma besogne faite, aime tant à dormir.

JACQUELINE.

On sait ben qu' t'aimes à dormir, not' homme.

PIERRE, souriant.

Ma besogne faite, s'entend, not' femme.

JACQUELINE.

Pour une fois, t'en mouriras pas.

PIERRE.

Achevons donc d' souper, c' qui ne sera point malaisé. (Il montre le plat de fèves vide.) Regarde.

JACQUELINE.

Oui, mais demain, queu festin!

PIERRE.

Vois donc, en attendant, si tu n' trouves pas queuqu' rogaton dans l' bahut...

JACQUELINE.

Ça m' surprendrait, mais je vas toujours chercher. (Elle ouvre le bahut.) J' voudrais seulement trouver un beau morceau de boudin du bel habillé de soie qu'on brûlait à c' matin... (Jetant un cri.) Miséricorde !

PIERRE.

Qu'est-ce que t'as encore ?

JACQUELINE, tirant un plat de boudin du bahut et le montrant à Pierre.

Pierre ! v' là l' boudin demandé.

PIERRE.

Le boudin !

JACQUELINE.

Même qu'il est tout cuit et qu'i fume encore.

PIERRE.

C'est pourtant vrai.

JACQUELINE.

Ben sûr, c'est la fée qui nous l'envoie.

PIERRE.

La fée !... la fée... (Se souvenant.) Mais peste soit d'toi et d' ton boudin ! S'en aller gaspiller un de nos trois souhaits pour avoir un méchant morceau de boudin.

JACQUELINE.

Est-ce que j' savais, moi? J'ai demandé ça sans seulement y penser.

PIERRE, la contrefaisant.

« J'ai demandé ça sans seulement y penser ». C'est pardié ben l' gros tort que t'as eu. Mais v' là les femmes, toutes têtes d' linottes !

JACQUELINE.

Ne m' bougonne point, mon Pierre. J' suis déjà assez chagrine.

PIERRE.

Non, mais voyez un peu : j' n'avons que trois choses à demander dans l'université du monde, et c'te bête-là s'en va demander un boudin.

JACQUELINE, désolée.

Pierre !

PIERRE.

Eh ! fiche-moi la paix, toi et ton boudin. J' donnerais queuque chose pour qu'i sautît au nez.

Elle s'éloigne en tournant le dos au public et met son boudin *.

JACQUELINE.

Mauvais !... Seigneur, mon Dieu ! Qu'est que j'ai là? Mais vois donc c' que t'as fait !

PIERRE.

En v' là ben d'une autre !

JACQUELINE.

C'est que je n' peux plus l'ôter. J'ai beau tirer d' sus.

PIERRE.

Attends un peu.

Il veut le lui couper avec son couteau.

JACQUELINE, jetant des cris.

Oh ! là, là !... Oh ! là là !... tu me fais mal.

* Un étui de soie brune rempli de coton et le boudin est fait. Pour le fixer au nez, il suffit d'y adapter d'avance une petite pince qu'on accroche à la cloison nasale ou simplement un peu de cire.

PIERRE.

Pas possible !

JACQUELINE.

C'est comme si tu m' coupais mon vrai nez.

PIERRE.

Quoi que c'est que c'te manigance-là ?

JACQUELINE pleurant.

Y a pas de manigance. Y a que t'as demandé que l' boudin m' sautît au nez, et qu'i m'a sauti, et que me v'là défigurée pour l' restant de mes jours, si j' n' me dépêche pas de demander à la fée qu'alle m'ôte c'te horreur-là.

PIERRE.

Eh ben, c'est ça ! Demande-z-y tout d' suite... Alle ne doit pas être loin... (Frappé d'une idée.) Ah ! mais non...

JACQUELINE.

Tu dis ?...

PIERRE.

Garde-t'en ben. Si tu demandes encore queuque chose, c'est fini d' nos trois souhaits, et nous r' devenons Grosjean comme devant.

JACQUELINE.

Veux-tu donc que j' reste avec un boudin au milieu du visage, pour que tous les gens du pays s' moquent d' moi... Ah ! mais non... Je vas ben vite...

PIERRE.

Arrête, malheureuse !

JACQUELINE.

Non, dà...

PIERRE.

Ecoute donc, voyons : je vas demander à la fée des milliards d' millions, et, quand nous serons riches comme i

n'est pas possible, je te ferai faire un étui en argent pour cacher ton boudin.

JACQUELINE.

Ben obligée!

PIERRE.

J'te le ferai faire en or, là; es-tu contente?

JACQUELINE.

N'y a étui d'or ni d'argent qui tienne, j'aime mieux mon nez au naturel, et je vas...

PIERRE, violemment.

Ecoute donc jusqu'au bout: quand je serons les premiers du pays, rapport à nos richesses, je ferons venir la mode d' pendeloques pareilles à la tienne au bout du nez des femmes. Alles en portent bien à leurs oreilles, pourquoi qu'elles n'en porteraient pas à leurs narines?

JACQUELINE.

Compte là-dessus!

PIERRE.

Que oui, que j'y compte.

JACQUELINE.

J'te dis que je ne porterai pas une minute de plus c' vilain boudin-là.

PIERRE.

Vilain, vilain!... C'est déjà pas si vilain un beau morceau de boudin, ben appétissant, comme celui-là.

JACQUELINE, furieuse.

I s' moque d' moi encore.

PIERRE.

Non, je n' me moque pas. J'te trouve quasiment mieux avec. Tiens, regarde-toi plutôt dans le miroir.

Il va pour décrocher le miroir qui est au fond et met son boudin.

JACQUELINE.

Oui-dà. Ah ben! j' voudrais seulement t'en voir un pareil.

PIERRE se retournant.

S' i vous plaît! (Un morceau de boudin apparaît au nez de Pierre. Quoi que j'ai là? Un boudin?

JACQUELINE.

Attrape, vilain sans-cœur.

PIERRE.

Misère d' nous! Quoi qu'elle a fait là!

JACQUELINE.

Je me suis vengée... Regarde-toi un peu dans le miroir, pour voir si t'es mieux avec.

PIERRE.

Mais, malheureuse que tu es! réfléchis donc, v'là nos trois souhaits flambés. Plus de richesses! plus d' fermes! plus de châteaux! plus rien; rien, que ces maudits boudins que nous n'avons même plus la circonstance d' nous débarrasser.

JACQUELINE, atterrée.

C'est vrai.

PIERRE.

Comprends-tu, à c'te heure, que t'es bête comme i n'est pas possible d'être bête, et que si je n' me retenais, j'te battrais, comme i serait convenable.

JACQUELINE, pleurant.

Bats-moi donc, tue-moi si tu veux, ça m'est égal, car pour vivre avec une histoire pareille au milieu d' la figure, j'aime mieux mourir tout d' suite.

PIERRE.

Mourir!

JACQUELINE.

Tu n' vas plus m'aimer à c' t' heure que m 'v'là plus laide que les sept péchés capitaux.

PIERRE, ému.

Tu ne m'aimes donc plus à c' t' heure que j' suis encore plus laid que toi?... Le mien est encore plus long que l' tien.

JACQUELINE.

Tu sais ben que si.

PIERRE, éclatant en sanglots.

Alors d'où vient que tu veux mourir?...

JACQUELINE.

Eh bien non, là, je ne veux plus mourir.

PIERRE.

C'est pas un boudin de plus ou de moins qui nous empêchera d' nous chérir comme autrefois.

JACQUELINE.

Plus qu'autrefois.

PIERRE.

Plus qu'autrefois... Dans mes bras, ma p' tite femme. Dérange un peu ton boudin; i m'empêche d' t'embrasser.

JACQUELINE.

Dérange aussi l' tien: i m'empêche aussi.

PIERRE.

Et si c'te mauvaise fée croit que nous ne nous aimerons plus, rapport à not' accident...

JACQUELINE, vivement.

N'en disons point d' mal, mon Pierre. M'est avis qu' c'est nous qui nous sommes attiré nos... calamités.

PIERRE.

T'as p' t' être raison.

La musique se fait entendre.

JACQUELINE.

Ecoute.

PIERRE.

Encore la musique...

Un papier tombe à leurs pieds.

Et encore un papier d'écrit.

Il le ramasse. — Jacqueline veut le prendre.

JACQUELINE.

Donne, puisque tu ne sais pas lire la p' tite écriture.

PIERRE.

Si, quand je suis t'excité.

Lisant.

« Votre douleur m'émeut, j'y voudrais apporter
» Quelqu' adoucissement et je m'en vais tenter
» D'ôter à l'un de vous l'inutile appendice
» Qui semble faire son supplice.
» Que l'un de vous apaise son chagrin;
» Choisissez de vous deux qui perdra son boudin. »

JACQUELINE.

Faut choisir entre nous?

PIERRE.

Le faut.

JACQUELINE.

Seigneur mon Dieu! (Moment de silence.) Après ça, t'es si gentil, mon Pierre, que tu ne voudras pas que ta petite femme garde c' t' horreur-là le restant de ses jours.

PIERRE.

Oui-dà!... Je n'ai pas envie, non plus, d' garder, ma vie durant, ce boudin-là.

JACQUELINE, éclatant en sanglots.

Alors c'est fini, me v'la défigurée pour toujours!... J' suis t'y malheureuse... Je l' suis t' i!

Ses pleurs redoublent.

PIERRE, ému.

Voyons, Jacqueline, n' pleure donc pas comme ça... tu m' fends le cœur.

JACQUELINE.

J' peux pas m'en empêcher.

PIERRE, prenant une résolution.

Voyons : les femmes, on sait ben que c'est des femmes, tandis que les hommes, c'est des hommes. C'est moi qu'a souhaité le premier, que l' boudin te sautît au nez, c'est moi qui dois être puni... (Très haut.) Enlevez c' t' horreur-là à Jacqueline, madame la fée.

JACQUELINE.

Ah! merci, mon Pierre... (Elle se tâte, le boudin est resté.) Mais elle ne l'ôte pas... Tu vois bien qu'alle ne l'ôte pas.

PIERRE.

C'est vrai... J'ai pourtant fait c' que j'ai pu.

JACQUELINE, pleurant.

Ah!... Je vois ben c' qu'alle veut. C'est moi qui, pour me venger, ai souhaité mauvaisement que tu sois emboudiné, c'est moi qui dois être punie. Déboudinez mon Pierre, madame la fée.

Elle se retourne et ôte son boudin.

PIERRE.

Mais non.

Il se retourne et ôte son boudin.

JACQUELINE.

Mais si.

PIERRE.

Mais non... (Les deux boudins ont disparu.) Dieu du ciel! mais t'as plus ton boudin, ma Jacqueline.

JACQUELINE.

T'as plus l' tien non plus, mon Pierre.

TOUS DEUX.

Ah! merci, madame la fée!

Moment de silence. Minuit sonne. Se frottant les yeux.

JACQUELINE.

Minuit. (Se frottant les yeux.) Dis donc, Pierre, c'est-i pas un rêve que nous avons fait là?

PIERRE.

Peut-être ben. (Il remarque que le boudin est encore sur l'assiette.) Mais non, puisque v'là le boudin.

JACQUELINE.

Si c'était un boudin ensorcelé?

PIERRE.

Nous vons ben voir.

JACQUELINE.

Comment?

PIERRE.

En soupant avec.

Du couteau et de la fourchette, il entame le boudin. Jacqueline jette un cri. La toile tombe.

FIN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE HOBERT.

TABLE

		Pages.
LE COUCHER DE MONSIEUR.....	MM. G. NADAUD.....	1
CERTITUDE.....	CH. DE SIVRY.....	7
LE DIAPASON.....	E. FRISCH.....	13
LA SŒUR DE CHARITÉ.....	L. SUPERSAC.....	33
PARTIE DE CHASSE.....	L. BESSON ET F. JAVEL.	41
EN VACANCES !.....	LAURENCIN.....	49
UN MONSIEUR QUI N'ARRIVE JAMAIS.....	E. DELANNOY.....	71
LA JOURNÉE VERTE.....	CH. CROS.....	79
BATAILLE DE PRINCESSES.....	LEMERCIER DE NEUVILLE	87
AMOUR PLATONIQUE.....	E. DEPRÉ.....	107
L'ALERTE.....	PONTSEVREZ.....	115
ON NOUS REGARDE !.....	J. DE MARTHOLD.....	121

		Pages.
LE PORTEFEUILLE	MM. E. GOUGET	141
LA GASTRITE	CH. CLAIRVILLE	149
MISS ELSIE	L. SUPERSAC	155
LE TÉLÉPHONE CHEZ SOI	P. GIFFARD	191
LE FILS DE LA VEUVE	CH. GILBERT-MARTIN	201
LA LAMPE MERVEILLEUSE	J. DE MARTHOLD	213
LES SOUHAITS	E. VERCONSIN	221

FIN DE LA TABLE

Imprimerie générale de Chatillon-sur-Seine, Jeanne Robert. 7

512919

γ